PLOTIN ET LE NÉOPLATONISME

UNE RÉVOLUTION DANS LA PHILOSOPHIE ANTIQUE

Est-il excessif de désigner comme une révolution philosophique la nouveauté qu'apporte dans la philosophie antique le néoplatonisme de Plotin?

Pour l'historien des idées qui s'en tiendrait aux seules données de l'érudition, le plotinisme continue le platonisme dont il se réclame, et la révolution philosophique en la circonstance se réduit tout au plus à une très modeste évolution. Mais des études antérieures sur le néoplatonisme et les doctrines alexandrines nous ont conduit à une conclusion tout autre : la forme des œuvres de Plotin appartient à la tradition antique, le fond en appartient plutôt à la philosophie moderne.

Précurseur de Bergson, comme on l'a plus d'une fois remarqué et comme le proclame Bergson lui-même, Plotin n'a pas été, en termes explicites, le théoricien de la durée; mais il l'a laissée pressentir, il a rompu les attaches de la philosophie grecque avec l'ancien idéal éléatique, qui domine encore la pensée de Platon. La révolution opérée par Plotin est, si l'on veut, révolution discrète, opérée sans éclat, mais d'autant plus efficace. Usant du concept, il installe l'intuition dans la démonstration philosophique et donne l'extase comme but suprême de la contemplation. Epris encore des termes d'immobilité, il signale néanmoins le grand mouvement créateur dont procède l'évolution des êtres. Sa philosophie, en un mot, est une philosophie de la vie, où jus-

qu'à lui les systèmes antiques nous avaient habitués à ne trouver qu'une philosophie du concept.

§

En plaçant Plotin parmi les « philosophes de la vie », qu'on ne s'imagine point donner au maître antique la faveur d'un retour complaisant vers une gloire vénérable, mais déjà stylisée. Rien n'est plus vivant, plus directement actuel que la philosophie de Plotin, si l'on prend la précaution de traduire certains de ses termes en langage moderne. Il est, par ses tendances, apôtre de l'intuition; il demeure par ses origines platoniciennes attaché à l'idée traditionnelle de la raison. Or, cette attitude qui fut celle de la plupart des philosophes semi-intuitifs qui précédèrent Bergson, est aussi une attitude fort naturelle à l'esprit humain, partagé, même chez le commun, entre les élans du « cœur » et les maximes de l'intelligence.

Plotin doit donc être tenu non seulement pour l'un de ces sommets métaphysiques d'où la pensée peut changer de pente, mais aussi pour l'un des représentants les plus significatifs de l'une des grandes démarches de la pensée intuitive, lorsqu'elle se dégage de la raison plutôt que d'une réflexion sur elle-même. En intitulant son système néoplatonisme, ou plutôt en acceptant cette épithète que lui avait transmise le fondateur du système et maître de Plotin, Ammonius Sakkas, le philosophe alexandrin marque bien le plus profond dessein de sa pensée : demeurer fidèle à l'enseignement de Platon et cependant le surpasser, extraire ou dégager de Platon un certain esprit, enclos plutôt qu'exprimé par son œuvre. Platonicien, Plotin l'est par la langue, par la reconnaissance des idées, par l'acceptation générale de la dialectique. Il ne l'est pas, il ne peut pas l'être par son goût médiocre de la démonstration mathématique, par un moindre souci d'architecture de la pensée, par « des poussées d'intuition qui font craquer le cadre ». Toutefois, Platon et Plotin ont en commun un même programme : la recherche de Dieu ou le discernement d'une réalité suprême et ineffable au delà des apparences ter-

restres. Ils ont en commun encore une certaine inclination mystique qui chez Platon a besoin pour se traduire, disons pour se justifier, de se faire précéder d'un appareil de raisonnement et de démonstration comparables à un immense tremplin, au terme duquel elle consent seulement à s'abandonner à une sorte de bond ou d'envol. La même tendance mystique est au contraire, chez Plotin, posée presque dès le début de son œuvre. Elle n'a nul besoin d'une « eironeia » socratique pour se justifier, elle coule de source et se fraye, parfois timidement, un passage à travers les barrages de concepts que Plotin lui oppose; mais son cours régulier l'emporte finalement en puissance et en sérénité sur la dialectique platonicienne, qu'elle accepte et dont elle s'affranchit.

Il convient de confronter sans cesse Plotin à Platon, pour estimer l'originalité et la fécondité de son œuvre. Un peu plus dégagé du platonisme, Plotin aurait peut-être gagné dans son élan direct; mais il n'aurait point alors soudé une philosophie nouvelle à la grande tradition antique, il n'aurait point amendé l'intellectualisme jusqu'à le ramener sans effort apparent vers une justification du mysticisme, et surtout il n'aurait point mis en valeur ce qu'il y eut chez Platon de pensée proprement mystique et que la dialectique platonicienne eût risqué de laisser méconnaître.

Puisque son originalité a franchi toutes les barrières que lui-même, disciple de Platon, dressait contre elle, félicitons-nous de le voir demeurer platonicien, au moins dans ses origines; le néoplatonisme ainsi créé est une façon d'infléchir vers une philosophie nouvelle un legs traditionnel dont la richesse et les disciplines, avec une originalité plus révolutionnaire, eussent à leur tour risqué d'être méconnues. Bref, notons comme un bienfait qu'en l'œuvre de Plotin rénovation et transition s'efforcent de se concilier. Malgré les termes platoniciens de son œuvre, celle-ci, dans sa conclusion essentielle, la recherche de l'extase comme moyen de connaissance et comme connaissance de la réalité suprême, n'est pas sans contredire à la confiance obstinée que Platon donne

aux hiérarchies d'idées; mais il est vrai aussi que Platon, en maints endroits de son œuvre et principalement dans le *Phèdre*, appelle lui aussi cette extase comme le but suprême de nos efforts dialectiques et comme le plus sûr moyen d'atteindre Dieu. Concluons donc que la lignée est certaine qui rejoint Plotin à Platon, et que le génie novateur de l'Alexandrin n'eût peut-être pas opéré sa surprenante synthèse de l'intellectualisme antique et d'une philosophie de l'intuition nouvelle, sans les patients travaux de ses devanciers d'Alexandrie qui, ajoutant chacun quelque chose de nouveau à la pensée de leur commun maître, s'appliquèrent toujours à en respecter l'esprit.

§

Cette origine historique souligne le caractère essentiel de la philosophie de Plotin : elle est une philosophie de la vie, et c'est ainsi qu'elle surmonte et dépasse une dialectique originelle.

Philosophie de la vie pourrait sembler une épithète étrange à l'égard d'une doctrine dont l'exclusif souci est la contemplation. Mais contemplation et action sont les deux pôles de notre tension vitale, et l'action, vraisemblablement, le pôle inférieur d'où l'âme aspire à saisir une vérité que la pratique ne saurait jamais lui révéler. Trop philosophe pour ne pas reconnaître le caractère primordial de l'action dans la vie, Plotin était trop mystique d'inclination pour ne pas chercher au delà de cette action le secret même de l'existence. Platon, aussi, sans aucun doute, lui qui exalte même dans l'amour la contemplation désintéressée et assigne à l'âme, comme but suprême, la recherche du Bien absolu. Mais Platon le veut démontrer, et Plotin pressent — c'est un des points où il se révèle le précurseur de Bergson — que cette démonstration participe encore des illusions de la pratique et que, pour atteindre véritablement Dieu, il faut rompre avec la totalité de nos habitudes intellectuelles. Plotin renonce à l'idée d'un Démiurge façonnant le monde d'après un modèle idéal; il renonce

aussi à l'édifice dialectique des idées, comme à l'agencement géométrique de l'univers.

Monde sensible et monde intelligible demeurent distincts dans la doctrine plotinienne, mais dépouillés des apparences ou plutôt de la structure conceptuelle dont Platon voulait les informer; l'un comme l'autre se prêtant à une vision directe, globale, extra-intellectuelle, exprimée souvent en termes d'intelligence, mais dans laquelle il faut reconnaître avant la lettre ce que le langage moderne nomme une intuition.

En ceci, répétons-le, la philosophie de Plotin est proprement, profondément vitale. Une option plus ou moins claire la détache de la tradition platonicienne dont elle continue à employer les termes; entre la construction du monde par l'intelligence et l'aperception directe des choses par cet ensemble de facultés intuitives qui en nous prolongent l'instinct, le choix de Plotin se porte sur l'aperception directe. Tout au plus, disciple en ceci d'Aristote, autant que de Platon, s'efforcera-t-il de prouver que les puissances pratiques et techniques de l'âme, la nature et l'art qui créent les objets, ne sont pas essentiellement différentes de la contemplation dont elles forment les plus bas degrés. Par cette continuité posée entre l'intelligence et l'intuition, Plotin reste enfermé dans le cadre de la philosophie antique. Le rôle de l'interprète est précisément de l'en faire sortir, de la restituer à son éternelle actualité. Considérons Plotin comme un moderne, comme un philosophe de la vie, laquelle se prolonge bien au delà des cadres historiques éphémères.

§

Pour concevoir dans sa profonde vérité la philosophie de Plotin, il faut donc, en quelque sorte, l'éclairer d'une lumière moderne, ici plus qu'ailleurs séparer la lettre de l'esprit.

Les circonstances, il est vrai, en sont toutes antiques, je veux dire, non seulement par l'histoire, mais par ce que cette histoire du troisième siècle après Jésus-

Christ offre de particulièrement anachronique au regard de notre époque .

Elle nous introduit dans Alexandrie, ville cosmopolite dès ses illustres origines et que son double développement, comme centre intellectuel et comme centre commercial, a rendue plus cosmopolite encore. Toutes les races et toutes les religions y voisinent; le platonisme et le pythagorisme, les deux philosophies qui prédominent, ont tôt fait de s'y mêler d'éléments orientaux, juifs et syriens surtout. Les écoles d'Alexandrie prennent toujours un certain caractère syncrétique dont il faut d'ailleurs se garder d'exagérer l'importance quand on aborde la doctrine de Plotin, celle-ci étant au contraire un effort pour se tenir le plus près possible de la pureté grecque traditionnelle et n'assimilant qu'avec une extrême réserve les influences étrangères.

Ce qui demeure étranger surtout à cette tradition grecque et ce qui agit puissamment, sinon sur la philosophie de Plotin, du moins sur celle de ses disciples, c'est l'atmosphère de religiosité diffuse que l'on respire à Alexandrie et qui provient du concours d'une multitude de peuples. Le phénomène, du reste, est peut-être romain autant qu'alexandrin; il était beaucoup moins accusé dans l'Alexandrie primitive, tandis qu'il est probable que la Rome de Gordien présentait un terrain tout aussi favorable à l'épanouissement des philosophies mystiques.

En Egypte, cependant, notons encore la persistance du vieux fonds religieux conservé dans les temples. On a certes exagéré le rôle des influences « initiatiques » dans la constitution des écoles alexandrines. Il est vrai cependant que les mystères d'Isis, qui sont peut-être à l'origine des lointains mystères d'Eleusis, se prêtaient à des compromissions avec les philosophies grecques immigrées. Notre rôle n'est point du reste ici de ressusciter des problèmes dont nous avons longuement parlé ailleurs, mais simplement d'indiquer en quelques mots la filiation historique des principaux thèmes que devait rénover le génie de Plotin.

A une époque indéterminée de la Grèce antique, — entre le VIIIe et le VIe siècle avant Jésus-Christ, — se développe le système mystique qu'on appelle l'orphisme, qui se fondit assez vite avec la philosophie de Pythagore. L'orphisme dut sans doute à l'Asie Mineure et à l'Egypte; le pythagorisme, leur dut également, et peut-être aussi à l'Inde occidentale. Leur fusion inspira la doctrine secrète des mystères d'Eleusis, et une très large part de cette doctrine orphico-pythagoricienne passa directement dans l'œuvre de Platon.

Les mystères continuaient de subsister à l'époque plotinienne. Plotin, ses prédécesseurs et ses successeurs, furent-ils des « initiés »? C'est fort vraisemblable, mais d'une importance secondaire quant à l'essentiel d'une doctrine qu'ils avaient par ailleurs puisée dans l'œuvre de Platon. Reste, comme grande nouveauté, l'apparition du christianisme qui, lui, eut au contraire une influence certaine sur l'orientation générale du néoplatonisme, puisque son fondateur, Ammonius Sakkas, le maître de Plotin, avait été chrétien.

Qu'est-ce donc qu'éclairer d'une lumière moderne la philosophie de Plotin, si ce n'est réduire ses antécédents et concomitants à la moindre part, pour aborder aussi directement qu'il se peut l'esprit de son système? Nous en négligerons donc les antécédents historiques, nous bornant à rappeler les influences étrangères possibles et l'influence chrétienne certaine. Ce qui importe, c'est d'en venir à l'actualité éternelle du plotinisme pris en lui-même, c'est-à-dire à l'originalité d'une pensée créatrice qui, dominant son temps, s'impose encore au nôtre. Pour comprendre celle-ci, il est vrai, force est d'en considérer certaines circonstances. La biographie de Plotin n'y est pas inutile, ni même l'évocation de son maître Ammonius.

Ammonius Sakkas, l'ancien portefaix, a laissé une réputation d'ascétisme moral et de haute probité intellectuelle qui, malgré une quasi-apostasie, le préserva des haines chrétiennes. La part personnelle d'Ammonius dans la transformation du platonisme est assez difficile à dé-

terminer. Nous pouvons gager que le génie de Plotin sut transformer tout apport que lui léguèrent son maître et ses devanciers. Mais ce qui mérite de figurer avec plus d'éclat dans les enseignements d'Ammonius, c'est le constant souci moral qu'il apportait à la recherche philosophique et son penchant personnel vers une extase dont la vertu serait l'une des voies d'accès.

Dans l'école d'Ammonius, l'école néoplatonicienne naissante, Plotin fréquente des chrétiens, les uns entièrement convertis, les autres hésitants, quelques-uns hérétiques. Retenons bien cette collusion constante, dès les origines, entre le platonisme alexandrin et le christianisme et que ne doivent point offusquer les luttes ultérieures entre néoplatoniciens et chrétiens. On s'est beaucoup trop plu à accuser l'opposition des deux doctrines, à considérer le néoplatonisme dès ses débuts, sous l'aspect qu'il revêt surtout à l'époque de l'empereur Julien. En réalité, néoplatonisme initial et platonisme chrétien sont un peu comme deux rameaux d'une même tige. Principalement à l'époque où Plotin enseigne, car plus tard ses disciples immédiats, Porphyre, Jamblique, entretiendront la haine entre le christianisme et la doctrine de leur maître. Mais Plotin ne contient qu'en puissance Jamblique et Porphyre; sous le règne de l'empereur Gordien, qui correspond à l'apogée de l'influence de Plotin, il n'y a point encore querelle religieuse trop marquée entre les néoplatoniciens et les chrétiens, qui fréquentent aux mêmes écoles. C'est ce néoplatonisme initial, le plus pur et le plus profond, qu'il importe de considérer, car c'est celui de Plotin lui-même.

§

Et c'est ce néoplatonisme que nous voudrions dégager de sa forme antique, pour l'incorporer aux doctrines modernes de la vie.

La biographie de Plotin, à laquelle j'ai moi-même consacré plusieurs pages dans des ouvrages antérieurs (1), vaut à peine d'être évoquée ici.

(1) *L'Esthétique de Plotin et son influence; Plotin et le Paganisme religieux.*

Disons simplement que la vie du philosophe se partagea entre Alexandrie et Rome avec peut-être une prédilection pour Rome — malgré tout capitale — et que dans l'une comme dans l'autre cité, il sut acquérir une haute réputation de sagesse et de vertu. N'en retenons même que ce trait essentiel, à savoir: que dans la vie de Plotin, toute de moralité et d'équilibre, rien ne vint contredire la pensée de l'œuvre, accord entre les actes et la pensée qui n'est pas toujours fréquent, même chez les philosophes. Puis éloignons-nous résolument du pittoresque séduisant que susciterait la reconstitution des mœurs et des institutions du IIIe siècle, dans lesquelles évolue la philosophie plotinienne, pour ne plus considérer celle-ci qu'en sa substance intrinsèque. Est-elle antique ou déjà moderne? Antique incontestablement, par la forme et par la lettre, — moderne par les suggestions et les prévisions que cette lettre contient.

A envisager son système de la façon la plus générale, on peut définir le néoplatonisme de Plotin une théorie métaphysique des hypostases, fondant une théorie mystique de la connaissance religieuse.

Que l'appareil antique des hypostases et des termes directement ou indirectement néoplatoniciens ne nous ramène pas dans la pensée antique aussi loin qu'on le croirait d'abord, c'est ce que révèle cette théorie hypostatique elle-même, dès qu'on la dépouille de son vocabulaire.

Comme Platon, Plotin accepte la distinction classique dans la philosophie de l'antiquité, entre un certain monde donné par les sens — le monde sensible — et ce même monde reconstruit en idées, — le monde intelligible. Et, suivant la tradition platonicienne en ceci encore, Plotin discerne dans le monde sensible un *ordre* réalisé dans l'espace et dans la matière, sans manifester le souci moderne que nous a inspiré Kant principalement, de chercher si cet ordre ne serait pas en lui-même une création de notre esprit.

Le monde sensible supposant un ordre, cet ordre ne peut être que la doublure pour ainsi dire, autre hypo-

thèse très platonicienne, d'un monde intelligible, qui en contient toutes les apparences et tous les rapports sous une forme éternelle, qui ne se dévoile qu'à l'intelligence pure.

L'intelligence se confond donc avec le monde intelligible qui ne fait qu'en exprimer, sans l'épuiser, la diversité toujours une. L'intelligence régissant et commandant les images des sens, le monde intelligible doit être posé antérieurement au monde sensible qui en procède. La raison, dans son unité, est logiquement antérieure à ce monde.

Mais cette unité intellectuelle — et ici nous commençons à noter l'écart naissant entre le néoplatonisme et le platonisme traditionnel — ne trouve pas son expression parfaite dans les idées qui la composent. Celles-ci la morcellent, la divisent, n'en donnent jamais que des aspects. Au-dessus de l'unité multiple qui constitue le monde intelligible, il faut donc admettre une unité absolue sans aucune diversité. Nous atteignons ainsi la célèbre unité plotinienne, l'Un absolu qui, Plotin le dit de plus en plus explicitement, ne peut être saisie par le seul secours de la raison.

Par cette ascension se trouve constituée la théorie des trois hypostases.

La première est l'Un, d'où l'Intelligence procède ; la seconde, l'Intelligence qui engendre l'ordre du sensible sans pouvoir encore l'appréhender; la troisième, l'âme qui procède de l'intelligence, mais nous introduit aussi dans le sensible, c'est-à-dire dans un monde divers et divisé.

Il est impossible, à première vue, de ne pas reconnaître, dans cette procession des hypostases, certaines ressemblances avec les théories bergsoniennes modernes: ne serait-ce que la dégradation d'une unité indivisible en une multiplicité fragmentaire.

Sans doute, Plotin ne pose pas dans le même langage que Bergson les données du problème. Là où Bergson voit surtout la durée d'un élan vital, Plotin s'efforce de réduire en éléments stables et permanents les moments même de la procession universelle. Le progrès qui fait

qu'une hypostase provient d'une autre a dans Plotin un caractère contradictoire, fixe et éternel. Suivant la juste remarque de M. Emile Bréhier, il représente un ordre d'exposition, un ordre logique, plutôt qu'un ordre temporel. Là surtout, Plotin se révèle comme un philosophe antique, fort éloigné des positions actuelles de la philosophie. Mais Plotin, en le demeurant, s'enferme aussi dans une contradiction dont Platon ne peut l'aider à sortir : car un ordre d'exposition, un ordre logique, ne peut entraîner un ordre réel. Il se borne tout au plus à le décrire. Et c'est un ordre réel de succession, de procession, que Plotin cherche, fût-ce à son insu, pour expliquer le passage de l'Unité suprême à la diversité réelle, pour justifier cette dégradation de l'Hypostase supérieure en hypostase en quelque sorte humaine.

Et Plotin est alors obligé de sacrifier la rigueur théorique à des métaphores poétiques qui conviennent mieux qu'un système à l'expression de sa pensée véritable, de sa pensée *intuitive*.

Non point trahison, mais heureuse suppléance. Nous ne nous proposons pas ici de présenter un exposé cohérent de la doctrine de Plotin, mais d'accuser en elle ce qui la rapproche de nos philosophies modernes de la vie. Cette transposition d'un platonisme intellectuel en une philosophie originale fondée secrètement sur une intuition du monde, *vitale* et *temporelle*, nous en paraît le point d'acheminement décisif.

§

Comment s'exprime Plotin, en effet, pour traduire, coûte que coûte, cette procession des hypostases qui, en termes intellectuels, restent figées dans une éternité platonicienne?

S'il y a un second terme après l'Un, dit-il, de quelle manière vient-il de lui? C'est un rayonnement qui vient de lui, de lui qui reste immobile, comparable à la lumière resplendissante qui entoure le soleil et naît de lui, bien qu'il soit toujours immobile. Tous les êtres d'ailleurs, tant qu'ils existent, produisent nécessairement autour d'eux, de leur propre

essence, une réalité qui tend vers l'extérieur et dépend de leur pouvoir; cette réalité est comme une image des êtres dont elle est née; ainsi le feu fait naître de lui la chaleur, et la neige ne garde pas tout son froid. Les objets odorants surtout en sont la preuve; il vient d'eux tout alentour une émanation, réalité véritable dont jouit le voisinage.

Dès qu'un être arrive à son point de perfection, dit encore Plotin, nous voyons qu'il engendre; il ne supporte point de rester en lui-même; mais il crée un autre être. Et ceci est vrai non seulement des êtres qui ont une volonté réfléchie, mais encore de ceux qui végètent, ou des êtres inanimés qui communiquent tout ce qu'ils peuvent de leur être... Comment donc l'être le plus parfait, le Bien, resterait-il immobile en lui-même? Serait-ce par envie, serait-ce par impuissance, lui qui est la puissance de toutes choses? Et comment alors serait-il le principe? Il faut donc que quelque chose vienne de lui.

Parmi ces comparaisons ou métaphores, toutes ne sont pas d'égale valeur à l'appui de notre thèse. On pourrait à la rigueur concevoir un monde en perpétuelle procession ou reproduction, mais dont les formes se reproduiraient toujours telles quelles et dans une immutabilité parfaite. A vrai dire, la conception d'un tel monde est une possibilité logique plutôt qu'une possibilité, même intellectuelle. Aussitôt qu'on introduit dans un plan concret une idée de succession, ou plutôt dès qu'on s'exprime en idée la succession que l'on y observe, on se trouve contraint d'y introduire aussi la durée, ou le temps tel que la vie le révèle, avec ses caractères d'usure et de vieillissement.

Dès lors la cause créatrice de toutes choses, l'Un suprême, dans Plotin lui-même, tend à se rapprocher d'une source de vie spirituelle susceptible de revêtir des métamorphoses concrètes. Elle nous rapproche de l'élan vital bergsonien, et son élan, en effet, brise les catégories platoniciennes dans lesquelles Plotin prétendait d'abord l'exprimer.

La procession des hypostases est donc une sorte de flot continu de vie spirituelle. En ceci, Plotin, dépouillé de sa phraséologie antique, s'apparente directement aux philosophes modernes de la continuité et de la durée. Un

critique anglais du plotinisme, Ralph Inge, remarque très justement qu'il y a dans le système plotinien une double tradition, platonicienne et stoïcienne, qui parfois se gênent mutuellement, l'une concevant l'âme comme une force organisatrice, l'autre tendant à l'imaginer comme une idée immobile. Mais, en un certain sens, ce compromis fut favorable, sinon à la logique, du moins à la fécondité de la philosophie de Plotin, car c'est la tradition stoïcienne qui la contraint à vivifier de métaphores intuitives ses formules trop abstraites, qui l'encourage à reconnaître, sous les concepts platoniciens, une réalité vitale et créatrice dont l'idée n'est plus l'expression suffisante, ni même l'expression nécessaire.

Ne considérons point dans le détail les intermédiaires philosophiques qui permettent à Plotin de passer d'une âme hypostatique et universelle aux âmes individuelles. La procession conduit à la multiplication du psychique en âmes individuelles et, finalement, à leur insertion dans des corps. C'est la dernière étape de la dégradation de l'Unité primordiale, la transformation de l'unité en multiplicité; mais, comme cette transformation est en même temps création, manifestation de la puissance incluse dans l'Un, peut-on la nommer dégradation sans injustice? Elle est à la fois un mal pour la perfection une et éternelle, posée à l'origine du monde, et un bien pour ce monde, notamment pour les individus qui en tirent leur faculté d'exister et de sentir.

C'est réduite à cette sorte d'alternative que la philosophie plotinienne se révèle comme philosophie morale et bientôt comme philosophie mystique.

On pourrait dire que Plotin est obligé de doubler sa conception naturaliste du monde d'une conception éthique qui, si elle ne la contredit pas, change l'ordre des valeurs. En effet, que les âmes soient tenues de s'insérer dans le corps, que l'unité primordiale, par une suite de processions, finisse par s'épandre en multiplicité matérielle, ceci peut être considéré comme un procès normal, fatal, du développement universel. Mais Plotin, en constatant qu'un tel procès conduit finalement à l'assujettis-

sement de la chair par l'esprit, ne peut en quelque sorte y consentir sans révolte. Cet assujettissement, il le condamne, mais il entrevoit le remède dans la vie mystique, qui prépare le retour de l'homme à Dieu, ou l'ascension de la diversité vers l'unité qui la ressaisit.

Il n'y a donc à retenir de la philosophie de Plotin qu'une tendance générale, plutôt qu'un système; et cette tendance générale conduit à l'épanouissement de la pensée mystique, à travers et au besoin contre les obstacles d'une dialectique demeurée platonicienne.

Qu'il s'inspire d'une tradition grecque antérieure, ou qu'il accuse principalement son originalité propre lorsqu'il déclare que « se penser soi-même, c'est penser tous les êtres », ce qui importe surtout à l'interprétation moderne de cette philosophie antique, c'est le sens très particulier, très intuitif, très biranien ou bergsonien, s'il est permis de s'exprimer ainsi, que Plotin donne à cette proposition. On pourrait y discerner un effort de reconstruction intellectuelle du monde en partant de soi-même, mais d'un soi déjà intellectualisé, conceptualisé, et nous aurions alors dans cette maxime une sorte d'antécédents de la philosophie de Fichte, ou de telles autres philosophies allemandes. Tel n'est point, évidemment, l'interprétation qu'il convient d'en faire. Si Plotin accepte de confondre l'être avec le moi parvenu à son plus haut degré de concentration, c'est qu'Etre et Moi, à ce moment, coïncident véritablement dans une intuition profonde. On conçoit alors aisément pourquoi Plotin a fait des états privilégiés du moi, — l'amour, l'émotion esthétique — des états tout proches de l'extase qui conduit à la révélation de l'Unité, autrement dit à celle de Dieu. Dans sa concentration, le moi épouse la totalité de l'être; que le ravissement le lui fasse plus intimement pénétrer, Dieu est touché dans son acte et dans son essence. Plotin, malgré l'hétérodoxie de certaines de ses vues, est demeuré le maître secret ou avoué de la plupart des grands mystiques du moyen âge et du XVIe siècle.

Un témoignage en est donné dans le récent ouvrage de MM. J.-D. Berrueta et Jacques Chevalier sur *Sainte Thé-*

rèse et la vie mystique (2), comme dans le livre plus ancien de Jean Baruzzi sur *Saint Jean de la Croix*. Jacques Chevalier, inspiré de la doctrine bergsonienne, a profondément mis en valeur l'élément intuitif dans la pensée mystique de la grande Carmélite et nous a révélé dans sa doctrine non seulement l'aspect de haute mystique si bien connu déjà, mais l'aspect largement philosophique qu'il convient d'y relever. Nul mieux que le profond commentateur de Pascal et de Bergson n'était à même d'intégrer ainsi dans la tradition philosophique, dont Plotin nous paraît l'origine, l'œuvre la plus caractéristique peut-être que la mystique catholique ait produite. Il justifie, par ce détour, notre effort personnel pour intégrer aussi la pensée plotinienne dans l'intuitionnisme contemporain.

Est-ce suffisant pour l'introduire aussi hardiment que nous le souhaiterions dans l'époque toute moderne de l'histoire philosophique?

Il suffit de réduire à l'essentiel l'effort de la dialectique plotinienne. L'unité suprême qui se dégrade jusqu'à la créature, jusqu'à la matière, ne laisse pas de pouvoir être appréhendée par l'effort humain tourné vers le bien, en aspiration vers le mieux. L'ange déchu s'efforce de regagner le Paradis perdu. En s'affranchissant par degrés des chaînes corporelles, il finit par atteindre l'extase ou la contemplation directe du Dieu unique et souverain. Reconnaissons, en effet, dans la doctrine ainsi schématisée, l'affirmation constante des mystiques, leur inlassable volonté de reconquérir l'union avec Dieu.

Mais cette philosophie religieuse est-elle directement assimilable aux nécessités toutes matérielles de notre époque? Il faut pour y répondre considérer l'œuvre de Bergson, à tant d'égards continuation de celle de Plotin, et dont le dernier aspect, celui que révèle son récent ouvrage sur les *Deux sources de la Morale et de la Religion*, montre précisément le désir d'intégrer le souci mystique à la vie moderne elle-même.

L'œuvre entière de Bergson, et particulièrement ce dernier livre, est une protestation contre le souci maté-

(2) Editions Denoël et Steele.

rialiste qui a tant offusqué ce primat du spirituel dont Plotin comme Bergson est un défenseur. Il n'est rien qui, finalement, ne se ramène à une procession de la durée, à la continuité d'un élan vital, dit Bergson. Il n'est rien, dit à peu près Plotin, qui ne se puisse ramener à la potentialité immense d'une Unité spirituelle antérieure à notre monde, comme à notre connaissance. En un cas, comme dans l'autre, nous devons remettre à sa place le souci matériel qui usurpe. Jamais on ne fera assez sévère le procès du matérialisme historique de Karl Marx, lui-même conséquence assez logique de la doctrine hégélienne, qui tend à ramener sous une étroite domination économique la création spirituelle de l'homme. Notre liberté est attestée par une conscience interprétée suivant les « données immédiates » ; la spiritualité est suggérée dans le mouvement même de la vie, créatrice originale de formes, qui semble vouloir, en perfectionnant sans cesse le système nerveux des êtres, atteindre, par delà l'homme lui-même, un type d'esprit dégagé de la matière. Mais l'effort de la matière est encombré de déchets, de cruautés, d'échecs, et l'effort humain qui la prolonge est embarrassé des mêmes obstacles inhérents à son activité. Notre effort pour penser, pour créer, pour agir, engendre la fatigue en même temps que l'œuvre et l'unit à celle-ci dans la mesure même où elle la suscite. Les facteurs économiques sur lesquels le matérialisme historique a si lourdement mis l'accent peuvent être interprétés indépendamment de l'effort humain qui les a fait naître. Nous aurons alors des machines à vapeur, des dynamos, des usines et des banques, nées d'on ne sait quel devenir historique emprunté à Hegel, et qui sont antérieures à la pensée humaine ou, du moins, qui la règlent, la dominent, la régissent. Comme si, en vérité, la machine à vapeur, par exemple, n'était pas sortie des méditations désintéressées de physiciens et parfois de philosophes, comme si elle n'avait point été d'abord, chez Héron comme chez Papin, une sorte d'expérience de laboratoire dont l'application pratique n'était qu'une réplique curieuse. La machine n'est point une génératrice de l'esprit

humain; elle en procède et la complication indéfinie des ordres sociaux qu'elle entraîne ne doit point nous illusionner sur son caractère primitif d'idée, de pensée, de spéculation quasi-métaphysique. Elle n'est comme toute matière, suivant l'expression de Bergson, qu'une variété de psychique inverti, qu'il nous est donné de ramener à son psychisme originel ou de pousser plus avant dans sa chute matérielle, suivant l'usage que nous en voulons faire.

La machine, la technique, l'économie, demeurent donc des créations de l'esprit, aucunement ses créatrices, et, si elles peuvent, le fait est exact et il faut l'accorder aux tenants du matérialisme historique, susciter par contrecoup des institutions et des mœurs, ce n'est que par une sorte d'abandon de l'homme à l'inertie qu'elles portent en elles. Ainsi, un automobiliste qui renoncerait à tenir le volant pourrait se prétendre guidé par son moteur. Mais précisément contre de telles philosophies paresseuses, la tradition spiritualiste qui commence à Plotin et s'épanouit actuellement en Bergson nous propose une discipline morale autant qu'intellectuelle.

Elle nous engage à nous méfier du concept, sorte de doublure abstraite de l'outil, qui porte aussi en soi une redoutable puissance d'inertie. Elle nous invite à recourir aux intuitions fondamentales, avant de consentir à accepter sans critique leur métamorphose en idées. Elle nous ordonne de nous tenir toujours près de la vie, flot indivisible dont nous tirons notre intelligence et notre pouvoir d'agir, et qui doit toujours être confronté aux expressions intellectuelles et pratiques dans lesquelles nous nous efforçons de les traduire.

Une telle tradition — Bergson le disait déjà dans l'*Evolution créatrice* — constitue un encouragement à vivre, en même temps qu'une doctrine de vie. En posant l'interdépendance des êtres, elle donne à la nature entière une orientation vers la spiritualité; en maintenant le primat du spirituel sur le matériel, elle nous contraint à nous défendre sans répit contre les envahissements de la matière, à tendre contre elle nos énergies, à maintenir notre

courage, à s'élever jusqu'à l'héroïsme. Philosophie de la liberté et de l'effort, même désespéré, elle est la plus désignée pour surmonter les dépressions qu'entraînent les époques de crise telles que la nôtre. Philosophie de l'âme, elle domine le corps; philosophie de l'esprit, elle domine la matière.

Ne nous sommes-nous pas éloignés de Plotin avec ces considérations modernes? Mais notre but n'était ici que de signaler la communauté des directions du plotinisme et du bergsonisme, en dépit de leur différence de langage. Et dans cette communauté de directions consiste l'essentiel d'une parenté philosophique, beaucoup plus profonde qu'une similitude de termes.

Ainsi, Plotin, dans la mesure où il précède et annonce Bergson, peut être considéré comme un philosophe de la vie et conserve une actualité dans notre époque présente. Notre époque recherche de tels penseurs et s'évertue à les découvrir là où souvent il n'en est que l'apparence. Le succès de curiosité des Spengler et des Keyserling n'en a guère d'autre cause; mais le parti pris pessimiste de l'un, qui lui fait proclamer très haut le déclin de notre Occident pour lui substituer un monstrueux état d'utopie, tout en tyrannie légale, le parti pris optimiste de l'autre, qui lui fait rechercher le sens de la vie dans une vision du monde mi-esthétique, mi-mystique, parfois subtile, presque toujours fuyante, ne sauraient donner un aliment substantiel au besoin contemporain de certitude, osons le dire : au besoin de foi dont notre temps témoigne.

Tout au contraire, Plotin dès l'antiquité, Bergson de nos jours, ont simplement et profondément posé le problème capital, celui dont la solution peut, sinon satisfaire, du moins justifier le besoin de foi spirituelle, la porter par conséquent à reconnaître son objet quand l'intuition le désigne.

Il s'agit de nos jours, comme dans l'antiquité du IIIe siècle après Jésus-Christ, de remonter une pente trop facilement descendue, de reconnaître que, sans direction intellectuelle et morale, la multiplication d'un confort ma-

tériel n'est guère qu'un accroissement des maux humains, et, qu'on le veuille ou non, que la matière sans esprit n'est plus qu'une oppression ajoutée à tant d'autres. Mais l'esprit, qui doit nous sauver des entreprises de la matière, n'est pas la vaine intelligence « pratique » commerciale, mercantile, qui n'utilisera l'atelier ou la machine qu'à des fins égoïstes; c'est l'intelligence accordée avec le cœur, l'union de l'intellectuel avec de l'affectif dans une pensée qui les rejoint pour les surpasser. Il se peut qu'une telle pensée ne trouve son parfait épanouissement que dans une foi religieuse; mais, même si elle ne l'atteint pas, elle sait encore nous inviter à considérer d'autres fins que les fins égoïstes et rémunératrices, discerner, au-dessus des fins particulières, des fins largement humaines, et, au-dessus même de celles-ci, percevoir encore un élan humain vers quelque but idéal qui transcende l'humanité et lui demeure extérieur.

En ceci, la philosophie de Plotin, lorsqu'elle donne comme terme de toute dialectique, de toute science, l'extase en laquelle est atteinte le Dieu-Unité, apparaît comme une véritable philosophie de la vie ou, si l'on préfère, comme une philosophie de la vie véritable. Elle impose le primat du spirituel sur le matériel, assigne à la contemplation désintéressée la plus haute tâche de pénétration humaine, montre, en un mot, que le rôle essentiel de l'humanité n'est en définitive que d'approcher le plus près possible de cette perfection divine dont la procession l'exila.

ÉDOUARD KRAKOWSKI.

LE
BACCALAURÉAT DE MISTRAL

Elève du collège d'Avignon, Mistral vint passer son baccalauréat à Nîmes parce que le ressort de l'Académie de Nîmes comprenait le département de Vaucluse.

A cet événement est consacré sous ce titre : *Coume passère bachelié* le chapitre VIII de ses *Mémoires*. Il y est beaucoup question, il y est surtout question de son séjour à l'Hôtel du Petit-Saint-Jean. La date de ce séjour n'y figure point, mais elle nous est en partie donnée par une lettre de Mistral à son maître-répétiteur Roumanille, datée: *Hôtel Petit Saint-Jean, Nîmes 18 août 1847*. Cette lettre (dont je ne saurais dire si elle fut publiée avant ou depuis la mort du Maître) débute ainsi :

« Chantons alléluia, monsieur Roumanille, avec les volées des cloches nîmoises. Je suis reçu bachelier!... »

L'adolescent, c'est visible, écrit sous le déclenchement de la joie que lui procure sa réussite, qu'il vient d'apprendre. Et, en fait, c'est bien le 18 août 1847 qu'il fut reçu. Mais proclamé reçu le 18 août, quand donc avait-il subi les épreuves?

Si vous posiez la question à un Nîmois, il vous renverrait à la plaque que le Comité du Centenaire apposa, en 1930, sur l'emplacement qu'occupait, voici encore une dizaine d'années, l'Hôtel du Petit Saint-Jean. Et cette plaque renvoie précisément au chapitre VIII des *Mémoires*, éclairé par la lettre de Mistral à Roumanille, en inscrivant au-dessous d'un passage de ce chapitre, et comme source de la citation, ces mots : *Lou Bachelié de Nîmes, 17-18 août 1847*. Rien de plus juste puisque Mistral a été reçu bachelier le 18 et puisque son récit dé-

clare qu'il fut bachelier le lendemain du jour où, étant arrivé le matin à Nîmes, il avait subi, ce matin même, l'épreuve de l'écrit. Le Comité du Centenaire, connaissant la lettre à Roumanille et ajoutant foi au récit des *Mémoires,* extrêmement affirmatif quant au fait que le candidat a passé l'écrit la veille et l'oral le lendemain, a libellé son inscription marmoréenne telle que l'on peut la voir.

§

L'entier récit de Mistral a non seulement pour base, mais pour substance, le fait que l'examen dura deux jours consécutifs. Il montre le candidat se rendant dès son arrivée à l'Hôtel de ville, où il subit aussitôt la seule épreuve écrite que le baccalauréat, en 1847, comportait: version latine, pour laquelle on lui donne une heure. Une heure et rien qu'une heure! comme dit Hernani — et voilà notre gaillard libéré bien avant que midi sonne. Son baluchon sous le bras, il erre à la recherche d'un hôtel et fait « peut-être dix fois » le tour de la ville en reluquant les enseignes. Soudain il tombe en arrêt devant celle-ci: *Au Petit Saint-Jean.* Voilà son affaire:

Saint Jean est, en effet, un saint qui paraît de chez nous. Saint Jean amène la moisson; nous avons les feux de Saint-Jean, il y a l'herbe de Saint-Jean, les pommes de Saint-Jean... Et j'entrai au *Petit Saint-Jean...*

La cour était pleine de charrettes bâchées à la mode de Provence et de groupes de Provençales qui babillaient et riaient. Il se glisse dans la salle et s'assied à la grande table garnie « rien que de jardiniers : maraîchers de Saint-Remy, de Château-Renard, de Barbentane, qui se connaissaient tous, car ils venaient au marché une fois par semaine. Et de quoi parlait-on? Rien que du jardinage! »

Ce midi-là, on parla encore d'un autre sujet. Interrogé par son vis-à-vis sur le pourquoi de sa présence à Nîmes, l'adolescent répond qu'il est venu passer bachelier. Il doit expliquer le sens de ce mot. « On a fait aujourd'hui

parmi nous (ajoute-t-il) le premier triage; mais c'est demain matin que nous passerons à l'étamine. »

Oh! coquin de bon sort! cria toute la tablée, nous voudrions bien y être pour voir si vous passerez ou si vous resterez au trou... Et que va-t-on vous demander, par exemple, voyons?...

La réponse occupe quelques pages, coupée de reparties savoureuses, dont les meilleures proviennent du Remontrant, « un jardinier de Château-Renard qui parlait du gosier » et qui finalement conclut :

Eh bien! les camarades, savez-vous ce qu'il faut faire? Quand nous allons à quelque fête, que l'on fait courir les taureaux ou qu'il y a de belles luttes, il nous arrive souvent de rester un jour de plus pour voir qui aura la cocarde ou les prix... Nous sommes à Nîmes: voilà un gars de Maillane qui demain matin va passer bachelier. Au lieu de partir ce soir, messieurs, couchons à Nîmes, et demain nous saurons au moins si notre Maillannais a passé bachelier.

— Ça va, dirent les autres; de toutes les façons, la journée est perdue. Allons, il faut voir la fin!

Le lendemain matin, le candidat est reçu et il s'en va par la ville « comme porté par les anges ». Mais le plus beau, ce sera au *Petit Saint-Jean*.

Nos braves jardiniers m'attendaient impatients, et, me voyant venir, rayonnant à fondre les brumes, ils s'écrièrent:

— Il a passé!

Les hommes, les femmes, les filles, tout le monde sortit, et en veux-tu des embrassades et des poignées de main! On eût dit que la manne venait de leur tomber.

Alors, le Remontrant (celui qui parlait du gosier) demanda la parole. Ses yeux étaient humides et il dit: « Maillanais, allez, nous sommes bien contents! Vous leur avez fait voir, à ces petits messieurs, que de la terre il ne sort pas que des fourmis, il en sort aussi des hommes. Allons! petites, en avant, et un tour de farandole. »

Nous nous prîmes par les mains et dans la cour du *Petit*

Saint-Jean, un bon moment nous farandolâmes. Puis on s'en fut déjeuner. Nous mangeâmes une brandade, on but et on chanta jusqu'à l'heure du départ.

Il y a de cela cinquante-huit ans passés. Toutes les fois que je vais à Nîmes et que je vois de loin l'enseigne du *Petit Saint-Jean,* ce moment de ma jeunesse reparaît à mes yeux dans toute sa clarté et je pense avec plaisir à ces braves gens qui, pour la première fois, me firent connaître la bonhomie du peuple et la popularité.

Merveilleuse mise en train pour le futur auteur de *Mireille,* pour l'apôtre du :

Car cantan que pèr vautre, o pastre e gènt di mas!

Cette farandole, c'est le type, avant la lettre, de la plus pure des *félibrées;* et l'on comprend que le récit de Mistral se soit attaché davantage à l'Hôtel du Petit Saint-Jean qu'à l'Hôtel de ville! Sur son écrit, en effet, le mémorialiste passe vite...

On nous enferma à l'Hôtel de Ville, dans une grande salle nue, et là un vieux professeur nous dicta, d'un ton nasillard, une version latine; après quoi, humant une prise, il nous dit: « Messieurs, vous avez une heure pour traduire en français la dictée que je vous ai faite... Maintenant, débrouillez-vous. » Et dare-dare, pleins d'ardeur, nous nous mîmes à l'œuvre; à coups de dictionnaire, le grimoire latin fut épluché; puis, à l'heure sonnante, notre vieux priseur de tabac ramassa les versions de tous et nous ouvrit la porte en disant: « A demain! »

...Et sur son oral il ne s'arrête pas longtemps:

Dans une grande salle, devant une grande table chargée d'écritoires, de papiers et de livres, il y avait, assis gravement sur leurs chaises, cinq professeurs en robes jaunes, cinq fameux professeurs, venus exprès de Montpellier, avec le chaperon bordé d'hermine sur l'épaule et la toque sur la tête. C'était la Faculté des Lettres, et voyez le hasard: un d'eux était M. Saint-René Taillandier, qui devait quelques ans après devenir le patron, le chaleureux patron de

notre langue provençale. Mais à cette époque, nous ne nous connaissions pas et l'illustre professeur ne se doutait certes pas que le petit campagnard qui bredouillait devant lui deviendrait quelque jour un de ses bons amis.

Mais que pensent de tout cela les papiers académiques qui dormaient depuis 1847 aux Archives départementales du Gard?

§

Je ne sais pas ce qu'ils en pensent, mais je vois ce qu'ils en disent. Ils disent que le baccalauréat de Mistral n'a pas duré deux jours, mais un, et que notre mémorialiste passa bachelier, pour l'écrit et pour l'oral, durant la seule journée du 18 août 1847.

Procès-verbal des séances de la Faculté des Lettres de Montpellier au chef-lieu de l'Académie de Nîmes en août 1847. — Le 18 août, le Doyen de la Faculté des Lettres de Montpellier a dicté une version à vingt-cinq candidats qu'il a surveillés avec M. Lenthéric, professeur à la Faculté des Sciences. MM. les professeurs Germain et Taillandier, désignés par le doyen pour faire partie du jury, l'ont assisté dans la correction des copies.

Dix-huit candidats ont été admis à subir l'examen, savoir:

Suivent les noms de ces heureux dix-huit, parmi lesquels celui de Mistral. Le procès-verbal continue en exposant qu'ils ont subi l'examen oral en trois groupes de six : le premier groupe, le 18 août, à deux heures de l'après-midi; le second, le 19, à huit heures et demie du matin; le troisième, le 19, à deux heures.

Mistral fait partie du premier groupe avec les jeunes Chamontin, Bourdon, Ely, Cauvy et Couron — ce dernier du collège d'Avignon, comme Mistral. Le seul Cauvy fut ajourné, les autres obtinrent la mention « Assez bien. »

C'est l'un des deux originaux du procès-verbal, et non point une copie, qui se trouve aux Archives. Il est écrit et signé par « Le doyen : L. Signy. » Voilà donc le nom du vieux professeur dont parlent peu révérencieusement les *Mémoires*, lesquels corroborent le procès-verbal,

quant à la présence parmi le jury de ce Saint-René Taillandier, qui devait devenir comme le Sainte-Beuve du Félibrige. Mais Mistral commet une erreur en parlant d'un jury de cinq membres : ils n'étaient que quatre.

La session comprenait 109 candidats, partagés en trois fournées: celle des 25 dont Mistral, une de 32 qui passa l'écrit le 20 août, la dernière réunissant les 52 autres qui passèrent l'écrit le 23. Sur ces 109, quarante furent reçus : 9 avec la mention « Bien », 31 avec la mention « Assez bien. » Soixante-neuf furent ajournés : 48 après la version, 21 après l'examen.

Ouverte le 18, la session fut terminée le 25, et le 31 août le doyen adressait au ministre un rapport dont le double est au dossier, et qui dit:

La Faculté n'a qu'à se louer de l'accueil qu'elle a reçu à Nîmes. L'Administration académique a été parfaitement bienveillante. Les candidats ont montré une décence et une docilité qui fait honneur à leurs maîtres.

Quant aux examinateurs, ils ont été à Nîmes ce qu'ils sont à Montpellier. Ils ont encouragé les candidats et les ont mis sur la voie avec une patience telle que ceux qui ont échoué n'ont eu le droit de se plaindre que d'eux-mêmes. Dans l'appréciation des versions comme dans celle des réponses orales, la mollesse qui abaisse le niveau des études et la rigueur qui s'expose à rejeter de bons élèves ont été évitées avec le même soin.

Je joins à ce rapport, monsieur le Ministre: 1° le procès-verbal de nos séances ; 2° la liste des ajournés ; 3° trois textes latins avec cent huit copies (le candidat Colombon n'a pas remis la sienne).

Le dossier contient encore une lettre du 3 août 1847, par laquelle le sieur Gisclard, proviseur du collège royal d'Avignon, adresse au recteur les certificats d'études et les extraits de naissance des onze (Mistral compris) élèves de son établissement qui doivent se présenter. Il contient une lettre en date du 14 août 1847, par laquelle l'adjoint au maire de Nîmes, le sieur Causse, informe le recteur que les salles de la bibliothèque municipale,

à l'Hôtel de ville, « seront entièrement à la disposition de l'Académie, à dater du 18 août, pour tout le temps que dureront les examens ».

Autre chose. Mistral dit qu'arrivant à Nîmes (je suppose par le train) il rencontra un gros d'écoliers des environs qui venaient pour le même motif que lui.

> Ils étaient pour la plupart accompagnés de leurs parents, beaux messieurs et belles dames avec les poches pleines de recommandations; l'un avait une lettre pour M. le Recteur, un autre pour l'Inspecteur, un autre pour le Préfet, celui-là pour le Grand-Vicaire, et tous se rengorgeaient et faisaient sonner le talon avec un petit air de dire: « Nous sommes sûrs de notre affaire! »

Une lettre adressée le 4 août 1847 au recteur de l'Académie de Nîmes par le sieur Lesbrot, sous-inspecteur primaire à Avignon et progéniteur d'un des candidats, figure au dossier. Détachons-en ce passage :

> ...Il a [mon fils] les nerfs extrêmement sensibles, au point qu'il ne peut soutenir la vue d'une arme. La moindre explosion le trouble. Aussi je crains qu'il n'ait pas retiré des expériences de Physique et Chimie tout le fruit qu'il eût pu en retirer.

Je ne sais ce que les épreuves réservèrent au jeune Lesbrot, si peu capable de faire jamais un artilleur. Voyez-vous qu'en sortant le nez de sa tabatière le brave doyen qui lui dicta la version ait éternué!

§

Lorsque, quelques jours après les fêtes nîmoises du Centenaire, je fus voir — ce à quoi nul n'avait songé (1) — si les archives départementales du Gard possédaient des renseignements sur ce baccalauréat dont Mistral

(1) M. Ch. Terrin, actif provençaliste mistralien, professeur de l'Université à Nimes et membre du Comité nîmois du Centenaire, a trouvé aux archives de la Faculté des Lettres de Montpellier les notes du baccalauréat de Mistral. Il a publié dans *Le Temps* en 1930 (je crois) le résultat de sa découverte, mais il ne s'est point douté, convaincu comme tout le monde de la vérité du récit mistralien, du fait que je rapporte aujourd'hui.

nous parlait si peu, ce n'était certes pas dans l'idée que son beau récit pouvait ne pas être véridique. Mais maintenant qu'il ne l'est point, il ne m'en paraît pas moins beau. Qu'y a-t-il cependant, à la base de cette invention de poète — invention parfaitement consciente, car il ne saurait s'agir d'une erreur de mémoire malgré que cinquante-huit ans séparent le mémorialiste du bachelier? Quelle est la part de réalité, graine de la fleur si fraîche que les *Mémoires* nous offrent? Je la crois très faible, en dehors du fait que Mistral déjeuna, le 18 août, au *Petit Saint-Jean,* où il me paraît déjà difficile d'admettre qu'il soit tombé par hasard, et comme conduit par la main d'une Providence déjà félibréenne en 1847... Mais enfin, il a déjeuné le 18 août au Petit Saint-Jean, auberge naturellement fréquentée, placée au débouché de la route d'Avignon, par des Provençaux de sa Provence. Il en a trouvé à table, il les a intéressés à son baccalauréat et quand, vers cinq heures, reçu bachelier, il a couru au *Petit Saint-Jean,* ils n'en étaient pas encore partis: ce n'est pas avant cinq heures du soir que des charretiers se mettront en route, un 18 août, partant de Nîmes; et l'août 1847 — les gazettes me l'ont assuré — fut, entre le 15 et le 20, particulièrement chaud. Ils auront donc joyeusement félicité le triomphateur, et il se pourrait qu'il y ait eu dans la cour du *Petit Saint-Jean* une esquisse de farandole.

Mais, voilà ce qui me chiffonne, ou plutôt ce qui me chiffonnerait si, au contraire, cela ne me réjouissait pas dans l'admiration où la naïve (2) gentillesse de l'imagination de Mistral me plonge : le 18 août 1847 fut un mercredi; et, si les choses se passaient en 1847 comme

(2) Naïf, il fallait que Mistral le fût resté, 58 ans après son baccalauréat, pour considérer comme plausible son gentil mensonge. Retarder d'une demi-heure leur départ, ses maraîchers en eussent été capables (encore qu'il leur fallût neuf à dix heures de route pour rentrer chez eux). Mais, sans parler de la dépense, perdre toute une journée! Coucher à Nîmes, eux, leur attelage, leurs légumes invendus! Et leur maison, et leur famille, et leur travail du lendemain? Le raisonnement que le poète fait tenir au Remontrant : « *Quand nous allons à quelque fête...* » apparaît, du point de vue psychologique, comme une malice cousue de fil blanc, et gros! Maintenant que nous sommes renseignés, nous nous demandons comment nous avons pu être dupes.

elles se passent à ma connaissance depuis cinquante ans, le grand marché hebdomadaire nîmois ne se tenait pas les mercredis, mais les mardis. Alors, que devient la grande tablée des maraîchers, exposée dans le récit mistralien? Le mercredi 18 août, elle... avait été là la veille. N'est-ce pas pourquoi Mistral, très fixé sur les choses nîmoises et qui, passé 1847, a souvent dû déjeuner au *Petit Saint-Jean,* aura donné à la réalité une telle entorse? N'est-ce pas pourquoi il nous raconte que son baccalauréat — commencé, continué et achevé le 18 août, un mercredi — a commencé le mardi 17 pour se terminer le lendemain mercredi 18?

Mensonge touchant, provoqué par son désir de prouver, tout en la justifiant, l'ancienneté de sa foi provençale, ressort de son génie, levier de son œuvre; mensonge pieux, provoqué par le désir d'enfoncer le plus profondément possible dans le sol de sa jeunesse les racines de son dévouement aux *pastre e gènt di mas!*

Au surplus, en donnant ces souvenirs dictés, non pas du tout par le dessein de se mettre en scène, mais par celui de magnifier la Provence, ce puissant imaginatif a-t-il pris l'engagement solennel, à la manière par exemple d'un Jean-Jacques, de dire servilement la vérité et rien qu'elle? Il a réservé au contraire ses droits et ses devoirs de poète, et son livre ne s'intitule pas « Mémoires » tout court, mais *Memori e Raconte* (Mémoires et récits), comme ceux de Gœthe: *Warheit und Dichtung* (vérité et poésie).

Ce n'est pas la seule analogie que Mistral, génie ouvert aussi largement à l'imitation de la réalité qu'à la création du rêve, présente avec Gœthe, comme lui folklorique ensemble et olympien.

MARCEL COULON.

ADAGIOS DE SEPTEMBRE

—

A Abel Bonnard.

O le chant ténébreux des derniers dahlias,
L'orchestre mol et sourd de ce jardin d'automne
Où, parmi les ballets qu'en fièvre tu lias
A tes tourments, secrète et pathétique Œnone,

Se nouent et se dénouent, ô dahlias brisés,
Vos chœurs agenouillés sur les rives adverses
Et qui pleuvent au seuil des silences bronzés
Les capiteux sommeils en pétales d'averses!

Sur la Ménade en feu le manteau d'Apollon
Tombe troué d'échos du lumineux délire.
Un deuil s'attroupe au clair du léthéen vallon;
Mourants, les dahlias laissent glisser la lyre.



L'opulente splendeur de ce verger détache
Des fruits clairs et cernés de silence et d'azur.
Là-bas, frileusement, le fleuve fuit et cache
Ses confins délicats sous un éboulis pur.

Un remorqueur fumeux... un train de chalands graves...
Le surplis argenté vibre... L'automne fond
Aux crinières dorées et sombres qui se gravent
Sur la lice où voltige un délice profond.

L'air sibyllin expire aux cieux de frêles songes.
Hors du lit roux du soir Ariel a frémi
Et des nues au cristal léger ses anges plongent
Dans la pâleur du gouffre où Dieu rêve endormi.

*

Mon rêve aérien escortait la forêt
Quand les brumes, Septembre, ont accroché leurs voiles
Au front érébéen de l'antre plus secret
Où les rayons tremblaient de plus sourdes étoiles.

Aux colonnades, l'or flambait, plus mince et tors.
Des fanes de douceur se recourbaient aux branches
Et sous les arcs tremblants de ces derniers décors
Se perdait le beau cri muet d'écharpes blanches.

Long, long, fut le voyage autour des sombres bois
Brûlant et expirant par les vides champêtres
Le déchirant écho de tes lointains abois,
Admirable Cybèle aux desseins toujours maîtres.

*

Quand vous aurez sur moi levé vos yeux de mer
En me tendant la coupe aux thyrses d'amertume
Sans rien voir cependant que ce rivage où, cher,
Notre soir se dédore aux golfes de l'écume,

Je partirai, l'ancre glissera... Du destin
Apparaîtra sans bruit la beauté prisonnière
D'un seul signe effaçant le mirage hautain
De mes yeux calcinés aux pleurs chauds de lumière.

Un chant déferlera des terrasses du jour
Evidant sa rumeur à ma fuite éblouie,
Et vous, dans la méprise étrange de l'amour,
Sourirez pâle à la pénombre épanouie.

*

Les nuages sculptés de blancheurs boréales
Emplissent en croulant la corbeille du soir...
Le calme est infini, les minutes étalent
La beauté sur l'écrin profond du nonchaloir.

Vous passez plus neigeuse au travers de ces fastes
Comme une dogaresse au milieu des palais,
Indifférente presque aux sublimes contrastes
Qu'offre la houle, monde, à d'obliques reflets.

Les vasques gardent, blond, votre éclat de Corrège...
Un chérubin mordore aux voûtes ses bras frais...
Vos pas évanouis, renaît le sortilège
Qui glaçait les miroirs de limpides forêts.

*

Automne à cheveux roux qui pleures sous les mitres
Et les lances croisées aux rives sans combats,
Regarde, plus funèbre au secret de ses vitres,
L'amour ruisselle en l'ombre orante où tu t'abats.

Il effeuille ses lis derniers, ses cinéraires,
Puis dérive, insensible, aux pluvieux pays
Où le cœur s'engourdit de brume et de mystères
Pour oublier le chant des archanges trahis.

Cette femme sans nom qui glisse de la chambre
En son châle emportant le coffret des pâleurs,
Sait le viride oiseau qui traverse Septembre
Après avoir tourné la clef sur nos douleurs.

HENRI-PHILIPPE LIVET.

SHAKESPEARE TRAHI PAR LES MIROIRS

—

Il y a chez nous une « mode Shakespeare ». A peu d'intervalle ou en même temps, on a représenté *Lear* à l'Odéon, *Richard III* à l'Atelier, *Hamlet* et *Coriolan* au Théâtre-Français, la *Comédie des Erreurs* à l'Œuvre. On a repris le *Marchand de Venise*, la *Méchante apprivoisée* (que nos affreux traducteurs appellent si vilainement la *Mégère*!), et tout récemment *Troïlus et Cressida*. *Hamlet* et *Lear* n'ont été que des demi-succès, car ce sont les grands chefs-d'œuvre de Shakespeare qui réussissent le moins bien sur nos scènes. Mais *Richard III* a été une victoire, et *Coriolan* mieux encore : une sorte de tempête qui, à sa façon, a pu rappeler la bataille d'*Hernani* et a même conduit l'administrateur de la maison de Molière à la roche Tarpéienne, d'où il s'est vu, deux jours après, ramené vers un Capitole surgi de la circonstance.

Pour retrouver une influence shakespearienne qu'on puisse mettre en comparaison avec celle-ci, il faut remonter à plus d'un siècle, à ces représentations anglaises données à Paris en 1827 et qui furent comme le signal qu'attendait, pour se déchaîner, le Romantisme français, jusqu'alors contenu.

Une première tentative avait eu lieu cinq ans plus tôt, sous la direction d'un manager nommé Penley. Mais, sifflés et même bombardés de projectiles insultants à la Porte-Saint-Martin où, pour leurs débuts à Paris, ils avaient essayé de montrer *Othello*, les pauvres acteurs anglais avaient dû bientôt retourner chez

eux. Peut-être cependant leur exemple avait-il encouragé Stendhal à publier l'année suivante (1823) son livre de combat, *Racine et Shakespeare.*

La seconde tentative fut la bonne. Elle trouvait un terrain bien plus favorable: en quelques années, le Romantisme était devenu singulièrement puissant et hardi au cœur de la jeunesse. Et la troupe anglaise avait du prestige. Groupée autour de Charles Kemble, artiste expérimenté, frère du grand Kemble et de la fameuse Sarah Siddons, elle venait des meilleurs théâtres d'outre-Manche (Covent-Garden, Drury-Lane, Dublin), etc. On joua d'abord à l'Odéon, puis salle Favart, et ce furent *Hamlet, Roméo et Juliette, Othello, Macbeth,* le *Roi Lear,* le *Marchand de Venise, Richard III,* — et puis la *Venise sauvée d'Otway,* et la *Jane Shore* de Rowe, et des pièces de Sheridan Knowles... Mais, naturellement, c'est Shakespeare qui eut les grands honneurs. C'est lui qui conquit Hugo, transporta Dumas, « foudroya » Berlioz.

Le comprenaient-ils vraiment? Vigny, Stendhal pouvaient suivre les tirades; mais Dumas et Hugo en étaient assurément presque incapables, et Berlioz l'était tout à fait. Il déclare dans ses *Mémoires,* achevés au commencement de 1865, qu'il ne connaissait pas un mot d'anglais, et il ajoute : « Je suis à peu près de même aujourd'hui. » Pourtant, lorsqu'il faisait cet aveu, il avait été pendant plus de vingt ans l'époux d'Henriette Smithson, cette Anglaise qui avait partagé avec Shakespeare le triomphe de ces représentations de 1827-28, où elle avait tenu tous les grands rôles féminins, Ophélia, Juliette, Desdémone, Cordélia, Portia (du *Marchand*), même Lady Macbeth, qui convenait moins bien à son talent touchant et gracieux.

Berlioz l'avait vue pour la première fois dans le rôle d'Ophélia. C'est ce jour de septembre qu'il eut la révélation de Shakespeare et fut « foudroyé », — par Lui, par Elle. Quelques jours après, il la vit en Juliette, et l'effet fut tel qu'il se promit de ne plus recommencer, craignant d'en mourir. Mais, un peu plus tard, une visite à l'Opéra-Comique le fit par hasard tomber sur la troupe anglaise,

en train de répéter deux actes de *Roméo*, qui figuraient au programme d'une représentation composite.

Les acteurs, dit-il, en étaient à la scène du tombeau. Au moment où j'entrai, Roméo éperdu emportait Juliette dans ses bras. Mon regard tomba involontairement sur le couple shakespearien. Je poussai un cri et m'enfuis en me tordant les mains. Juliette m'avait aperçu et entendu... Je lui fis peur. En me désignant, elle pria les acteurs qui étaient en scène avec elle de faire attention à ce gentleman, *dont les yeux n'annonçaient rien de bon.*

Dans un autre endroit de ses *Mémoires*, Berlioz a écrit:

La scène du tombeau, représentée par les grands artistes anglais, restera comme la plus sublime merveille de l'art dramatique.

L'époux d'Henriette Smithson, qui lui-même tira de *Roméo et Juliette* un très beau poème symphonique, ne semble pas s'être douté que cette scène du tombeau où, comme il dit, Roméo « emporte Juliette dans ses bras », ne fut jamais écrite par Shakespeare.

Et voilà qui nous invite à examiner les textes shakespeariens (ou soi-disant tels) qu'on servait aux Parisiens dans ces fameuses représentations.

Pour cet examen, nous avons ce qu'il faut : de petits livres brochés, ni plus gros ni plus larges que des carnets de poche, — de vrais carnets portatifs, excellents pour les spectateurs qui n'étaient qu'à demi ignorants de la langue anglaise. Chacun de ces livrets contient une pièce, qu'on faisait imprimer dans le délai voulu pour qu'elle pût être vendue le jour même de la première représentation. Et un livret pareil, vendu en même temps, donnait le texte en français, — une traduction qui, sans être littérale, n'était pas des plus mauvaises. Nous lisons sur la couverture de *Roméo et Juliette* (et les autres sont semblables, sauf le titre de l'ouvrage) :

Théâtre anglais
ou
Collection
des
Pièces anglaises
jouées à Paris,
publiées avec l'autorisation des directeurs
et entièrement conformes à la représentation.
ROMÉO ET JULIETTE
Prix : 1 fr. 50

A Paris
Chez Mme Vergne, Libraire-Editeur,
Place de l'Odéon, n° 1,
au Théâtre, à la Porte du Foyer;
Et tous les marchands de nouveautés.
1827

Ce qui aujourd'hui rend précieux pour nous ces petits livres, c'est qu'ils nous offrent les chefs-d'œuvre de Shakespeare tels qu'on les joua, « entièrement conformes à la représentation », c'est-à-dire avec les changements, altérations, additions, suppressions de tout genre qu'on leur faisait subir à cette époque et dont rien n'avertit le lecteur, pas une seule note, pas le moindre commentaire.

On voit tout de suite que ces éditions sont très abrégées, — plus encore que les éditions londoniennes qui, vers le même temps, donnaient les textes représentés à Covent-Garden et Drury-Lane. Sans doute, on savait déjà que la légèreté française s'accommode mal des longs spectacles. Nous constatons ensuite que, plus encore à Paris qu'à Londres, on a retranché sans merci les expressions triviales, les plaisanteries grossières. Et, en effet, ceux des spectateurs parisiens qui n'étaient pas héroïquement affranchis du radotage néo-classique, avaient des susceptibilités encore plus ombrageuses que le puritanisme d'outre-Manche.

Commençons notre petit examen par *Hamlet,* puisque c'est par lui que l'on commença Shakespeare (le 11 septembre) sur la scène de l'Odéon. Çà et là, un peu partout,

des suppressions de détail. Naturellement, Hamlet n'appelle pas le spectre *old mole* (*vieille taupe*). Il ne dit pas à Ophélia que c'est une agréable pensée de reposer entre les jambes d'une jeune fille. Mais voici plus grave : on a sauté toute la scène où le roi fratricide, pris de remords, s'efforce de prier et où Hamlet arrive derrière lui, veut le tuer et s'en va sans le faire. C'est la minute du Destin, l'occasion décisive, que le héros a laissée échapper. Supprimer ce passage, c'est enlever au drame sa lumière, éteindre son esprit.

La grande scène d'Hamlet avec sa mère n'est qu'écourtée. Mais celle où il rencontre l'armée de Fortinbras manque totalement. Ecourtées aussi, les divagations d'Ophélia, — la scène des fossoyeurs. Après la catastrophe finale, la pièce se termine sur les paroles d'Hamlet expirant: *The rest is silence*. Et l'on ne voit pas survenir Fortinbras avec ses tambours, Fortinbras qui va cueillir les fruits qu'il n'a pas semés, — Fortinbras, la vie qui continue en héritant de la mort. La grande leçon shakespearienne est tronquée.

§

Plus que le drame d'Hamlet, celui de Roméo et Juliette a souffert; car dans cette version de l'Odéon, comme dans celle de Covent-Garden et Drury-Lane, il porte les marques de l'acteur Garrick. Or, ce célèbre Garrick avait sans doute du génie, mais non comme écrivain. Dès le début, on lui doit l'élimination de Rosaline, la beauté cruelle qu'aime Roméo jusqu'à l'instant où il aperçoit Juliette. En conséquence, la plupart des allusions concernant Rosaline ont disparu, et c'est à Juliette que s'applique le tiers qui en a été conservé. Roméo est amoureux d'elle avant que la pièce ne commence; c'est pour la voir et pour tenter de se faire aimer, qu'il se rend à la fête des Capulet. Les deux amants ne reçoivent donc pas en même temps ce coup de foudre qui, dans Shakespeare, semble les enflammer du même trait. La fatalité ne paraît plus aussi saisissante, fascinante, cruellement divine. L'œuvre y perd.

Notons que Juliette n'est pas une enfant qui atteint à

peine ses quatorze ans; elle en a dix-huit. Albion a dû trouver choquante la précocité italienne.

Tolérés sur les théâtres de Londres (sauf élagage de leurs plus grossiers calembours), les quatre valets, qui ouvrent le premier acte en se battant, n'ont pas trouvé grâce à notre Odéon, — et de même le bavardage de la nourrice, quand elle raconte comment Juliette enfant, étant tombée sur la face, a répondu « oui » à la facétieuse question : « Tu tomberas sur le dos, n'est-ce pas, quand tu auras plus d'esprit? » Quant à Mercutio, inutile de dire qu'il est allégé de ses quolibets les plus piquants.

Le cinquième acte débutait à Londres par les funérailles de Juliette et un assez médiocre chant funèbre. Tout ce hors-d'œuvre, qui n'est pas de Shakespeare, a été supprimé à Paris. Mais, à Paris comme à Londres, c'est Garrick qui accaparait la scène du tombeau. On sait que, dans Shakespeare, Juliette ne sort du sommeil que lorsque Roméo est déjà mort, contrairement au récit italien de Bandello, qui jette une dernière fois aux bras l'un de l'autre l'amante s'éveillant et l'amant déjà empoisonné. Garrick, déplorant, en bon acteur, que Shakespeare eût ici raté la scène à faire, ne lui trouva que l'excuse d'avoir ignoré Bandello; et, cette scène à effet, il l'écrivit lui-même, fâché seulement que la malignité parût croire que, ce faisant, il avait imité Otway, — lequel Otway aurait été mal venu de se plaindre, car lui, ne se contentant pas d'imiter Shakespeare, il se l'était goulûment incorporé. Il avait, dans une tragédie intitulée *Histoire et Chute de Caius Marius,* introduit dans une intrigue de la Rome ancienne toute l'aventure de Roméo, devenu Marius junior, et de Juliette, dénommée Lavinia; et, sans déplacer même une virgule, il avait fourré, dans cette singulière antiquité pétrarquisante, les vers de Shakespeare par séries, par scènes entières, — entre autres, la scène du jardin, celle de l'alouette et du rossignol, et celle du narcotique, et celle de l'apothicaire, et celle du tombeau, en modifiant toutefois celle-ci dans le même sens que Bandello.

Mais la version de Garrick triompha de celle d'Otway comme de celle de Shakespeare, non peut-être parce

qu'elle était assurément la moins bonne des trois, mais parce que le grand acteur lui prêtait sur les planches son prestige fascinateur. Et c'est ainsi que, des théâtres anglais, elle passa aux théâtres du continent, et c'est elle, sans aucun doute, qui a guidé notre Gounod et ses librettistes.

Cependant, cette scène, on peut supposer que, si Shakespeare ne l'a pas faite, c'est qu'il n'a pas voulu la faire. Il sentait mieux l'harmonie de son œuvre que Garrick et tous les commentateurs, présents et futurs. *Roméo et Juliette,* c'est une explosion de jeunesse, la plus chaude flamme du Midi, l'épanouissement capiteux de la nature, le débordement doré de l'imagination, le plus magique soleil de l'amour, un soleil si ardent, si vivant, que, même en sombrant au gouffre, il ne croit pas à la mort. Ecoutez Roméo devant Juliette au sépulcre. Toute une journée, il s'est grisé de désespoir; il vient de se battre furieusement et de tuer un homme, et il tient dans sa main le poison qu'il va avaler. Et c'est un hymne de volupté qui lui échappe.

> O mon aimée, mon épouse! La mort, qui a sucé le miel de ton haleine, n'a pas eu de pouvoir encore sur ta beauté... Ah! chère Juliette, pourquoi es-tu si belle? Dois-je croire que ce monstre abhorré, décharné, insubstantiel, la Mort, est amoureux, et qu'il te tient là dans le noir pour faire de toi sa maîtresse? Ah! de peur, je veux rester toujours avec toi, et ne jamais quitter ce palais de la ténébreuse nuit...

Un décadent m'a dit : « Il y a là l'amour du macabre. » Certes, on trouve dans Shakespeare des reflets de tout. Mais ici, ce qui parle et vibre avec son Roméo, c'est l'amour plus fort que la mort, et qui se fond en elle comme dans une sainte et effrayante ivresse d'immortalité.

Avec Juliette, c'est plus simple. De la longue léthargie, elle se dresse en appelant son amant et le voit étendu, inanimé. Pas de discours, pas de larmes, pas une réflexion. Elle l'embrasse, prend le poignard et se l'enfonce au cœur en lui disant : « Voici ta gaine. » Roméo, c'était toute

l'imagination exubérante de l'amour. Juliette, parce qu'elle est femme, c'est encore plus : l'amour lui-même.

Au lieu de cette volupté ailée qui triomphe jusque dans l'horreur, Garrick a fabriqué une scène pénible, où le bonheur qu'un instant les amants ont cru ressaisir leur échappe en les torturant, en leur arrachant des imprécations. C'est une stupeur écrasante. Et la langue est pauvre, les ailes sont coupées, les répliques donnent des effets de théâtre, mais non l'enthousiasme dont le génie seul possède l'accent. Ah! retournons à l'homme de Stratford!

A l'Odéon de 1827, le rideau se baissait sur le coup de poignard de Juliette. En Angleterre, on allait un peu plus loin: on voyait arriver le vieux Capulet, le vieux Montaigu, le prince de Vérone qui leur faisait un bref discours, — mais on ne voyait pas les ennemis se réconcilier sur les corps de leurs enfants. Et pourtant, si l'on voulait du pathétique, c'est celui-là qu'il fallait montrer, — car cette bénédiction trop tardive sur le mariage de Roméo et de Juliette, rien n'est à la fois plus triste et plus grand. Cette paix qui, plus émouvante encore que dans *Hamlet,* va de leurs cadavres s'élever sur la cité, c'est la vie fleurissant de la mort et de l'amour, — fin conforme au génie de toute la pièce.

§

Othello, représenté le 18 septembre (trois jours après *Roméo*), laissa un malaise, et c'est la glorieuse mésaventure qui le frappe, chaque fois qu'il réussit trop bien. Mr Bradley constate dans son livre que, pour bien jouer ce drame, il faudrait des acteurs surhumains, mais qu'alors ils ne pourraient le faire supporter, tant sa puissance tragique est terrible. Furness, un des commentateurs qui n'ont pas été indignes d'étudier Shakespeare, s'est demandé si celui-ci n'aurait pas mieux fait de ne pas composer *Othello.* Mais tout homme s'est demandé aussi, au moins une fois, s'il ne vaudrait pas mieux que le monde, avec ses grandeurs et ses désas-

tres, n'existât point. Ces deux questions n'en font qu'une.

Cependant, le texte servi à Londres et Paris semblait fait exprès pour affaiblir le drame formidable. Et d'abord, les gravelures supprimées soulèvent un problème plus grave que pour les autres pièces. On peut, en n'y perdant que du pittoresque, couper les licences sur la langue de Mercutio. Mais les cyniques quolibets qu'Iago darde au père de Desdémone, mais les peintures obscènes avec quoi il enflamme et enrage le sang brûlant du More, touchent au cœur même de l'œuvre : les enlever, c'est priver celle-ci d'un de ses éléments vitaux. Non seulement Iago, mais Othello lui-même y perdra de sa vérité. Pour bien comprendre sa jalousie et bien sentir sa fureur, le spectateur a besoin de voir quel venin l'« esclave damné » lui injecte, à doses graduées, dans le corps et l'âme.

Donc, coupures exagérées dès la première scène, sous le balcon du père. On lui dit seulement de s'assurer si Desdémone ne s'est pas enfuie de sa chambre, et l'auditeur ne comprend pas qu'il réponde : « Avec le More, dis-tu? » quand toutes les allusions au More ont été sautées. Nous citons ceci comme un exemple entre bien d'autres, car, dans toute cette collection de pièces, les suppressions, additions et tripatouillages ont été faits avec si peu de soin qu'ils amènent fréquemment des sottises de cet ordre.

Le deuxième acte, le troisième (celui que les commentateurs du XVIII[e] siècle admiraient le plus) n'ont pas été par trop endommagés. Mais le quatrième est mutilé. Le rideau se lève sur ces paroles d'*Othello : Get me some poison, Iago!* (Procure-moi quelque poison!) A quoi le scélérat répond : « N'agissez pas par le poison, étranglez-la dans son lit, le lit même qu'elle a souillé! » Ainsi, on n'a rien gardé des scènes où Iago fait des jeux de mots sur les prétendus amants couchant ensemble (*lie with her, lie on her!*), où Othello tombe en convulsions, où il se cache et voit son mouchoir dans les mains de Cassio et de son amie, la prostituée Bianca. Cette Bianca

n'existe point. Son nom est absent de la liste des per-[illegible]istens, où figurent un Antonio et un Julio, figurants i[illegible]es de Shakespeare.

[illegible]uté, le passage si terriblement pathétique où Othello, dans une agonie de fureur meurtrière et d'amour désespéré, énumère les charmantes qualités de Desdémone et s'écrie plusieurs fois : *What a pity of it!* (Quelle pitié que cela, Iago!), — mots qui, probablement, ont inspiré à Ford le titre de sa pièce : *'Tis pity she's a whore* (C'est pitié qu'elle soit une putain!)

Sautées, les touchantes paroles de Desdémone, excusant Othello en se disant à elle-même qu'il est naturel qu'elle soit traitée ainsi. Et sautée entièrement, la scène où il lui ordonne d'aller se mettre au lit, et où, restée avec sa suivante, elle chante le *Saule*. En 1827, il y avait pourtant déjà onze ans que la romance, rendue fameuse par la musique de Rossini, était partie à la conquête des grands théâtres lyriques de l'Europe. Mais sa popularité n'avait pas décidé les Anglais à rétablir cette scène de Shakespeare, qu'ils méprisaient et qu'ils avaient laissée tomber depuis longtemps.

Or, c'est un moment capital, celui où la femme d'Othello est tentée par la femme d'Iago, qui lui insinue de se venger des outrages du More en se relâchant de son devoir. Et rien, sur aucun théâtre, n'est plus émouvant que la candeur et la fidélité de l'héroïne, qui, tandis qu'elle reste sourde aux suggestions de la suivante, écoute en tremblant les moindres bruits du vent, prête à se jeter dans les bras d'Othello, qu'elle attend avec espoir et angoisse, tandis qu'il rôde farouchement dans la nuit en bandant son courage pour venir lui donner la mort.

Le dernier acte porte la peine des sottises semées dans les précédents. Bornons-nous à cet exemple: lorsque Othello, courbé sur le lit de Desdémone, rugit qu'il a vu le mouchoir aux mains de Cassio, et lorsque, un peu plus tard, il répète, devant sa femme morte, la même chose aux témoins accourus, cet « honorable meurtrier » semble mentir comme Iago lui-même.

Naturellement, après avoir étouffé sa victime, il n'a pas manqué, pour se conformer à une stupide tradition, de la frapper deux fois de son poignard, oubliant du même coup le cri de sa cruauté et celui de son amour: l'amour qui, devant tant de beauté, lui a fait promettre de ne pas déchirer une peau si blanche et si polie, — et la cruauté qui, sous le nom de justice, lui a fait choisir, pour armes du châtiment, les garnitures du lit souillé par les baisers adultères.

Voici, dans un *Othello* imprimé en 1777, une note qui fait voir pourquoi cette choquante et barbare tradition du poignard, préservée par la sage bêtise des commentateurs, s'est maintenue jusqu'à nos jours sur la scène anglaise, — et, chez nous, dans la fâcheuse adaptation de notre Jean Aicart, entre autres :

Il a été justement remarqué que poignarder ici Desdemona réconcilie avec le fait qu'elle recouvre la parole et meurt ensuite, ce qui, sans cela, serait hautement contraire à la nature (1).

On sait que ces dernières paroles de Desdémone après l'étouffement excitaient si bien les railleries de Voltaire que Letourneur, dans sa traduction, n'avait pas eu la bravoure de reproduire ce passage et avait osé seulement le reléguer à la fin, le cachant dans une note où il essayait timidement d'excuser Shakespeare.

Pour avoir le droit de montrer sans trop de honte une de ses plus sublimes inspirations, le génie a dû attendre les dernières années du XIX[e] siècle, l'enquête que Furness fit alors, en Amérique, auprès d'un nombre respectable de savants qui, presque tous, affirmèrent qu'il n'était pas absolument impossible qu'une personne, après avoir été étouffée à mort, prononçât quelques mots avant d'expirer.

Eh bien, plus on me dira que ce phénomène est rare, difficile à croire, plus je le trouverai beau dans cette

(1) Edition Bell. Pièces de Shakespeare, telles qu'elles sont représentées sur les théâtres royaux de Londres, avec notes critiques par les auteurs du *Dramatic Censor*.

scène; car ce qui lui fait une beauté incomparable, c'est justement son caractère presque surnaturel. Ce cœur d'une faible femme qui, lorsqu'il devrait s'être arrêté, bat encore comme par un miracle de volonté, pour crier son innocence et pardonner, caresser de sa dernière palpitation son meurtrier, — c'est là un de ces traits merveilleux qui élèvent Shakespeare au-dessus de tous les auteurs, anciens ou modernes.

A la dernière scène, Iago, prisonnier, est emmené avant qu'Othello ne fasse ses suprêmes recommandations et ne se tue. C'est une faute. Mais c'en est une plus grande d'avoir enlevé l'allusion à la perle, cette perle qu'Othello s'accuse d'avoir, « comme le vil Judéen », jetée loin de lui; cette perle dont (malgré des tas de commentaires qui, rassemblés, formeraient une bibliothèque) personne, en trois cents ans, n'a su expliquer le symbolique secret, pas même un poète tel que Coleridge, pas même un commentateur comme Halliwell. Ce secret, je l'ai trouvé et il contient, en quinze mots, toute l'âme pathétique et toute l'immense leçon du drame, — mais je ne veux pas le dévoiler ici; car il faudra lui donner une place à part, un développement digne de lui.

§

Quelques mois après le *More de Venise*, venait le tour du *Roi Lear*, — et c'était de mieux en mieux. Othello et Desdémone n'avaient été qu'écorchés. La fille du roi Lear, la céleste Cordélia, était défigurée, tout bonnement. Et de Shakespeare il ne restait guère que la moitié, et l'autre était remplacée par un mortier de goujat, — et c'était le triomphe de Nahum Tate, bien qu'il ne fût pas nommé. Jamais il n'y eut pire fraude sur l'identité d'une œuvre et d'un auteur.

Aujourd'hui, même en Angleterre, on a tout oublié de Nahum Tate. Les anthologies les plus généreuses dédaignent de faire la moindre aumône à cette ombre falote, errante aux confins du XVII[e] et du XVIII[e] siècle. Il fut pourtant poète lauréat (et l'on sait qu'il n'y en a pas deux à la fois chez nos voisins). Il mit en vers anglais des tas de

psaumes, il fit des tas de poésies morales, sans doute parce que sa vie manquait scandaleusement de moralité. Il écrivit une dizaine de pièces de théâtre. Son orgueil était aussi grand que son mérite était petit.

Ayant constaté, après mille autres, que Shakespeare avait eu quelques qualités, mais était un barbare sans goût, il daigna le corriger, le civiliser, et, pour cela, il fit un pot-pourri avec le Lear shakespearien et les autres Lear de la légende et du théâtre, accommodés à la sauce Nahum. Et, pendant plus d'un siècle, on régala de ce ragoût les spectateurs anglais, et on lui fit passer le détroit pour le servir tout fumant, le 7 janvier 1828, à l'élite parisienne.

Cordélia, avec sa candide loyauté qui lui fait perdre un royaume pour n'avoir pu dire un mot d'exagération, — Cordélia, sans doute, paraissait à Nahum outrageusement sotte. Aussi, il n'a pas manqué de l'induire en une intrigue, — amoureuse, bien entendu. Nous tournons le premier feuillet du *Lear* édité chez Mme Vergne, et nous tombons sur ces roucoulements, échangés entre l'héroïne et Edgar, le bon fils du vieux Gloster :

EDGAR. — Cordélia, belle princesse, arrête un instant encore! Avant que l'heureux duc de Bourgogne reçoive du roi ce trésor de beautés, avant qu'il s'empare à jamais de toi, jette un seul regard de pitié sur l'infortuné Edgar.

CORDÉLIA. — Hélas! que demande le malheureux Edgar à Cordélia, plus malheureuse encore? à cette infortunée qui, soumise aux volontés d'un père, fuit des bras de son Edgar pour suivre le prince de Bourgogne?

Mais Lear va partager son royaume entre ses trois filles. Et Cordélia de monologuer:

A quelle épreuve je vais être mise! Malheureuse que je suis! Il faut que, par la froideur de mes expressions, j'excite la colère du roi, afin qu'il me laisse sans dot plutôt que de me condamner à suivre le duc de Bourgogne.

C'est raisonner à peu près comme notre Gribouille. Cordélia n'avait qu'une chose à faire: prier et encore

prier son père de ne pas l'obliger d'épouser Bourgogne. S'il s'était obstiné, elle serait du moins restée sincère et n'aurait rien risqué de plus qu'en se faisant déshériter exprès, par une comédie et un mensonge. Mais voit-on ce correcteur employant sa grosse finasserie à découronner Cordélia de cette sincérité qui fait son auréole et celle de la tragédie?

La voici donc déshéritée, conformément à son désir, et elle n'est recueillie par personne, car Nahum n'a pas eu plus de respect pour le roi de France que pour le fou de Lear, et l'un et l'autre sont totalement supprimés. Mais il a inventé une certaine Aranthe, qui opère auprès de Cordélia, comme suivante et un peu comme confidente. Et les deux femmes s'en vont dans la forêt, à la recherche du pauvre Lear, chassé par ses mauvaises filles. Et elles sont assaillies par deux brigands, et soudain délivrées par l'irruption d'un être étrange, vêtu d'affreux oripeaux, lequel, à coups de bâton, met en fuite les bandits. Cordélia se met à genoux et lui demande s'il n'est pas son ange gardien, « qui s'est plu à revêtir cette horrible forme pour effrayer les ravisseurs ». Là-dessus, Aranthe s'éloigne, Edgar se fait connaître. Déshérité et chassé, lui aussi. Scène d'amour dans la forêt. L'exemple cité plus haut nous dispense d'insister sur le style de ce radotage.

Et, n'est-ce pas, il est inutile de continuer l'analyse, et de débrouiller ce qui est de Shakespeare, ou de Tate, ou des correcteurs de Shakespeare et de Tate; car un malfaiteur en attire un autre. Notons seulement que, lorsque la pièce revient vers Shakespeare, ce n'est pas sans rester grimée et plâtrée par les goujats. Ainsi, quand Lear et Cordélia apparaissent comme prisonniers, le correcteur a jugé bon de leur adjoindre le comte de Kent; et il en résulte un dialogue à trois où le Shakespeare est noyé dans le Nahum.

Et toutes ces bêtises, pour aboutir à quoi? Tate, au moins, en les commettant, avait un motif, c'était de transformer, autant que possible, le grand barbare en honnête berger et d'achever l'immense tragédie en une idylle bien fade, bien morale, bien pensante. Dans sa version,

l'heureux Lear était rétabli sur son trône, et le spectateur, la conscience à l'aise en voyant les méchants punis et les bons récompensés, assistait à l'empoisonnement mutuel et réciproque des deux mauvaises filles et aux fiançailles d'Edgar et de Cordélia. C'est la version qu'on avait représentée si longtemps à Londres, dans ce XVIIIe siècle finissant où, sous l'influence des modes littéraires françaises qui tombaient en enfance, nos voisins mariaient la brebis pseudo-classique et le loup-garou romantique, la tragédie et le ballet, Shakespeare et telle bête hybride en qui se brouillaient du Racine-Campistron (ou du Corneille-Baculard) et du Nivelle de La Chaussée.

Mais à Paris, en 1828, on n'osa pas aller jusqu'au bout de la trahison, ou plutôt on la corrigea par une autre. Après avoir trahi Shakespeare pendant quatre actes et demi, on trahit Nahum à la fin du cinquième, et la scène décisive montra Lear expirant sur le corps de Cordélia étranglée. Et les profanations de Nahum n'en sont que plus choquantes; car, privées de leur but final et réduites à l'état d'ornement, elles font encore mieux ressortir cette aberration qui pousse les hommes à préférer la sottise au génie.

Nous pensons que le lecteur est suffisamment édifié. Aussi, glissant sur *Richard III*, nous terminerons par quelques notes sur *Macbeth* qui, trois mois jour pour jour après *Lear*, parut sur la scène parisienne avec le célèbre Macready dans le rôle du héros.

Ce drame, étant le moins long des chefs-d'œuvre de Shakespeare (la moitié seulement d'*Hamlet*), n'a pas été trop raccourci. Cependant, le facétieux portier du premier acte a été éliminé, — et aussi Lady Macduff et son jeune fils et, comme conséquence, leurs meurtriers. Par contre, les sorcières ont reçu de l'augmentation, et c'est ainsi que, dans une scène ajoutée, elles ne sont plus trois seulement, mais un groupe, qui célèbre par des danses en musique l'assassinat du roi Duncan.

§

Tel fut le Shakespeare qui, tripatouillé par deux siè-

cles de mauvais goût, vint à Paris encourager l'élite de la jeunesse à faire une révolution littéraire. Chez nous, le siècle de Voltaire avait tourné en dérision les plus éclatantes beautés du « Gilles de foire ». Malgré les résistances des vieilles barbes, le siècle de Victor Hugo, avec lui-même qui devait s'en vanter dans un livre de son âge mûr, admira « tout, comme une brute », même ce qui n'était pas de Shakespeare. Au milieu des représentations de 1827 (en décembre), Hugo publie son *Cromwell,* avec la fameuse préface où Shakespeare est tant exalté, sinon bien pénétré. Vigny traduit et fait jouer *Othello.* Musset adolescent, qui ne fait pas encore de bruit, saura bientôt, mieux que tous les autres, mêler à la verve française les plus charmants échos de la fantaisie shakespearienne. Dumas proclame qu'après Dieu, Shakespeare est l'être qui a le plus créé. Berlioz, encore plus lyrique en ses évocations éperdues, le confond avec Dieu même et en devient fou — de Miss Smithson. Et, néanmoins, voici encore un passage de ses *Mémoires* qui, rapproché de la phrase sur le tombeau de *Roméo et Juliette,* donne décidément à croire que notre grand musicien n'étudia jamais avec la précision d'un savant l'œuvre du grand dramaturge.

Henriette Smithson, courtisée avec furie, enfin épousée et bientôt délaissée par Berlioz, était morte en 1854. Plus de vingt-cinq ans s'étaient écoulés depuis ses succès de théâtre: sa mort passa inaperçue. « Jules Janin seul eut du cœur et de la mémoire », dit Berlioz qui, navré de remords, cite, sans y rien rectifier, les lignes suivantes, publiées par le critique dans le *Journal des Débats* :

...Hélas! il n'y a pas si longtemps déjà, nous étions jeunes et superbes, qu'un soir d'été, assise à son balcon qui donne sur la route de Vérone, Roméo à côté de Juliette, Juliette enivrée et tremblante écoutait... le rossignol de la nuit, l'alouette matinale! Elle écoutait rêveuse et si blanche, avec tant de feu charmant dans ce regard à demi voilé! Dans cette voix sombre et pure, une voix d'or résonnait triomphante, adorée; et, pleine de sa vie éternelle, la prose de Shakespeare et sa poésie! Un monde entier était attentif à la grâce, à la voix, à l'enchantement de cette femme.

Elle avait vingt ans à peine (2), elle s'appelait Miss Smithson, elle conquit, toute puissante, la sympathie et l'admiration de ce parterre, enchanté de la vérité nouvelle!

...Elle a donné le signal à Madame Dorval, à Frédérick Lemaître, à Madame Malibran, à Victor Hugo, à Berlioz! Elle s'appelait Juliette, elle s'appelait Ophélie. Elle inspirait Eugène Delacroix lui-même lorsqu'il dessinait cette douce image d'Ophélie...

Elle s'appelait enfin, cette admirable et touchante Miss Smithson, d'un nom que Madame Malibran a porté; elle s'appelait Desdémone, et le More lui disait en l'embrassant: « O ma belle guerrière! » *O my fair warrior!* Je la vois encore à cette distance, aussi blonde, aussi pâle que la Vénitienne d'Angelo, tyran de Padoue! Elle est seule à écouter la pluie et le vent qui gronde au dehors, cette belle fille, maudite et charmante, que le poète Shakespeare entourait de ses amours et de ses respects. Elle est seule, elle a peur; elle sent au fond de son âme troublée un indicible malaise; ses bras sont nus, et l'on peut entrevoir enfin un petit bout de sa blanche épaule! Ah! sainte nudité de la femme qui va mourir! Elle était merveilleuse ainsi, Miss Smithson, et plus semblable à un fantôme de là-haut qu'à une femme d'ici-bas! — et maintenant la voilà morte...

L'hommage a de l'émotion. Mais les lignes sur Desdémone ont de quoi rendre perplexe. Si elles s'appliquent vraiment à une scène de Shakespeare, ce ne peut être qu'à celle du *Saule*, dont elles évoquent certains traits. Seulement :

1° Dans cette scène, Desdémone n'est pas un instant seule. Elle est avec sa suivante, qui la déshabille et à qui, dans son anxiété, elle demande : « Ecoute! Qui frappe? » A quoi Emilia répond : « C'est le vent. »

2° Nous avons vu plus haut que, dans les représentations de 1827, la scène du *Saule* était entièrement sautée. Jules Janin n'a donc pu y voir les bras nus de la jeune Anglaise. Réveillé plus d'un quart de siècle après l'événe-

(2) Elle en avait vingt-sept, étant née le 18 mars 1800. Berlioz ne connaissait-il pas, même approximativement, l'âge de sa femme?

ment, son souvenir à dû confondre Shakespeare avec Rossini, Miss Smithson avec cette Malibran qui avait couru l'Europe, la tempête de l'*Otello* italien sur les lèvres, et à laquelle Musset a dit :

Ces pleurs sur tes bras nus quand tu chantais le *Saule,*
N'était-ce pas hier, pâle Desdémona?

Berlioz aurait pu d'autant mieux apercevoir l'erreur qu'elle est double : erreur sur la scène, erreur sur la femme. Non, il l'adopte, l'insère. Shakespeare et son œuvre, et ce qu'en a joué la belle artiste dont Shakespeare l'a rendu si frénétiquement amoureux, tout ce romantisme a été pour lui comme un grand vertige de l'imagination, un vertige qui, en vous éblouissant, vous aveugle. Enlevé par le souffle magique du génie qui passait, Berlioz, génie lui-même, s'est élancé dans ce tourbillon divin et diabolique, comme ces amants dantesques qui avaient puisé l'ivresse et la damnation dans le livre du merveilleux et n'avaient *pas lu plus avant.*

Berlioz n'avait certainement jamais vu sa femme jouer dans *Othello.* Il nous semble curieux de noter que, dans les dernières années de sa vie, il témoigna une ferveur particulière pour cette pièce, un des quelques chefs-d'œuvre auxquels il demandait de le distraire de ses souffrances physiques et morales, et qu'il prenait plaisir à emporter chez des amis pour les lire et s'exalter ensemble. Et c'est à la suite d'une lecture d'*Othello* (lecture où l'on avait « splendidement » pleuré) qu'il écrivait à son ami Ferrand :

Quelle foudroyante révélation des abîmes du cœur humain! Et dire que c'est une des créatures de notre espèce qui a écrit cela! Il faut une longue étude pour se mettre au point de vue de l'auteur et suivre les grands coups d'aile de son génie.

Cette vérité est profonde, puisque si peu de commentateurs, traducteurs et lecteurs savent l'apercevoir et en profiter. Pour Berlioz, certes, il savait sentir, mais son

érudition, quant à l'authenticité et à l'exégèse des textes shakespeariens, dut être toujours très défectueuse, bien que, par cette lettre à Ferrand, il se vante d'avoir corrigé, dans la traduction de Benjamin Laroche, il ne sait combien de bévues. Mais comment le pouvait-il, connaissant si mal l'anglais?

§

« Il faut une longue étude pour se mettre au point de vue »... de Shakespeare. Oui, et par cette réflexion que lui inspira son propre exemple, Berlioz nous donne à méditer sur la façon dont les grands créateurs sont compris, même par les hommes les plus dignes de comprendre. Chacun leur prend et s'assimile ce qui correspond à sa nature, ce qui fait palpiter sa sensibilité, et... le reste est silence, comme dit Hamlet. Shakespeare, parce qu'il est le plus complexe et le plus profond des écrivains, est celui qu'on a compris et senti le moins complètement. C'est comme un miroir prismatique, fait de multiples surfaces. Selon la façon dont on sait le tenir et le regarder, on pourra se bien mirer dans une, ou deux ou trois. Le verre est d'une telle intensité et reflète de telles lumières qu'il impose sa fascination aux plus mauvais yeux. Mais dans ce monde de couleurs et de nuances, dans cette complexité infinie, sans cesse l'ensemble vous fuit et les deux tiers du miroir vous échappent. L'un admirera la poésie, la fantaisie, — l'autre la psychologie, les caractères, — un troisième, les leçons humaines, philosophiques, sociales. Telle scène saisira celui-ci par le tragique, celui-là par le burlesque. Donnez-nous l'esprit assez vaste pour les embrasser tous deux du même coup d'œil!

Cette infirmité de l'homme qui n'a qu'une âme, auprès d'un créateur qui en sème des légions, — c'est elle qui a causé la plupart des erreurs de la critique, la plupart des déformations de toute sorte dont l'œuvre de Shakespeare a été victime dans son propre pays.

Et c'est elle qui explique aussi comment, de nos jours, cette œuvre est jouée en France. Quand on monte un *Hamlet* ou un *Othello* sur une de nos scènes, c'est presque toujours pour faire valoir un acteur, qui a du personnage

une vision conforme à son propre talent, et fragmentaire comme celui-ci. Quant aux traductions, elles brillent par leur nombre, et il est fâcheux que la somme de cinquante médiocres n'en fasse pas une excellente. Mais, hélas! avec elles, la lettre tue et l'esprit ne vivifie point. Il est vrai que le rythme anglais et la mélodie française sont si étrangers l'un à l'autre que, pour conserver quelque reste de la poésie shakespearienne, il faudrait presque du génie. Mais, s'ils sont condamnés à perdre la poésie, c'est-à-dire le sourire et la lumière de l'âme, nos traducteurs pourraient s'appliquer à ne pas perdre le sens. Or, presque tous (et surtout ceux qui travaillent pour faire jouer leurs produits), ils altèrent et dénaturent Shakespeare, — incomplets, eux aussi, et trop souvent faux.

Du moins, M. Piachaud, pour sa *Tragédie de Coriolan,* assez vigoureusement enlevée, a eu la franchise de la présenter comme « traduite *librement* ». Cet aveu, qui désarme la critique, aurait été non moins à sa place sur la soi-disant « traduction » d'*Othello,* qu'il fit imprimer voici quelques années et où, de page en page, la fidélité au texte sacré louche d'un œil, quand ce n'est pas des deux. Il convient d'ajouter que les électriques complexités d'*Othello,* avec leurs caresses vénitiennes et leurs fulgurations orientales, sont plus subtiles à rendre que la dure simplicité de la tragédie romaine, et dénoncent plus cruellement le sens qui s'égare en fausses lueurs. Un *Othello,* un *Lear,* exigent de qui les touche un respect infini; sinon, ils savent se venger (3).

§

A mesure que le miroir shakespearien tourne avec le temps, chaque époque réfléchit dans ce cylindre magique ses figures passagères : au XVIIIe siècle, figures falotes de petits-maîtres, figures prosaïques de théoriciens moralistes, de pédants, de gardiens du goût, c'est-à-dire de coupeurs d'ailes; au commencement du XIXe, figures ardentes

(3) L'auteur de ces lignes n'a pas traduit Shakespeare, ne songe pas à le traduire, n'a aucun ours à faire prendre. Donc, nul mobile intéressé dans sa critique, qui peut lui rapporter seulement quelques inimitiés.

et tourmentées du jeune Romantisme... En France, Hugo, Berlioz et la troupe des novateurs demandèrent surtout à Shakespeare, à son immense pouvoir de suggestion, la force révolutionnaire, le dynamisme fougueux, l'envolée au-dessus des prisons étroites et des entraves artificielles. Aujourd'hui que nous avons longuement savouré toutes les licences, nous chercherions plutôt des conseils de discipline dans cette œuvre qui contient tout. Devant le miroir prismatique, notre monde a changé de facettes.

Ainsi, l'on sait comment, à l'approche du Six-Février, *Coriolan* a servi de prétexte à de bruyantes manifestations contre les excès démagogiques. Les spectateurs (on l'a dit) auraient pu y trouver, en outre, d'autres enseignements variés, — par exemple, sur les inconvénients de l'orgueil aristocratique et militaire; sur les maux et les catastrophes que castes et classes, les supérieures comme les inférieures, préparent à la cité par leurs préjugés et leur égoïsme; sur l'esprit guerrier qui jette un héros contre son pays, pour le détruire après l'avoir sauvé. Etc., etc. Il est possible qu'un jour *Coriolan* anime des manifestations contre le « général factieux », la dictature, le fascisme : il suffira de donner un tour au miroir.

Coriolan n'est pas un des suprêmes chefs-d'œuvre de Shakespeare. Mais plus d'un rapport le rattache aux quatre grandes tragédies: *Hamlet, Othello, Lear, Macbeth*, — et c'est notamment le mortel conflit entre la vérité et le mensonge, la sincérité et l'imposture, la loyauté et la trahison, — ce même conflit qui a dicté à notre Molière ses deux chefs-d'œuvre avec le *Misanthrope* et *Tartufe* et qui, le soulevant au-dessus de la comédie bourgeoise ou mondaine, l'a presque porté jusqu'au pathétique du grand drame humain.

Pour Shakespeare, il serait trop long d'examiner ici dans ses détails ce thème tragique. Mais pour le mettre en lumière par un rapprochement, signalons une parenté singulière entre Coriolan et Cordélia.

Certes, la fille de Lear, la noble enfant dont la voix « fut toujours douce, gentille et basse », est plus pure que le héros romain. Mais ils n'en commettent pas moins la

même sottise, elle par délicatesse de cœur et scrupule de conscience, pour ne pas, comme ses sœurs, tromper son père avec d'impudentes simagrées, — lui, par orgueil de sa caste et de ses victoires, en refusant de plier ses genoux à des bassesses de candidat mendiant, pour gagner la multitude et ses tribuns jaloux et venimeux.

Elle et lui payent leur sincérité de la même condamnation et du même désastre. Les liens de la famille brisés, la patrie perdue, l'arrachement de tout!... Le peuple ignorant n'a pas su reconnaître l'homme le plus digne de ses suffrages. Le roi, plus aveugle encore, n'a pas su connaître ses enfants. Ce souverain de 80 ans s'est laissé égarer par des flatteries grossières, comme tous ces pauvres petits souverains puérils, que mènent par le nez les maîtres-démagogues. Le mal est fait : ni le plus céleste cœur de femme, ni le plus fort bras de surhomme, ne pourra le réparer.

Coriolan et Cordélia auront beau être, lui la haine, elle la tendresse. De même qu'elle périra de son dévouement pour son père, il périra pour n'avoir pas eu le cœur d'aller jusqu'au bout de sa vengeance, par-dessus les cadavres de sa mère, de sa femme et de son enfant; et, en fin de compte, ils seront l'un et l'autre victimes de leur humanité. Quand on a voulu être sincère, n'a-t-on plus à choisir qu'entre la peine capitale et la renonciation à la nature humaine? Rude est l'alternative.

Pourtant, le salut, comme il était chose simple! Mentir un peu. Est-il permis d'hésiter devant cette loi : Ou bien les bons pratiqueront la ruse, la dissimulation, les bassesses, ou bien ils se perdront eux-mêmes, et le monde sera la proie des coquins. C'était ainsi chez les rois, au Danemark d'Hamlet, dans la Grande-Bretagne de Lear, comme dans la Rome républicaine de Coriolan, — et c'est bien pis aujourd'hui où la politique est descendue des hauteurs royales et aristocratiques jusqu'au bas des multitudes, et où le plus petit paysan de France a des courtisans qui mendient sa voix, pour en tirer les titres qui leur ouvriront les portes secrètes des maffias demi-officielles de financiers, d'escrocs, de profiteurs et de corrup-

teurs. Le règne du mensonge, à tous les degrés du pouvoir, s'est ainsi étendu, multiplié et diversifié à l'infini. Et c'est pourquoi les vieux drames où, voici bientôt trois siècles et demi, Shakespeare a jeté sur la scène la foule toujours trompée et toujours crédule, sont plus modernes que de son temps.

Pour son pays, Coriolan devait lécher la plèbe, acheter ses faveurs, suborner ses tribuns, — en un mot, se salir pour le bien public. Et nos livres d'histoire, au lieu de le montrer comme un factieux et un traître, enseigneraient aux écoliers qu'il fut le fondateur de la grandeur romaine.

Mais Cordélia! Qu'oserons-nous lui dire, à elle? Pauvre fille, impuissante par son sexe et menacée par toutes les embûches dont sa grandeur royale (dans tous les sens du mot) augmente le danger, elle a plus que personne le droit de saisir la ruse, comme son arme légitime. Mais Cordélia rusée, Cordélia menteuse, n'est plus Cordélia. Et une Cordélia est nécessaire à cette vie, si la poésie et la beauté le furent jamais. Bien sûr, quand on a, dans un monde fourbe et barbare, un royaume à recevoir et à gouverner, la Politique professe que l'astuce d'une fille de Louis XI vaut mieux que la pureté angéliquement maladroite d'une fille de saint Louis. Mais ici la Politique ne gagne pas une entière victoire dans nos cœurs, où quelque chose, invinciblement, se soulève pour prendre le parti de Cordélia et de sa divine maladresse. Et ce quelque chose est la nature, et c'est l'amour. Ici, accorder la raison et le sentiment est un problème difficile à résoudre.

Quand nous voyons la noble enfant tomber, par la faute de son dévouement filial, entre les mains de ses ennemis, nous lui disons avec son père : « Sur de tels sacrifices, ma Cordélia, les dieux eux-mêmes jettent de l'encens. » Et l'instant d'après, lorsqu'il la rapporte dans ses bras, morte, assassinée, nous protestons encore contre la voix qui crie en nous : « Les dieux? Allons donc! Et la pureté, la conscience, n'est qu'un leurre qui égare et tue, et dont ce drame éteint la fallacieuse lumière. » Car une autre voix répond : « La pureté reçoit sur ce front glacé son

nimbe immortel. Il fallait que le sacrifice fût complet. Il faut, parfois, une mort comme celle-ci, pour sauver la beauté du monde et nous faire sentir tout le divin. »

Enfin, à ceux qui, se retournant vers Shakespeare pour le condamner, diront que par cette mort il blesse trop cruellement la justice et la morale, on répondra ceci :

Grâce à ce sacrifice qui dépasse les sommets du tragique, des poètes, non aussi grands que le créateur de Cordélia (parce que cela ne semble pas possible), mais grands immédiatement après lui, tels que Swinburne, sont devenus amoureux de cette fille de l'idéal, comme d'une créature vivante, qui conserve éternellement, pour la donner à ceux qui en sont dignes, la jeunesse du ciel.

LOUIS MANDIN.

SURPOPULATION ET COLONISATION INTÉRIEURE EN ALLEMAGNE

—

I

Le fond de la doctrine hitlérienne, c'est la supériorité de la race germanique; son but, c'est la suprématie de l'Allemagne. Cette suprématie doit se traduire par l'expansion de la race supérieure hors des limites actuelles du Reich, soit par l'absorption des éléments germaniques irrédimés, soit par la conquête de nouveaux territoires et leur colonisation par des Germains 100 %.

Suivant les nécessités de l'heure et les besoins de la propagande, l'expansion par voie de conquête doit s'étendre, tantôt à l'Occident, aux dépens de la France qui se verrait amputée de ses marches de l'Est, de la Somme au Jura, tantôt à l'Orient, aux dépens des peuples slaves. D'après les théoriciens du nouveau Reich, l'Allemagne est à l'étroit chez elle. Privée de colonies (qui n'étaient d'ailleurs guère des terres de peuplement, et où elle ne sut établir qu'un nombre infime de colons), c'est un droit pour elle que de s'agrandir. C'est en même temps un devoir à l'égard de ses nationaux, qui ne trouvent pas à vivre dans une Allemagne rétrécie. En tout cas, c'est une nécessité. *Not kennt kein Gebot.* Au jour fixé par le Führer, en avant pour une nouvelle guerre fraîche et joyeuse, qu'il s'agisse de *Drang nach Westen* ou de *Drang nach Osten*, ou des deux à la fois!

Si nécessité n'a pas de loi, elle n'a surtout pas d'oreilles. On pourrait cependant essayer de faire entendre

aux Allemands que l'émigration germanique, si importante au XIXe siècle, n'a cessé de décroître au XXe jusqu'à la guerre de 1914, et qu'elle n'a pas repris sérieusement depuis 1919, même sous l'action des persécutions hitlériennes (1). Dans les limites actuelles du Reich trouvent moyen de vivre aujourd'hui 65 millions d'Allemands, au lieu de 38 millions environ comme en 1870. La densité de la population allemande n'est que de 138 au kilomètre carré, alors qu'en Belgique et en Hollande, pays de climat et de ressources comparables à l'Allemagne, elle atteint respectivement les chiffres de 270 et de 240. Avant de songer à déborder sur les voisins, l'Allemagne pourrait se remplir à bloc, et jusqu'en 1932 l'éventualité d'un peuplement excessif, ne correspondant plus à ses ressources alimentaires, était d'autant moins probable que sa natalité baissait très vite et que l'augmentation de la population par excédent de naissances décroissait avec régularité. Cet excédent, de 416.000 encore en 1930, était tombé à 305.000 en 1931 et à 280.000 en 1932. Diminution correspondante de la nuptialité: 590.000 mariages en 1929 et 515.000 seulement en 1931. L'Allemagne, même l'Allemagne rétrécie du traité de Versailles, n'a donc pas à craindre, d'ici bien longtemps encore, le surpeuplement.

Mais les pangermanistes ont réponse à tout.

L'Allemagne rénovée ne veut plus d'une émigration en pays étranger, ou les Allemands risqueraient de perdre leurs qualités nationales, sinon leur nationalité, émigration qui serait en fin de compte préjudiciable au *Deutschtum*. La surpopulation, elle, n'est que trop réelle : preuves en sont la misère et le chômage. Si la densité de la population allemande n'est pas plus forte, c'est faute de bonnes terres. Sur 472.000 kilomètres carrés laissés à l'Allemagne en 1919, il n'y en a que 265.000 qui soient cultivables, et 165.000 sont radicalement et définitivement stériles ou impropres à la culture pour

(1) Elles n'ont amené que 2.000 immigrés en Angleterre, un nombre à peine supérieur aux Etats-Unis, 10.000 en Palestine et 21.000 en France, refuge préféré des sans-patrie.

une raison ou pour une autre, ou couvertes par les routes, les chemins de fer et les constructions, et cela malgré tous les efforts de la chimie et de l'agronomie allemandes. A s'en tenir aux terrains fertiles, la densité au kilomètre carré est de 245 environ et dépasse donc celle de la Hollande. Donc, l'Allemagne n'a plus de place chez elle. Il faut qu'elle déborde. Il le faut d'autant plus que les mesures énergiques et parfaitement appropriées prises par le Führer ont eu en peu de mois, comme conséquences visibles, une augmentation importante des mariages et un arrêt dans la chute de la natalité, chute qui devenait catastrophique (2). Nul doute que, sous cette impulsion, la race élue ne reprenne toute sa fécondité. A ces nouvelles et toujours plus nombreuses générations, il faudra autre chose que les sables de la Poméranie ou les bruyères de Lunebourg. A elles, les terres riches et grasses des voisins, le sol fertile des Flandres, de l'Alsace ou de la Picardie, ou le *Tchernoziom* ukrainien. Une fois débarrassés par une éviction rapide de leurs bénéficiaires actuels, le colon allemand saura tirer de leur sol un bien autre parti que le Français négligent, le Polonais paresseux ou le Russe routinier.

Arguments spécieux et qui ne sont pas absolument sans valeur, du moins aux yeux d'un public médiocrement informé. Il faut reconnaître les belles qualités agricoles dont les Allemands ont fait preuve dans leurs colonies de la Russie du Sud, du Brésil, de la Palestine. Malheureusement pour le régime hitlérien, il compte au nombre de ses partisans des coryphées bien maladroits, et d'autant plus maladroits qu'ils emploient parfois la langue française pour faire éclater, sans s'en rendre

(2) Pour l'ensemble des 52 villes allemandes qui comptent plus de 100.000 habitants, le nombre des naissances s'est élevé, en janvier-février 1934, à 41.747 contre 35.304 en janvier-février 1933. Pendant la même période, le nombre des décès est tombé de 45.461 à 27.002. A Berlin, le nombre des naissances a été supérieur, en décembre, de 25 %, en janvier de 28,5 %, en février de 39 %, à celui des mois correspondants des années précédentes. En septembre 1933, l'augmentation de la nuptialité a été, dans les mêmes villes, de 50 % par rapport à septembre 1934. Résultats de la confiance générale, de la diminution des avortements et des encouragements officiels et substantiels donnés par le gouvernement aux nouveaux ménages.

compte évidemment, les contradictions internes de la thèse pangermaniste.

Qu'on lise par exemple un bien instructif article publié dans l'excellentes *Revue militaire suisse,* sous la rubrique « Chronique allemande » (N° de novembre 1933), et sous le titre *Le caractère et le but du service civil en Allemagne.* L'intérêt de cet article provient d'abord de son auteur, écrivain militaire connu, le général allemand von Cochenhausen, et ensuite de son contenu que nous voulons ici analyser et commenter.

Mais auparavant, il est indispensable de résumer la mystique hitlérienne du travail. Alors que les Anglo-Saxons restent des empiriques, pour lesquels les expériences précédentes ne forment même pas doctrine, alors que les Français passent à l'action en suivant la logique d'une théorie *a priori,* aussi générale que possible et s'appliquant à l'humanité tout entière, il faut aux Allemands, pour se mettre en branle, une idée-force, qu'ils traduisent, avec une méthode et souvent avec une ingéniosité admirables, en réalisations concrètes pour le profit exclusif du germanisme.

En l'occurrence, l'idée-force de Hitler, et c'est là ce qui le rapproche des Bolcheviks, c'est la dignité éminente du travail manuel, trop souvent dédaignée par les modernes sociétés occidentales, qui sont disposées à voir en lui le lot assigné chez les Latins au prolétaire, chez les Anglais au « natif ».

Ecoutons Hitler, ancien peintre en bâtiments, et dictateur de toute l'Allemagne (Discours du 1er mai 1933, au Tempelhof) :

Nous voulons que le peuple allemand apprenne *par le service civil* que le travail manuel n'est pas humiliant, mais qu'au contraire, ainsi que toute autre activité, il honore celui qui l'exécute au plus près de sa conscience et selon ses moyens. C'est pourquoi nous avons pris la décision inébranlable que tout citoyen allemand serait appelé une fois dans sa vie à travailler de ses mains. Il apprendra ainsi à connaître le travail manuel, et, ayant obéi lui-même, il pourra mieux commander.

C'est à la lumière de cette idée-force, dont on ne peut

méconnaître la grandeur et la justesse, qu'Hitler a étudié le problème du chômage. Ce problème comporte deux solutions : entretenir le chômeur dans l'inaction au moyen de l'indemnité, de la *dole*, payée par celui qui travaille à celui qui ne fait rien (on sait où ce système a mené la Grande-Bretagne) ; ou bien faire travailler le chômeur, soit par obligation, soit mieux encore, par enthousiasme, en lui communiquant la mystique du travail. Mais avec ce dernier système, il fallait dépasser, comme objectif, la simple acquisition du pain quotidien personnel, proposer au peuple allemand un but collectif très important, très haut, digne d'un grand effort collectif. Travail obligatoire imposé aux chômeurs, et organisé suivant la discipline prussienne, d'où formation morale et civique en même temps que gain matériel pour l'ensemble de la nation; travail obligatoire devenant volontaire, exécuté gratuitement ou à peu près(3), et cela en vue d'un idéal précis et compréhensible à tous : la mise en valeur intégrale de la terre allemande.

Une pareille doctrine n'eût pas trouvé d'écho auprès de tous les peuples. Certains ne sont que trop disposés à se laisser aller au chômage. Mais l'Allemand — il faut lui rendre cette justice — est essentiellement laborieux. Il aime le travail pour lui-même. D'après le général von Cochenhausen :

> Le service civil n'est pas dû à l'initiative de l'Etat. C'est plutôt (?) la jeunesse allemande qui l'a créé en cherchant un moyen de lutter contre la misère et le désespoir engendrés par le chômage. Dès le début, la raison d'être du service civil fut le travail, le travail qui réconforte.

L'origine du service civil est-elle bien d'origine privée, de formation spontanée? Nous n'en sommes pas aussi sûr que le général, mais il est un fait : c'est que la réorganisation opérée au cours de l'été 1932 fait du service civil une institution éducative de la jeunesse al-

(3) Lire sur ce sujet le saisissant ouvrage de Xavier de Hauteclocque : *A l'ombre de la Croix gammée.*

lemande. Le servic passe désormais sous la direction de l'Etat.

Conséquence : ce ne sont pas seulement les chômeurs qui sont embrigadés dans cette organisation, ce sont des travailleurs volontaires qui ont une autre occupation normale que le chantier de défrichement ou d'assèchement : ce sont, par exemple, des étudiants en vacances, se sont des jeunes filles qui s'astreignent — ou qu'on astreint chaque année — à une période de travail manuel de quelques semaines, au cours de laquelle ils — ou elles — sont nourris, mais non pas payés ou payés si peu que rien.

Avant d'examiner les réalisations obtenues, remarquons aussi une allégation bien étrange du général von Cochenhausen. D'après lui:

> La vie dans les camps du service civil a été peu à peu régie par certaines formes extérieures, qui n'ont toutefois rien de commun avec la discipline imposée, ni avec les principes de l'organisation et de l'instruction militaires. Pour qui connaît la mentalité de la jeunesse allemande, il n'est pas étonnant que les volontaires du service civil aient tenu à être revêtus d'un uniforme, gage de respect; mais il ne faudrait pas voir là le désir d'imiter les formes militaires, ni celui de jouer au soldat (*sic*).

Bien au contraire, rétorquerait le Français, volontiers moqueur. Nous savons fort bien que si le service civil a pu être volontaire à son origine pour une minorité, il est devenu obligatoire pour la plus grande partie de la jeunesse masculine et pour une notable partie des chômeurs, dont le nombre a diminué dans des proportions impressionnantes. Nous savons en outre que l'instruction militaire se donne quotidiennement dans ses camps. Rien là qui doive nous surprendre. Mais l'idée géniale de Hitler a été de considérer ces « ateliers nationaux » comme voués à une tâche d'ordre supérieur, qui transforme complètement l'esprit du travail qui s'est fait, même aux yeux de ceux qui y sont entrés par force, et qui deviennent bon gré mal gré, eux aussi, ses volon-

taires, ou du moins des travailleurs de bonne volonté. Exemple des volontaires de la première heure, obéissance aux exhortations enflammées du Führer, goût inné de l'*Arbeit,* idée d'une grande Allemagne plus peuplée, plus fertile, plus prospère, plus riche, agissent en synthèse dans les cerveaux fumeux des travailleurs du service civil.

II

Cette bonne volonté, artificielle ou non, se manifeste aujourd'hui en une volonté réglée autant que frénétique et s'applique à la mise en valeur rationnelle du sol allemand. Besogne immense devant laquelle les efforts privés resteraient impuissants, incohérents, insignifiants, et qu'il serait impossible de mener à bien hors de la direction de l'Etat et sans son concours financier et technique.

Nous avons saisi l'idée première. Nous venons de voir la genèse de la réalisation. Arrivons maintenant au résultat pratique qu'on peut attendre de cette institution du service civil dont le but essentiel, l'objectif concret, est la colonisation intérieure de l'Allemagne. Quelle est l'étendue des terres à fertiliser? Quelle est l'importance de la population supplémentaire qu'elles donneront le moyen de nourrir?

A la première question, le général von Cochenhausen répond avec précision, sauf pour évaluer le gain financier escompté, qui sera dans tous les cas très considérable. Les travaux entrepris doivent s'étendre sur ce laps de dix à quinze années, et utiliser annuellement 280.000 travailleurs environ. Ils comprennent d'abord des travaux pour améliorer les terres d'ores et déjà cultivables, assèchement, drainage, remembrement parcellaire, reboisement, extension du réseau routier, — programme extrêmement vaste, mais qui ne répond pas directement aux deux questions posées.

Une deuxième partie du programme nous intéresse au contraire beaucoup plus, car elle s'applique à une

extension de la surface utile et à la colonisation de nouvelles terres aujourd'hui incultes.

Frédéric le Grand avait déjà ouvert à la culture 2.600 kilomètres carrés de marais. Il en reste encore 22.500 kilomètres carrés en Allemagne. Là-dessus, 15% seulement sont cultivés. Fertiliser les 85% restants exige au moins 2 milliards de Reichsmarks (à 6 francs). Travail à recommencer perpétuellement, affaire d'Etat au premier chef. Avec les moyens modernes, on peut espérer l'assèchement des 19.000 kilomètres carrés incultes.

En plus des marais, il y a 12.000 kilomètres carrés de terrains sablonneux dont on ne tire rien aujourd'hui. Ils sont également fertilisables moyennant défrichement et chemins d'exploitation.

Tant marais que dunes ou landes, il y a là du travail pour 35.000 hommes pendant quinze ans.

Mais le compte des mauvaises terres allemandes n'est pas fini : 10.000 kilomètres carrés, soit environ une superficie égale à l'étendue du sol cultivable de la Saxe, sont en terrains submergés, et 25.000 sont exposés à être inondés en cas de crues extraordinaires. Protéger le sol menacé, récupérer le terrain aujourd'hui envahi par les eaux, occuperait 20.000 hommes pendant dix ans.

Ensuite, et ce n'est pas l'aspect le moins séduisant de ce programme immense, on peut beaucoup gagner sur la mer. Les flots de la mer du Nord et de la Baltique poussent vers la côte des débris et des matériaux de toute espèce qui font avancer constamment la grève. Ce travail peut être accéléré par la construction de digues. D'où possibilité, d'après des spécialistes, d'arracher à la mer 2.500 kilomètres carrés en dix ans.

Enfin, le Frische Haff, la lagune peu profonde qui s'étend sur 15.000 kilomètres carrés entre Dantzig et Kœnigsberg, et qu'une longue flèche sablonneuse sépare de la Baltique, peut être asséché. L'exemple de la Hollande au Zuyderzée, celui de l'Italie aux Marais Pontins, semblent prouver que ce projet n'est pas une chimère.

Sur les polders ainsi gagnés, on pourrait établir *cent cinquante mille fermes.* Hitler voit large et loin.

III

Les travaux envisagés accroîtraient ainsi la surface cultivable de l'Allemagne d'au moins:

19.000 kmq. de marais;
12.000 kmq. de landes et dunes;
10.000 kmq. de terrains submergés;
17.500 kmq. repris sur la mer.

soit au total : 60.000 kmq. environ, soit deux fois la surface de la Belgique.

Or, en admettant que ces terres récupérées, assez médiocres sans doute au début, ne puissent nourrir que 100 habitants au kilomètre carré, il y aurait ainsi place en Allemagne pour six millions de nouveaux Allemands d'ici quinze ans, — et pour 8.400.000 avec une densité avoisinant 140.

Or, l'accroissement moyen de trois années — 1930, 31 et 32 — n'a été que de 330.000 environ. On voit donc que si cet accroissement ne dépasse pas sensiblement le taux de 1932 (rappelons que cette année-là le surcroît de la population ne fut que de 280.000), il faudra près de vingt ans pour que ces nouveaux territoires soient peuplés à la densité de 100 au kilomètre carré, et vingt-cinq ans s'ils peuvent nourrir, comme l'ensemble de l'Allemagne, 140 habitants environ au kilomètre.

Les mesures entreprises pour augmenter la surface habitable de l'Allemagne auront donc pour effet, si l'accroissement de la population reste ce qu'il a été ces dernières années, d'empêcher tout danger de surpopulation d'ici vingt ou vingt-cinq ans.

Mais, nous objectera-t-on, les mesures de repopulation édictées par Hitler semblent efficaces. Si l'Allemagne reprend sa natalité d'autrefois, les terres récupérées ne suffiront pas à loger le surcroît. A cela répondons que le péril n'est pas imminent, même dans ce cas;

si les nouvelles terres peuvent nourrir un minimum de 6 millions d'Allemands, même si la natalité allemande revient au taux de 1921 (650.000 naissances en excédent), elle n'y reviendra que progressivement. Ce sont les adultes, bien plus que les enfants, qui produisent la congestion démographique, et cette congestion ne se produira que dans dix ans au moins, en admettant que les mesures hitlériennes se montrent d'une durable efficacité.

Donc, d'ici dix ans, l'Allemagne n'a aucune raison pour réclamer des terres extérieures à ses frontières de 1919.

Mais, à tirer la conclusion logique de notre exposé, nous nous heurtons à une série de contradictions :

Si l'Allemagne est trop peu étendue pour sa population actuelle, c'est-à-dire si sa densité kilométrique est trop forte, pourquoi augmente-t-elle sa population par un véritable forçage par des moyens artificiels?

Si elle est assez grande pour sa population, c'est-à-dire s'il y a équilibre entre sa densité kilométrique et ses moyens économiques, pourquoi réclame-t-elle de nouvelles terres?

Si elle est trop grande pour sa population, c'est-à-dire si sa densité kilométrique est trop petite, pourquoi augmente-t-elle encore ses terres cultivables?

Par ce défrichement à outrance, Hitler combat sa propre thèse de surpeuplement. L'Allemagne n'étouffe pas dans son corset. Elle peut même, avec un accroissement normal, vivre dans ses limites de 1919.

La vérité, c'est que le défrichement intérieur permettra d'augmenter la population allemande et lui assurera ainsi une supériorité numérique suffisante pour entrer dans la lutte avec tous les atouts dans son jeu. Ce que l'Allemagne veut, ce ne sont pas de maigres landes rendues plus ou moins cultivables à force d'efforts ou d'engrais, des marais que le drainage n'aura pas fait bien riches ou des bas-fonds salins exhaussés par des digues: ce sont les terres bénies vers lesquelles, depuis des siè-

cles, se sont tournés les regards avides des Germains. C'est là que, pour un avenir indéfini, pourra prospérer la famille allemande, la race des seigneurs de la terre. Les mauvais terrains que la Providence lui a assignés et que par ses incontestables qualités de science, de conscience et de labeur elle est fort capable de mettre en valeur, ne sont pour elle que des terrains d'attente. C'est le bien des autres qu'elle envie. C'est sa conquête qu'elle prépare.

GÉNÉRAL CLÉMENT-GRANDCOURT.

APRES LES CONCOURS DU CONSERVATOIRE

NOTES POUR UNE RÉFORME

—

Donc, depuis les premiers jours de juillet, le Conservatoire nous a dotés de quelques nouveaux lauréats, vedettes d'une heure qui vont tâcher à devenir des vedettes tout court, par tous les moyens, y compris les pires. Tragédie et comédie, les concours, pour ne pas changer, ont été médiocres. Nous n'y avons guère vu, à deux ou trois exceptions près, que des pantins sans joie accompagner de mimiques apprises des intonations interchangeables. Nous attendions la vérité et la vie, nous avons eu le mécanique et le frelaté. C'est une désillusion qui n'est pas neuve. Jules Lemaître dénonçait déjà, vers 1900 :

> ...cette impression d'artifice... redoublée par je ne sais quoi d'excessif et de convenu, qu'on voit déjà empreint dans les traits, dans les mouvements et dans toute l'allure de ces jeunes gens et de ces jeunes filles. On sent que c'est fini, que cette marque indélébile les suivra toute leur vie, et qu'ils sont pour jamais voués à cet étrange mensonge de la scène.

Trente ans après, M. Jacques Copeau pouvait à son tour écrire, au sortir des concours, et non sans tristesse:

> Est-il ridicule de dire que nous venons ici pour observer de jeunes âmes? J'y trouve surtout du personnel de théâtre. Hommes ou femmes, certains se sont déjà quittés eux-mêmes et ne se retrouveront peut-être jamais. Ils approchent une ressemblance précaire à quelques phénomènes des boulevards ou des subventionnés. On sait que ce sont, que ce seront de plus en plus des acteurs, que ce ne seront plus que des ac-

teurs. Ils sont marqués. Un certain dressage de l'allure, un certain vernis et pour ainsi dire une certaine sonorité recuite de l'organe ne laissent point de doute. Les femmes s'imposent par une provocation de la toilette, une allusion hardie à la chair. Le laurier n'hésitera pas. Personnel de théâtre...

Ces résultats affligeants, les mêmes depuis plusieurs décades, nos critiques les soulignent chaque année dans une déploration qui est devenue classique, rituelle et comme sacrée. Les cœurs s'enflamment; après avoir amèrement raillé la tenue des classes dramatiques, les aristarques proclament que c'est intolérable et jurent qu'ils veilleront à corriger les choses. Excellente façon de finir la saison en beauté, sur de fortes paroles malheureusement stériles. Douze mois après, c'est à recommencer.

Moins présomptueux, les auteurs de ces notes ne prétendent pas à modifier quoi que ce soit rue de Madrid. Mais, pour éviter aux cœurs sensibles la peine de se former de nouvelles illusions qu'il leur faudrait abandonner ensuite, ils voudraient montrer qu'il n'y a rien à espérer quant aux prochains concours, sinon les mêmes résultats détestables. Ce n'est pas eux qui taxeront le Conservatoire de désordre et d'apathie! Avec une admirable suite dans les idées, au contraire, avec une persévérance heureusement couronnée de succès, la grande école dramatique officielle s'applique en effet à transformer de jeunes tempéraments en automates, et cela sans perdre un instant des trois ans de scolarité.

Hors le génie, qui ne s'apprend pas et qui n'est pas le fait de tout le monde, que peut-on attendre d'un jeune comédien? Qu'il ait réfléchi aux conditions de son art et mûri les enseignements des maîtres; qu'il possède une connaissance approfondie des littératures dramatiques en général et du théâtre français en particulier; qu'il ait l'intelligence, le respect et l'amour des textes qu'il est chargé de faire revivre. Hélas! ce sont des bagatelles à quoi l'acteur en herbe devra s'interdire de penser, avant même que d'être au Conservatoire, sitôt qu'il aura l'intention de s'y présenter.

§

Consultons le règlement: pour affronter le concours d'entrée de la rue de Madrid, il suffit d'avoir entre dix-huit et vingt-cinq ans si l'on est homme, ou, si l'on est femme, entre quinze et vingt-trois ans. La moyenne annuelle est de deux cent cinquante à trois cents candidats. Chacun, en s'inscrivant, s'est engagé à préparer deux scènes, tragiques ou comiques selon le genre — on peut concourir dans l'un et l'autre à la fois — et c'est l'une de ces deux scènes, à son gré, qu'il jouera devant le jury. Deux cent cinquante scènes, au bas mot, combien de temps les juges du Conservatoire vont-ils consacrer à cet examen considérable? On ose à peine l'écrire : deux jours! C'est donc à une vitesse digne de notre époque de records que seront... peut-on dire choisis?... non, devinés, « flairés », les sujets d'élite. Conséquence immédiate : le candidat, sachant qu'il n'aura que quatre ou cinq minutes pour se faire valoir, triche avec son texte, habilement inspiré d'ailleurs par le professeur auquel il s'est confié, l'un des quatre ou cinq virtuoses en « tripatouillage » de Paris.

Si le jeune acteur paraît gauche et maladroit, s'il marche mal, par exemple, c'est très simple: on lui trouvera une scène à jouer assis. En tourmentant un peu les premières répliques, on justifiera l'entrée rapide jusqu'à la chaise et, dans des mains inhabiles, la présence d'un chapeau qui doit assurer contre les gestes fâcheux. Un accent regrettable se révèle-t-il particulièrement gênant sur certains mots? Qu'importe, on changera les mots! On supprime des phrases, on en forge d'autres, on ajoute une réplique pour justifier une attitude: le texte est massacré, mais l'auteur n'est pas là pour l'entendre. Si un élève excelle également dans la froideur et la violence, eh bien! on biffe les transitions, les demi-teintes. Le passage se fait brutalement d'un sentiment à l'autre. On ne laisse subsister que les endroits — véhémence, rêve, émotion — où le candidat montre des qualités, parce qu'il faut qu'il y arrive avant le coup de sonnette du président du Jury. La scène est réduite à un schéma,

à une caricature de scène, mais elle est fabriquée de telle sorte que les défauts du candidat ne sont plus visibles et que ses qualités sautent aux yeux. Coupée et taillée pour lui, elle correspond strictement à son jeu.

C'est donc sur ces données artificielles que le jury-express s'appuie pour prononcer ses jugements-éclairs. Oh! le maquillage du texte ne l'empêche pas, bien sûr, d'éliminer les mauvais physiques, les nullités. Pour des hommes de théâtre avertis, il est des signes qui frappent dès les trente premières secondes, sans doute. Malgré tout, il est bien souvent difficile de pressentir, chez un débutant, les qualités qui feront son talent plus tard; encore plus difficile de comparer en quelques instants un candidat déjà « fait », habitué aux planches depuis plusieurs années, et son rival, peut-être mieux doué, mais sans expérience encore. Et quand les candidats sont trois cents, quelle mémoire, quelle acuité d'observation, quelle résistance ne faudrait-il pas pour trancher équitablement! Non, décidément, le jury aurait droit aux plus grandes félicitations pour sa rapidité de discrimination, si le système qu'il emploie ne s'apparentait de trop près à la roue des loteries foraines.

Ayant ainsi « sélectionné », si l'on ose dire, une quarantaine de candidats, nos juges les font reparaître devant eux dans la seconde des scènes qu'ils avaient préparées, et procèdent au choix définitif des dix ou douze admis. Pas d'autre épreuve, ou plutôt si, il y en a une autre : celle de la dictée littéraire, à propos de quoi nous ne pouvons résister au plaisir de citer l'introduction d'un récent annuaire du Conservatoire :

La deuxième épreuve consiste d'abord, pour toutes les classes, dans une dictée littéraire, dont se trouvent dispensés les aspirants pourvus d'un diplôme de l'Université. C'est un contrôle nécessaire du degré d'instruction des jeunes gens qui veulent entrer dans une grande école de l'Etat, en un pays où l'enseignement est obligatoire. C'est un moyen d'éclairer les jurys, qui n'hésiteraient pas à faire attendre quelques années tel jeune aspirant qui ne saurait ni lire ni écrire. Il convient de remarquer qu'aujourd'hui les illettrés sont l'exception.

Beaucoup d'aspirants possèdent le certificat d'études; un assez grand nombre sont bacheliers, surtout dans les classes dramatiques; quelques-uns même, ou quelques-unes, licenciés.

Soyons donc rassurés : grâce à la belle énergie du Jury, qui n'hésiterait pas à faire attendre un candidat ne sachant ni lire ni écrire, les futurs interprètes de Racine, de Molière et de Shakespeare, formés par notre grande Ecole d'Art de l'Etat, sont — à part quelques égarés instruits, quelquefois cultivés — du niveau du certificat d'études!

Un recrutement si bizarre, s'il n'est pas fait pour rassurer, commence déjà d'expliquer, n'est-il pas vrai? les étranges résultats des concours de juillet. Mais entre l'admission et la sortie viennent s'intercaler de multiples contrôles dont l'intention est la meilleure du monde. et qui devraient conduire l'élève vers la perfection dramatique s'ils n'en restaient à l'intention : ce sont les examens de janvier et de mai, obligatoires pour les élèves des trois années, ce qui fait que les sortants ont subi six épreuves au bout de leur scolarité, et subi victorieusement, puisqu'un échec entraîne l'exclusion du Conservatoire.

Pour les élèves de première année, l'examen de janvier consiste en une épreuve de diction : vers et prose, pas de scène de comédie. Pour les autres, il s'agit de mettre au point une, au moins, des deux scènes qu'ils sont tenus de préparer. Les tragédiens travaillent aussi la comédie, ils ont donc quatre scènes à inscrire. Si bien que le professeur de chaque classe, chacune comprenant dix élèves, se trouve brutalement devant vingt ou trente scènes à diriger, selon le nombre des tragédiens, et sans oublier les poèmes et les pages de prose. Les cours ont commencé à la mi-novembre, l'examen a lieu aussitôt après les fêtes du Jour de l'An: tant de travail en si peu de temps! Le moyen de ne pas bachoter? Quand l'élève de première année a choisi son poème, il le travaille, il le fignole, il « cherche l'effet » ; est-ce vraiment là une étude de l'art de dire les vers? Si, par goût, il choisit

dans l'œuvre de Victor Hugo et d'Alfred de Musset, il n'apprendra jamais à se plier à des métriques différentes. On ne dit pas l'alexandrin romantique comme le vers libre. Le vers de Verhaeren ne ressemble pas à celui de Villon. Les vieux vers français, ceux de nos mystères par exemple, ont une musique propre, des règles particulières.

Il y a autant de modes de dire qu'il y a de genres en poésie, et qu'il y a de types ou de mètres différents.

Ce n'est pas nous qui écrivons cela, c'est M. Paul Valéry dans son *Discours sur la diction des vers*. Le Conservatoire ne s'embarrasse pas de tels soucis et de tels enseignements. Un professeur qui ne se résignerait pas à négliger totalement cette étude serait forcément pris de court au moment de l'examen; aussi n'en est-il pas question. Chacun, loin de ses soucis culturels inutiles, songe à l'épreuve importante à laquelle il sied de paraître en bon rang; d'abord parce que c'est en janvier que le comité d'examen désigne les sujets qui bénéficieront des encouragements d'étude, ainsi que des prix et fondations; ensuite parce que, d'une bonne impression de début peut naître « la cote ». Avec un départ remarqué, les élèves de première année qui sont ambitieux ou pressés préparent leur sortie au bout de la saison.

Voilà donc une fois de plus l'apprenti-comédien jugé, non sur ce qu'il a appris, puisqu'il n'a pas eu loisir de rien apprendre, mais sur une habileté, un tour de passe-passe : il a bien dit *Les deux pigeons*, et personne ne s'est avisé qu'il ne saurait pas dire *L'Invitation au voyage*, *Le Sommeil du condor* ou *Le Passeur d'eau*! Où trouver trace d'étude, sinon celle de tricher et de paraître?

L'épreuve de mai se passe dans les mêmes conditions. Pour les élèves de première année, elle s'accompagne d'un concours de diction. Pour tous, elle consiste à donner une scène, d'après laquelle le jury désignera ceux

qui sont admis à concourir en juillet. C'est dire si les élèves songent à briller plutôt qu'à essayer d'approfondir! Il faut d'ailleurs les comprendre : non admis, c'est l'obscurité, l'échec, trois années perdues sans profit pour leur carrière; admis, même sans récompense au soir du concours, c'est le contact avec la grande critique, c'est la chance d'être remarqué par un directeur. Que pèse, en face de ces réalités immédiates, la nécessité d'une culture! On renonce à toute étude, on prépare à outrance, dans la fièvre et l'angoisse, la scène de l'examen de mai, — celle qui doit vous ouvrir l'accès de la grande exhibition de juillet. Et c'est encore le recours aux « trucs », aux ficelles de métier, pour obtenir quoi? L'humanité, la vérité artistique? Non : l'effet!

C'est ce même goût de l'effet qui intervient si déplorablement chaque année dans le choix des scènes de concours. Point important que de savoir dans quelles œuvres doivent se produire les jeunes comédiens. Faut-il leur laisser le soin de choisir eux-mêmes ce qui convient à leur tempérament et à leurs qualités? Est-il préférable de limiter, de guider ou même d'inspirer leur choix? Deux écoles, deux théories, qui se disputent le Conservatoire depuis sa fondation, tour à tour triomphantes et vaincues.

Au commencement du XIXe siècle, liberté complète du choix des auteurs. Le règlement de 1850 décide que les sociétés d'enseignement doivent choisir les scènes de concours. En 1870, le répertoire est épuré; il se compose exclusivement d'œuvres classiques. Puis, on élargit considérablement ce répertoire; puis, on se plaint que les élèves abusent de la tolérance, et l'on arrive alors au règlement de 1891. Les élèves concourant pour la première fois ne pourront se produire que dans une scène ancienne, XVIIe et XVIIIe siècles, à la rigueur première moitié du XIXe. Pour les élèves qui passent leur second, voire leur troisième concours, on admettra qu'ils se présentent dans des ouvrages joués sur l'un des théâtres nationaux depuis dix ans au moins. En 1905, cette dernière limitation est de nouveau suppri-

mée, et la liberté complète rendue aux élèves à partir de leur second concours. Ce libéralisme provoque à son tour de vives critiques, et le règlement de 1915 interdit les ouvrages du XIX[e] siècle ne figurant pas sur une liste dressée tous les ans par le Conseil Supérieur. Puis, le règlement se stabilise ainsi : les scènes d'examen et de concours doivent être choisies dans le répertoire classique français (XVII[e] et XVIII[e] siècles) et dans les scènes de comédie d'Alfred de Musset. Les élèves de deuxième année récompensés l'année précédente et ceux de troisième année peuvent porter leur choix sur les œuvres des grands auteurs étrangers *non vivants* représentés à Paris depuis plus de quinze ans, celles des écrivains du XIX[e] prévus par le conseil d'études, et toutes les pièces jouées à la Comédie-Française depuis plus de quinze ans *et dont les auteurs sont morts.* (Comme ce goût des choses enterrées est révélateur!...)

Ce dernier statut eut force de loi jusqu'au concours de 1932. On pourra juger qu'il faisait la part maigre au moderne. Or, qu'est-ce qu'un enseignement qui s'arrête au XIX[e] siècle? Une culture dramatique bien assise doit comporter, outre la solide nourriture classique indispensable, la connaissance du théâtre moderne, — du théâtre moderne dans ses parties actuelles et vivantes, et non dans les vieilles hardiesses à la remorque du Théâtre-Français. Dans l'intervalle qui sépara le concours de 1932 du concours de 1933, M. Jean Mistler, alors sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, eut le mérite d'apporter un remède. A dater d'octobre 1932, les œuvres de Musset, jusqu'alors considérées comme modernes, se rangeaient parmi les classiques; la liste des modernes s'enrichissait, d'abord de *toutes* les œuvres jouées au Français, ensuite de plusieurs pièces significatives, comme *Knock* et *Musse* de Jules Romains, *Siegfried* et *Amphitryon* de Jean Giraudoux, *L'Otage* et l'*Annonce faite à Marie* de Paul Claudel, *Le Simoun* et *Les Ratés* de Lenormand. Modification très peu révolutionnaire, comme on voit, mais de bon sens, et heureuse en ceci qu'elle permet désormais aux jeunes co-

médiens plus spécialement doués pour l'interprétation moderne de trouver des sujets d'étude intéressants.

Elle le permet... Mais la modeste réforme de M. Mistler donnera-t-elle ses fruits? C'est peut-être faire trop de crédit au Conservatoire que de l'espérer.

Au concours de 1933, plusieurs élèves profitèrent, il est vrai, de la promotion de Musset au rang des classiques. *Il ne faut jurer de rien, Un caprice, Barberine, On ne badine pas avec l'amour, Lorenzaccio, André del Sarto,* furent mis largement à contribution. Mais pour la scène moderne, facultative, qui doit accompagner la scène classique obligatoire, on n'a pas vu que beaucoup de concurrents aient tenu compte de l'élargissement du programme. Quelques élèves parurent dans le récent répertoire du Français, — Sacha Guitry, Henry Bernstein, Paul Raynal, Saint-Georges de Bouhélier, — mais personne ne s'aventura dans Giraudoux, Claudel, Romains et Lenormand. Dumas fils a bien d'autres charmes! Les femmes, à elles seules, firent consommation de plusieurs vieilleries de cet auteur impayable; et pas même *La Dame aux Camélias,* mais *La femme de Claude, La question d'argent, Monsieur Alphonse.* De tels choix, et qui n'ont plus l'excuse d'être forcés à présent que le programme est élargi, montrent cruellement le degré de vétusté à quoi le Conservatoire ravale en trois ans des jeunes gens chez qui toute flamme n'était sans doute pas morte quand ils entrèrent rue de Madrid.

§

Voici quelques-unes des remarques qui se présentent à l'esprit dès qu'on envisage d'un peu près le statut actuel du Conservatoire. Il y en a bien d'autres à faire, et nous promettons de réjouissantes découvertes à qui examinera dans le détail le règlement, les programmes, les mœurs scolaires de notre école dramatique officielle.

Pourtant, même avec un règlement qui ne serait pas à la fois grotesque et draconien, même avec des programmes intelligemment conçus et fidèlement suivis,

on ne fera pas de bon travail rue de Madrid tant qu'on respectera un mode de recrutement qui permet les pires erreurs, des examens si déplacés qu'ils interdisent toute étude véritable, un esprit de concours où l'on se trouve désavantagé si l'on n'étouffe pas ses qualités personnelles. A sanctions sérieuses, études sérieuses. La première réforme à souhaiter est celle des compétitions d'entrée et de sortie, et des examens de cours d'année. Jusqu'à cette réforme, qu'il faudra radicale pour qu'elle soit efficace, les jeunes comédiens ne sauraient prendre au Conservatoire cette haute idée du théâtre qui est nécessaire pour le bien servir.

Quand se décidera-t-on à porter le fer et le feu dans l'établissement de la rue de Madrid? Ce n'est pas que nous soyons les ennemis d'une école d'art dramatique, au contraire. Il en faut une, et grande et forte, pour maintenir les enseignements des maîtres, en dehors des recherches des laboratoires théâtraux, en dehors des querelles d'écoles et de tempéraments. Mais qui *conserve*, et non qui corrompe!

Faut-il désespérer d'obtenir des réformes effectives? Le grand obstacle jusqu'à présent, outre l'incurie de la plupart de nos ministres, consiste dans une raison sentimentale. Tous les bons esprits de ce temps se sont trouvés d'accord sur ce fait qu'il faudrait à la tête de l'enseignement dramatique une personnalité dramatique, et cela n'est pas sans émouvoir M. Henri Rabaud, qui jusqu'ici a rassemblé les deux branches d'études — musique et déclamation — sous une direction unique. M. Rabaud s'émeut bien à tort. Pourquoi prendre à raison personnelle ce qui est logique et nécessité toutes pures? Les études musicales ont une technique, les études théâtrales en ont une autre. Fait-on injure à l'éminent musicien en déclarant que ni ses connaissances ni son inclination naturelle ne le qualifient expressément pour régir des études dramatiques? Le Conservatoire compte quatre-vingt-dix professeurs et sept cents élèves; sur ce total, l'enseignement dramatique ne compte que pour cinq professeurs et cinquante élèves. Comment

M. Rabaud, malgré son bon vouloir, pourrait-il faire la balance égale entre les deux sections de son établissement ?

A un moment si grave, il nous semble que les questions personnelles doivent passer au second plan. Le Conservatoire est actuellement un poids mort, c'est un fait, et il devrait être une source de vie et de richesses futures. Qu'on mette à sa tête un technicien, un homme qui ait fait ses preuves, — nous pourrions proposer quatre ou cinq noms. Qu'on abatte des institutions imbéciles et qu'on ne craigne pas de rebâtir. Alors, sans doute, le Conservatoire sera-t-il enfin, dans un temps où la position du théâtre s'avère si cruellement compromise, l'un de ces « points de résistance » dont un maître, M. Antoine, a récemment proclamé l'urgence et la nécessité.

FRANCIS AMBRIÈRE et ANDRÉ VILLIERS.

LE BICENTENAIRE D'UN GRAND LIVRE

A Monsieur Edmond Pilon.

L'Exposition de l'Orangerie a célébré, comme il convenait, le bicentenaire d'Hubert-Robert. Parmi les charmes qui naissaient de cette réunion de toiles et de dessins, un des plus vifs était sans doute l'image de Rome qu'elle nous offrait. Une Rome à la fois capitale et village, grande dame et paysanne tout ensemble, une Rome charmante de bonhomie où les gamins jouent parmi les statues des dieux, tandis que des lavandières trempent leur linge dans les plus nobles vasques. Ces parcs, ces ruines, ces grandes silhouettes évoquaient à l'esprit une autre Rome, à peine antérieure à celle de Robert, une Rome vue — elle aussi — par un Français du XVIIIe siècle et dont il ne semble pas qu'on songe à célébrer, — si modestement que ce soit — l'anniversaire. Serait-il donc vrai que notre temps a plus de goût pour les images que pour les idées, et la Rome — infiniment gracieuse — d'Hubert-Robert fera-t-elle oublier la Rome de Montesquieu, plus sévère? C'est, en effet, en 1734, il y a juste deux cents ans, que parurent à Amsterdam et à Paris les *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*. Le livre était sans nom d'auteur. Mais chacun ne tarda pas à savoir qu'il était l'œuvre du président de Montesquieu.

Que le satiriste impertinent des *Lettres Persanes* se soit fait historien (et historien si grave), cela ne devait pas étonner ses lecteurs attentifs. Dès son premier ouvrage, il avait écrit :

Je lis les historiens anciens et modernes; je compare tous

les temps; j'ai du plaisir à les voir passer, pour ainsi dire, devant moi; et j'arrête surtout mon esprit à ces grands changements qui ont rendu les âges si différents des âges et la terre si peu semblable à elle-même (1).

Montesquieu a gardé toute sa vie ce goût pour l'histoire. On sait combien il aimait la lecture, et lui-même a confessé cet amour :

L'étude a été pour moi le souverain remède contre les dégoûts de la vie, n'ayant jamais eu de chagrin qu'une heure de lecture ne m'ait ôté (2).

Il lisait de tout, aussi bien les *Institutes* de Justinien et la loi des Francs-Ripuaires que *Manon Lescaut*. La diversité de ses lectures est un des traits qui le rapprochent de Montaigne. Mais, à l'exemple encore de l'auteur des *Essais,* il semble avoir eu une prédilection pour les ouvrages d'histoire. Si rares et si courtes, selon l'habitude du temps, que soient les notes qu'il met dans ses ouvrages, elles attestent des « lectures immenses ». Il a tant lu qu'il y a usé sa vue, qui était médiocre, et qu'il a dû recourir, pour la préparation de l'*Esprit des Lois,* à l'affectueuse collaboration de sa fille Denise. S'il lisait tant, ce n'était pas, en effet, comme au temps des *Lettres Persanes,* par goût et par curiosité. C'est qu'il avait senti ces lectures nécessaires depuis qu'il avait formé le projet et conçu l'idée de son *Esprit des Lois.*

Il fallait beaucoup lire, écrit-il, et il fallait faire très peu d'usage de ce qu'on avait lu (3).

Cette discrétion dans la mise en œuvre de ses connaissances ne s'explique pas seulement par réserve de gentilhomme qui ne veut point passer pour pédant, par scrupule d'homme du XVIIIe siècle qui connaît les règles de « l'art de plaire » et, même dans un livre de philosophie politique, ne veut pas y contrevenir. Sans doute, ce désir de plaire a joué un rôle dans la composition de

(1) Montesquieu : *Œuvres complètes,* éd. Laboulaye, I, 351.
(2) *Pensées et fragments inédits,* I, 8.
(3) *Pensées et fragments inédits,* I, 99.

son *Esprit des Lois*; l'*Invocation aux Muses,* sorte de « prière sur l'Acropole » du XVIII[e] siècle, qu'il voulait placer en tête de la seconde partie, et qu'il se décida à supprimer sur les conseils du pasteur Jacob Vernet, suffirait à le prouver. Mais elle n'est pas la raison déterminante du peu d'étalage qu'il fait de son savoir. S'il ne surcharge pas son ouvrage principal de textes et de références, c'est qu'il n'écrit pas une histoire, mais un traité de politique. Le texte suivant marque nettement la différence :

J'aurais encore bien des choses à dire; mais j'aurais peur que cela ne devînt une matière de pure érudition. Je voudrais parler non pas à la mémoire de mes lecteurs, mais à leur bon sens, et l'on a plus tôt fini quand on parle au bon sens qu'à la mémoire. J'aimerais mieux enseigner à considérer les lois dans leur origine qu'à faire un livre sur l'origine des lois (4).

Ce n'est pas que l'auteur des *Considérations* n'ait songé à devenir historien. Même dans l'*Esprit des Lois,* il y a des livres qui sont de pure histoire. Tel ce livre XXI qui a pour titre *Des lois dans le rapport qu'elles ont avec le commerce considéré dans les révolutions qu'il a eues dans le monde*. Il y cite Pline, Strabon, Diodore de Sicile, le *Recueil des voyages du Nord,* l'Orientaliste français Samuel Bochard, Xénophon, Homère, Hérodote, Arrien, Ptolémée, bien d'autres encore. Tels aussi les deux derniers livres de l'ouvrage où Montesquieu développe une *Théorie des lois féodales* opposée à la théorie de l'abbé Dubos. Il avait formé le projet d'écrire une *Histoire de France,* puis seulement une *Histoire de Louis XIV* et l'on voit, dans les fragments qu'il en avait composés, que les soucis de méthode ne lui restaient pas étrangers. C'est ainsi qu'il dit :

Histoire de France. — Si je la fais (j'avais songé à faire celle de Louis XIV), il faudra y mettre les principales reparties, *y mettre partout les extraits des pièces,* plus ou moins longs selon qu'elles seront plus ou moins intéressantes. Au

(4) *Pensées et fragments inédits,* I, 213- 214.

reste, je croyais que je n'y réussirais pas moins bien qu'un autre, et mieux surtout que ceux qui, ayant eu part aux affaires, sont devenus parties intéressées. Il y en a (me semble) mille exemples. Il me paraît que César, dans les causes qu'il donne de la guerre civile, est en contradiction avec Pompée; mais je veux examiner cela (5).

De cette *Histoire de Louis XIV*, il n'écrivit que la préface. Elle montre qu'il possédait au moins quelques-unes des qualités que nous exigeons aujourd'hui de l'historien. L'éloignement où il a été des affaires doit être garant, dit-il, de son impartialité. Il souligne qu'il a recueilli dans le monde et au cours de ses voyages bien des anecdotes et des mémoires qui lui seront précieux. Le temps où régnait le grand Roi n'est pas si éloigné qu'il n'ait pu connaître des gens qui l'avaient approché. Et il l'est assez cependant pour que sa gloire n'éblouisse plus les yeux et que l'inévitable mise au point puisse se faire. Surtout Montesquieu pose une règle de méthode excellente en définissant l'attitude à tenir devant la foule des témoignages :

Le temps a fait sortir des cabinets tous les divers mémoires que ceux de notre Nation, où l'on aime à parler de soi, ont écrits en foule; et, *de ces différents mémoires, on tire la vérité, lorsqu'on n'en suit aucun, et qu'on les suit tous ensemble; lorsqu'on les compare avec des monuments plus authentiques,* tels que sont les lettres des ministres, des généraux, les instructions des ambassadeurs, et les monuments qui sont les pierres principales de l'édifice, entre lesquelles tout le reste s'enchâsse (6).

Ainsi, ni la critique des témoignages, ni la nécessité de s'appuyer toujours sur un « monument », ni le devoir de prouver chacune de ses affirmations, rien de cela ne lui était étranger. « *Avez-vous un texte?* » demandait Fustel de Coulanges à ses élèves. Montesquieu savait se poser cette question.

On a critiqué pourtant sa méthode historique telle

(5) *Pensées et fragments inédits*, I, 38, 39.
(6) *Pensées et fragments inédits*, I, 271.

qu'elle apparaît dans les *Considérations.* On lui a reproché sa crédulité, son prétendu manque de sens critique, son ignorance de l'archéologie et de l'épigraphie. On lui en a voulu de n'avoir pas cité Lenain de Tillemont, qui l'avait précédé, et d'avoir voulu ignorer Louis de Beaufort. Ses *Considérations* parurent en 1734 et le livre de Louis de Beaufort en 1738; mais Montesquieu, lorsqu'il réédita les *Considérations,* en 1748, ne remania pas l'histoire de ces cinq premiers siècles de Rome, dont Beaufort avait montré « l'incertitude ». Aussi Albert Sorel, dans le chapitre qu'il consacre aux *Considérations,* a écrit :

> Montesquieu n'avait cure de la critique des sources. Il ignorait l'archéologie qui a permis de reconstruire pierre à pierre ce que la légende avait dénaturé et ce que la critique avait anéanti. Il prend à la lettre les récits de Tite-Live sur les premiers temps de Rome (7).

Un autre historien, tout particulièrement qualifié puisqu'il fut l'élève de Fustel de Coulanges, Camille Jullian, a fait, lui aussi, des réserves. Il écrit, assez joliment, que « l'affirmation, chez Montesquieu, est péremptoire, définitive, absolue et superlative (8). » Mais cela ne l'empêche pas de rendre un vif hommage à cette « sorte d'instinct historique » que possédait Montesquieu.

Au vrai, il est préférable qu'il n'ait pas voulu être, directement, essentiellement, un historien. Ses *Considérations,* on l'a dit, ne sont pas un récit des faits, mais une suite de réflexions sur leur enchaînement, sur leurs mutuelles implications. Il s'y montre plus sociologue qu'historien. Son domaine, c'est moins l'histoire proprement dite que la réflexion sur l'histoire.

L'objet constant de son étude, c'est moins tel peuple déterminé, à tel moment précis de son évolution que le fait de société. On sait que le XVIIIe siècle fut hanté par le problème des origines de la société. Rousseau, dans

(7) A. Sorel : *Montesquieu,* p. 56. Cette dernière affirmation est d'ailleurs inexacte. Comme l'a observé Camille Jullian, Montesquieu, dans l'histoire des premiers temps de Rome, suit bien plus volontiers Polybe que Tite-Live.

(8) Introduction aux *Considérations,* éd. Hachette, p. XXIX.

son *Contrat Social,* en propose une solution toute dialectique et abstraite. Par une fortune singulière, Montesquieu a presque complètement échappé à une question qui ne pouvait que rester insoluble. Dès les *Lettres Persanes,* il a refusé de rechercher l'origine des sociétés, il les a acceptées comme un fait, comme une donnée immédiate et première:

Je n'ai jamais ouï parler du droit public, écrit-il, qu'on n'ait commencé par rechercher soigneusement quelle est l'origine des sociétés; ce qui me paraît ridicule. Si les hommes n'en formaient point, s'ils se quittaient et se fuyaient les uns les autres, il faudrait en demander la raison et chercher pourquoi ils se tiennent séparés; mais *ils naissent tous liés les uns aux autres : un fils est né auprès de son père et il s'y tient : voilà la société et la cause de la société* (9).

Admirables paroles, d'une force et d'une pertinence qui éveillent à la mémoire comme un écho anticipé des plus belles affirmations positivistes. Preuve aussi du réalisme d'un esprit qui a peu sacrifié aux charmes et aux dangers des constructions dialectiques. On songe à la phrase célèbre d'Agassiz: « Comme la bruyère a toujours été lande, l'homme a toujours été société. »

C'est sur ce fait de société que porte l'investigation de Montesquieu. Le physicien qu'il a été brûle de lui appliquer les méthodes rigoureuses dont il a connu la fécondité; il veut faire de la politique une science, « la science du gouvernement », et une science expérimentale.

Cette résolution apparaît dans une suite de textes de ces *Pensées et fragments inédits* dont la connaissance est capitale pour qui veut suivre l'évolution des idées de Montesquieu. Dans l'un d'eux, il s'exprime ainsi:

Chez les Grecs et chez les Romains, l'admiration pour les connaissances politiques et morales fut portée jusqu'à une espèce de culte. Aujourd'hui, nous n'avons d'estime que pour les sciences physiques, nous en sommes uniquement occupés,

(9) *Lettres Persanes,* lettre 94, Laboulaye, I, 301.

et *le bien et le mal politiques sont, parmi nous, un sentiment plutôt qu'un objet de connaissance* (10).

Dans ce siècle de physiciens (11), Montesquieu (qui n'est, dans les sciences, qu'un amateur) se sent dépaysé. Par réaction contre les tendances de son époque, il prend conscience de ses buts. Il définit sa position intellectuelle; il « fait le point » avec une admirable lucidité. Sa tâche sera d'entreprendre, pour la politique, un effort analogue à celui que fournissent, en « physique », ses contemporains. Sa tâche sera de transformer un « sentiment » en un « objet de connaissance ». Il veut renouer la tradition des premiers philosophes grecs, des Sept Sages, qui furent, d'abord et surtout, des législateurs. Près de lui, un seul homme lui montre la voie : l'abbé de Saint-Pierre. Il écrit :

Ainsi, n'étant point né dans le siècle qu'il me fallait, j'ai pris le parti de me faire sectateur de l'excellent homme l'abbé de Saint-Pierre, qui a tant écrit de nos jours sur la Politique, et de me mettre dans l'esprit que, dans sept ou huit cents ans d'ici, il viendra quelques peuples à qui mes idées seront très utiles (12)...

C'est donc un but pratique qu'il poursuit, et non pas une satisfaction de théoricien, un bonheur contemplatif. Il veut être utile. Nous dirions aujourd'hui : il veut servir.

Cet ouvrage, dit-il en effet, ne serait pas inutile à l'éducation des jeunes princes et leur vaudrait peut-être mieux que des exhortations vagues à bien gouverner, à être de grands princes, à rendre leurs sujets heureux; ce qui est la même chose que si on exhortait à résoudre de beaux problèmes de géométrie un homme qui ne connaîtrait pas les premières propositions d'Euclide (13).

(10) *Pensées et fragments inédits*, I, 202.
(11) Il ne faut pas oublier, en lisant ces textes, que Montesquieu a vécu, pensé, écrit dans la première moitié du siècle, à un moment où la réflexion politique n'avait encore produit que quelques œuvres isolées et sans grand retentissement.
(12) *Pensées et fragments inédits*, I, 102.
(13) *Id., ibid.*, 103.

La comparaison est significative : Montesquieu se propose d'instruire. Son objet, c'est d'établir les premiers fondements de la science politique, de donner les définitions, de faire les démonstrations, de dégager les lois essentielles.

La tâche est immense. Du moins ses occupations antérieures, ses curiosités scientifiques, ses voyages, ses lectures historiques, tout le portait à l'entreprendre d'un esprit positif. L'homme qu'il était ne pouvait recourir qu'à la méthode expérimentale.

La première phase en est l'établissement des faits. Phase importante, puisque ces faits seront la base du raisonnement expérimental; phase pleine de périls aussi et de périls d'autant plus grands que la science envisagée est plus complexe. Du moins, on peut le voir en étudiant les notes de voyage et la méthode historique de Montesquieu, ni la statistique, ni même — quoiqu'on en ait pu dire — les règles de la critique historique ne lui étaient inconnues. Certes la technique de ses moyens d'information reste encore bien rudimentaire. Mais cela tient à son époque plus qu'à lui-même; ce qui importe, c'est qu'il ait compris la nécessité de s'informer, c'est qu'il ait eu le goût des faits.

Or, ce goût est manifeste même pour le plus distrait de ses lecteurs. Il a le souci qu'à chaque type de gouvernement défini par lui corresponde dans la réalité présente ou passée, au moins un gouvernement réel. Il faut le souligner, car on pourrait être induit en erreur par la forme abstraite, comme géométrique, qu'il donne à ses définitions. Il semble, surtout à la lecture des premiers livres de l'*Esprit des Lois,* qu'il traite des gouvernements considérés *in abstracto,* hors de l'espace et du temps, en leurs traits éternels et immuables. Il parle de la Démocratie, de la Monarchie, du Despotisme. Il définit chacun d'eux par un certain rapport, et presque par une équation.

Qu'on y prenne garde cependant. Sous la sévère généralité des mots, le profil des choses se dessine, comme en filigrane. La monarchie, c'est la France; la démo-

cratie, c'est Rome ou Athènes; le gouvernement despotique, c'est la Perse, qu'il a passionnément étudiée dans les récits du voyageur Chardin. On sait enfin que le fameux chapitre VI du livre XI, où Montesquieu développe sa théorie de l'équilibre des pouvoirs, a pour titre : *De la Constitution d'Angleterre*. Il a le respect des nuances et il n'omet pas de signaler quelles exceptions reçoivent les règles que lui-même a formulées.

C'est dans le même esprit qu'il conduit ses expériences. A parler strictement, on ne peut pas dire qu'il les conduit, puisque l'expérimentation reste impossible en sociologie. Il n'y a pas de système clos dans les sociétés, et aucun fait humain ne peut être artificiellement isolé pour subir les variations que lui imposerait l'expérimentateur. Du moins, l'histoire et l'ethnographie fournissent-elles des expériences spontanées qui restent précieuses, même si elles ne peuvent être cruciales. Montesquieu a largement recours à leur témoignage. M. Dedieu a reproché à son érudition ethnographique d'être un peu courte (14). Pourtant, ce voyageur a lu quantité de récits de voyages et a puisé en eux, ou, du moins, fortifié grâce à eux sa croyance en la diversité des mœurs. On sait qu'il aimait à lire les historiens. Lorsqu'il marque en quel sens se fait l'évolution d'une forme de gouvernement, il invoque presque toujours « le corps entier de l'histoire », et ce n'est pas là simple artifice d'exposition. « Je me trouve fort dans mes maximes, lorsque j'ai pour moi les Romains », dit-il dans l'*Esprit des Lois* (15). S'il sait comment se corrompt le principe d'une démocratie, c'est qu'il a étudié la décadence des républiques antiques. Quand il affirme « l'inutilité de l'esclavage parmi nous (16), il se souvient d'avoir vu, dans les mines du Hartz et de Hongrie, des hommes libres exécuter sans contrainte les travaux les plus pénibles. Les chapitres sont nombreux, dans l'*Esprit des Lois*, qui commencent par l'énoncé d'un fait ou d'une série de faits.

(14) Abbé Dedieu : *Montesquieu*, pp. 97-98.
(15) Laboulaye, III, 253.
(16) Laboulaye, IV, 185.

D'autres, en aussi grand nombre, s'ouvrent par une réflexion d'ordre général. Montesquieu est, en effet, on en a fait souvent la remarque, « un génie généralisateur ». Lorsqu'il a fini d'amasser les faits dans ses notes, lorsqu'il a découvert, grâce à l'histoire, le rythme qui impose un ordre à l'existence des sociétés, il dégage la relation de causalité dont il a reconnu la présence, il inscrit dans une loi la formule d'un rapport nécessaire. Que pareil acte de l'esprit soit légitime, il n'en peut douter. Sa longue et harassante enquête ne se justifie que par là. Ce n'est pas pour le plaisir de se donner, comme Montaigne, le spectacle des folies humaines, ce n'est pas, comme Pascal, dans un dessein apologétique qu'il a recueilli les faits et les actions des hommes. Il ne parle presque jamais de la Fortune et il ignore la Providence. Il croit au déterminisme. Il affirme et il prouve qu'il y a — dans le monde humain comme dans le monde physique — un ordre de choses, une causalité. C'est dans les *Considérations* qu'il l'a le plus nettement proclamé :

Ce n'est pas la Fortune qui domine le Monde : on peut le demander aux Romains, qui eurent une suite continuelle de prospérités quand ils se gouvernèrent sur un certain plan, et une suite non interrompue de revers lorsqu'ils se conduisirent sur un autre. *Il y a des causes générales, soit morales, soit physiques, qui agissent dans chaque monarchie, l'élèvent, la maintiennent ou la précipitent : tous les accidents sont soumis à ces causes;* et si le hasard d'une bataille, c'est-à-dire une cause particulière, a ruiné un Etat, il y avait une cause générale qui faisait que cet Etat devait périr par une seule bataille : en un mot, l'allure principale entraîne avec elle tous les accidents particuliers (17).

La source de cette causalité, ce n'est pas dans la vue que Dieu peut avoir sur les Empires que Montesquieu, suivant l'exemple de Bossuet, ira la chercher. Son analyse de la causalité sociale reste sur un plan purement humain. La suite de lettres persanes qu'il

(17) Laboulaye, II, 273.

consacre au problème de la dépopulation le met en lumière dès son premier livre (18). Dans l'enchevêtrement inextricable de causes et d'effets où chaque effet devient cause à son tour, Montesquieu introduit un ordre. Il distingue, il distinguera toujours, causes physiques et causes morales. Toute sa conception du rôle que doit jouer le législateur sortira de cette division.

Une idée capitale le guide dans cette recherche de la causalité : c'est que la constance est le signe, et comme le langage de la nécessité. Lorsque deux phénomènes apparaissent toujours liés, lorsqu'à une variation de l'une répond toujours une variation de l'autre, aucun doute n'est possible : ils entretiennent entre eux un rapport nécessaire, ils enferment une loi. Le but de la réflexion sur l'histoire est de déceler cette constance.

Les *Considérations* nous fournissent un bon exemple de cette démarche de l'esprit de Montesquieu :

Il n'y a point d'Etat qui menace si fort les autres d'une conquête, que celui qui est dans les horreurs de la guerre civile (19).

Voilà la loi, exprimée dès le début dans sa généralité. Elle affirme une liaison nécessaire entre ces deux termes : guerre civile, esprit de conquête. Montesquieu développe ensuite le contenu de la formule.

Tout le monde, noble, bourgeois, artisan, laboureur, y devient soldat, et lorsque, par la paix, les forces sont réunies, cet Etat a de grands avantages sur les autres qui n'ont guère que des citoyens. D'ailleurs, dans les guerres civiles, il se forme souvent de grands hommes, parce que, dans la confusion, ceux qui ont du mérite se font jour, chacun se place, et se met à son rang; au lieu que, dans les autres temps, on est placé, et on l'est presque toujours de travers (20).

Jusqu'ici, le rapport reste abstrait, séparé de la réalité qu'il ordonne. Montesquieu est parti des Romains.

(18) *Id.*, I, 351 et suiv.
(19) Laboulaye, II, 206.
(20) Laboulaye, II, 206-207.

Il lui faut prouver, par une série de références, l'universalité de la loi. Il continue en ces termes :

Et, pour passer de l'exemple des Romains à d'autres plus récents, les Français n'ont jamais été si redoutables au dehors qu'après les querelles des Maisons de Bourgogne et d'Orléans, après les troubles de la Ligue, après les guerres civiles de la minorité de Louis XIII, et celles de Louis XIV. L'Angleterre n'a jamais été si respectée que sous Cromwell, après les guerres du Long-Parlement. Les Allemands n'ont pris la supériorité sur les Turcs qu'après les guerres civiles d'Allemagne. Les Espagnols, sous Philippe V, d'abord après les guerres civiles pour la Succession, ont montré en Sicile une force qui a étonné l'Europe, et nous voyons aujourd'hui la Perse renaître des cendres de la guerre civile, et humilier les Turcs (21).

On voit en quel sens on peut parler d'induction historique, en quel sens on peut dire que les lois sont dans l'histoire et naissent de l'histoire. On voit aussi les dangers de ce type d'induction. Il arrive à Montesquieu d'établir une connexion entre deux faits simultanés mais étrangers, comme par exemple, à Rome, entre la puissance paternelle et la forme républicaine du gouvernement. Dans ce chaos de faits qu'est l'histoire des Empires, le choix qui l'incline à prendre tel ou tel groupe à l'exclusion de tel ou tel autre est souvent arbitraire. Il y a tout, ou à peu près tout, dans l'histoire, et — avec un peu de savoir et beaucoup d'ingéniosité — on en peut tirer de quoi légitimer tous les systèmes. Montesquieu le savait et sa loyauté d'esprit — qui est incomparable — le mettait à l'abri de ces utilisations. Mais il a pu, maintes fois, généraliser un peu vite, à partir d'un de ces faits singuliers qu'il voulait absolument réduire à ses principes et qui supposent, en réalité, pour se reproduire, un ensemble de circonstances difficilement réalisables une seconde fois.

Ces réserves, qui sont encore valables de nos jours, même après l'organisation de méthodes rigoureuses,

(21) *Id.*, *ibid.*, 207.

même après l'accroissement de nos moyens d'information, ces réserves ne doivent pas cependant nous conduire à méconnaître la force et l'originalité de la méthode de Montesquieu, telle qu'elle apparaît — dès 1734 — dans les *Considérations*. Il a véritablement fondé la science sociale et mérité par là le magnifique hommage que lui rendra Auguste Comte (22). Il a libéré la politique de toute emprise théologique (23). Par l'application aux phénomènes sociaux d'une méthode expérimentale aussi rigoureuse que le permettait son époque, il s'est classé comme le plus grand précurseur des modernes sociologues.

Les *Considérations* marquent donc, dans la formation de la pensée de Montesquieu, une date capitale. Elles sont un des éléments — le plus précieux — de l'immense enquête sur les sociétés humaines qui lui était devenue nécessaire lorsqu'il eut formé la conception de son livre-roi. Elles lui ont permis de vérifier et de mettre à l'épreuve les qualités de sa méthode historique. Surtout elles l'ont éloigné de cet esprit de pure abstraction qui devait faire, de son temps, de si illustres victimes. Rome ne lui a pas donné, comme à Hubert-Robert, l'enchantement de ses parcs et de ses fontaines, ni, comme à Stendhal, le charme voluptueux de ses promenades. Mais elle lui a donné un contact avec le réel dont il n'oublia jamais le bienfait. Elle l'a mis à même d'écrire l'*Esprit des Lois*.

PIERRE ESCOUBE.

(22) *Politique positive*. Paris, 1854, t. IV. Appendice général, pp. 106-107.
(23) Abbé Dedieu : *Montesquieu*, p. 60, sur « la survivance de l'esprit théologique en sociologie ».

LA GRAND'NEF DU MONDE[1]

VI

SOURS

De bonne heure, les chevaliers du Temple, après s'être rassemblés en grand arroi dans la cour de l'hôtel de la rue des Vasseleurs, partirent pour Sours, Robert de Montuel en tête. Ils n'avaient quitté la Commanderie que pour venir célébrer la fête qui est, pour l'Ordre, la plus importante de l'année; et ils reprenaient le chemin de leur quartier général, ne laissant dans leur propriété en la ville que trois chapelains, une demi-douzaine de sergents et quelques serviteurs et artisans.

Hervé de Jaudrais, accompagné de Hanz d'Ingelheim, tous deux à cheval et suivis à distance de leur écuyer, s'étaient détachés du groupe des miliciens, aussitôt franchie la Porte Saint-Jean.

On comprenait qu'ils eussent affaire ailleurs, et on les avait laissés s'éloigner sans un mot.

— Que vous soyez descendu chez nous, la veille de la fête des Septaines, est signe favorable, avait dit Hervé de Jaudrais à Hanz, en lui donnant la raison du départ des Templiers. Mais la plupart de ces vaillants se reposent, ici, des épreuves de la guerre, et quelques-uns y sont même en convalescence...

— Je m'explique dès lors, avait déclaré Hanz, que vous n'ayez pas offert au jeune comte Thibaut de joindre votre bannière à la sienne...

Hervé de Jaudrais lui avait aussitôt répondu :

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 865.

— Je me loue qu'il en soit ainsi. C'est assez des Templiers des pays de langue d'oc, qui servent de garde du corps au Légat. Voyez-vous, avait-il ajouté, après un silence que Hanz n'avait pas osé interrompre, cette aventure est mauvaise, en somme, dans laquelle le pape Innocent III a engagé la Chrétienté. Elle revêt le caractère d'une lutte fratricide. Pour combattre l'hérésie, il faudrait que l'Eglise eût, avec des commissaires enquêteurs, un appareil judiciaire approprié. Elle y viendra, du reste, tôt ou tard. Bien des forces ne se révèlent bonnes qu'à l'usage qu'on a su faire d'elles. Celle du Temple ne serait point ce qu'elle est si elle n'avait un but déterminé.

— Et ce but, c'est...

— La sauvegarde des Lieux Saints. La protection des pèlerins qui s'y rendent. La surveillance, aussi, de cette porte par où l'Occident s'ouvre sur l'Orient. Ces chevaliers qui raffermissent leur santé ébranlée, il suffirait qu'un ordre leur vînt du Grand Maître pour qu'ils s'embarquassent, aussitôt, dans le port le plus proche. Mais nous n'avons pas à faire la police de l'Eglise. Cela ne regarde qu'elle...

Ils suivaient à travers une grasse prairie, bordée de saules et de peupliers, la rive gauche de l'Eure, et bientôt, passé le domaine des religieux de Josaphat, atteignirent cette forêt dans laquelle s'ouvre la grotte de Lèves. Hervé de Jaudrais s'arrêta à son seuil. Il murmura, après en avoir remué la terre avec le bout de sa lance :

— Les mauvais garçons se sont rassemblés ici, il n'y a guère. Le sol porte la marque toute fraîche de leurs piétinements, et l'air qui s'exhale de cette caverne empeste la fumée...

— Qu'y pratiquent-ils?

— La magie, sans doute. Les rites qu'ils accomplissent, il y a tout lieu de penser qu'ils les tiennent de ces Boulgres contre qui l'évêque a prêché, hier, la Croisade...

— Vous voyez bien!

— Dès le IX[e] siècle, il est parlé du sabbat dans un ouvrage du bénédictin Réginon de Prum : *De ecclesias-*

ticis disciplinis. Mais les premiers dévots du culte démoniaque dont fasse mention la chronique, continua Hervé de Jaudrais sans paraître avoir remarqué l'interruption de Hanz, sont ceux qui furent brûlés à Orléans, voilà près de deux siècles. Ils se réunissaient de nuit, dans une maison déserte où ils arrivaient, une lanterne à la main. Après avoir, en termes obscènes, invoqué Satan et d'autres démons de moindre importance, ils chantaient des hymnes blasphématoires. Ils mangeaient ensuite une pâte imbibée du sang d'un enfant; et, toutes lumières éteintes, se livraient à d'abominables débauches...

» Leur chef était un ancien confesseur de la reine Constance. Elle l'avait fait venir de Toulouse à la cour du roi Robert, parmi quantité d'hommes de son pays dont la vanité et l'efféminement offusquèrent les Francs, et elle lui creva l'œil avec une baguette, quand on le conduisit au supplice... »

Hervé se tut; puis, ayant rendu les rênes à son cheval, il reprit, au bout d'un instant :

— De même que l'homme qui tente de s'approprier le bien d'autrui reconnaît implicitement ce bien, celui qui glorifie le Diable rend un hommage indirect à Dieu. Il y a une justice pour châtier les voleurs, comme il y en a une pour punir les mécréants. Nous n'ambitionnons d'exercer ni l'une ni l'autre.

Quoiqu'il n'eût encore vécu qu'un petit nombre d'heures dans l'intimité de ce guide que le chapitre du Temple lui avait donné, Hanz connaissait maintenant son mode d'enseignement. Il ne professait point, mais énonçait de temps en temps quelques formules ou exprimait certains principes qui incitaient à la réflexion. Pareilles à ces essences rares dont deux ou trois gouttes suffisent à colorer l'eau dans laquelle on les fait tomber, ses paroles teintaient d'une certaine manière la pensée qui les recueillait.

— On n'initie point l'homme. L'homme s'initie, avait-il répondu à une objection de Hanz. C'est violer l'intelligence que de l'emplir de vérités qu'elle ne réclame pas.

Il lui avait dit encore :

— Il ne faut pas interroger les hommes dont les réponses à nos questions ne sont jamais celles que nous attendons, mais les choses auxquelles on peut tout demander; car ainsi que l'a reconnu Saint-Denys l'Aréopagite : « Les êtres, les objets visibles sont les images lumineuses des invisibles. » Le rôle de celui qui sait se borne à désigner la chose qui répond et à interpréter sa réponse.

Puis, à brûle-pourpoint :

— Vous rappelez-vous quand le désir vous est venu d'être instruit par nous?

— Oui. Le jour où j'ai compris que ce qui importe ce n'est pas de connaître, mais de savoir. Une heure de conversation avec votre Grand-Maître m'a permis de sentir quelle ombre l'esprit d'un sage fait régner au delà du cercle de son rayonnement.

Le visage d'Hervé s'éclaira d'un sourire :

— L'expérience, dit-il, est une immense forêt sans issue. Notre orgueil s'y exalte d'une multitude d'enchantements; mais notre curiosité s'en lasse, si notre raison ne s'en désespère... Quelque chose, toujours, nous y précède qui semble vouloir nous égarer et dont nous ignorons à la fois la nature et l'objet. Les sciences nous font des cadeaux fallacieux, elles ne nous livrent pas de secrets...

— Nous voilà parvenus à l'endroit où je voulais vous conduire, ajouta le Templier chartier en s'arrêtant, non loin du village de Saint-Prest, au pied d'une colline, à l'entrée d'une petite excavation creusée dans son calcaire.

» Un sorcier gîte ici, qui descend des Celtes et qui est instruit des mystères de leur religion. C'est un homme affable auquel nos chapelains font la charité comme, du reste, les moines des couvents d'alentour. Ceux de Saint-Père même, pourtant célèbres pour leurs connaissances médicales, lui demandent parfois des remèdes, car il sait les propriétés des plantes qui guérissent, et il leur arrive de l'interroger sur l'avenir, car il a le don de prophétie. »

Hervé mit pied à terre et invita Hanz à l'imiter. Ils saluèrent courtoisement le vieillard au visage encadré d'une barbe blanche, qui, les ayant entendus, se montrait au seuil de son réduit.

— Voilà, sire Nann, dit Hervé, un preux chevalier à qui j'ai vanté tes mérites. J'aimerais qu'il en fût convaincu. Il est digne de grossir le nombre de ceux qui propagent par le monde ta réputation.

— Qu'il entre donc! répondit le devin après s'être incliné.

Il n'y avait qu'une couche à même le sol, une table faite d'un pieu et d'une planche, et un billot qui servait de siège, dans la cellule de Nann; mais le vieillard ne fit pas de difficulté pour s'asseoir, comme Hervé l'y invitait. Il dit, après avoir passé les mains sur sa poitrine, dont on voyait le poil par l'entrebâillement de la chemise :

— Ma nuit a été très agitée. Je l'ai employée tout entière à conjurer des puissances pernicieuses. N'avez-vous rien remarqué en venant chez moi?

— Si. Des traces de sabbat, aux abords de Lèves...

— Les misérables! gronda Nann tout frémissant de colère à l'idée que les ennemis du Dieu des Chrétiens eussent osé perpétrer leurs sacrilèges en cette sylve que ses ancêtres tenaient pour le centre de la Gaule, et dont ils avaient fait un lieu vénéré.

— Apaise-toi, ô vieillard! dit Hervé, et laisse à Hésus, à qui le chêne est consacré, d'infliger aux coupables le châtiment qu'ils ont encouru. Mon compagnon serait heureux si tu daignais poser sur lui tes regards, qui percent le voile des apparences.

Ce langage parut produire à Nann une impression agréable. Il fixa les yeux sur Hanz un assez long moment, puis ayant fermé les paupières, comme pour se recueillir, il prononça, d'une voix sans timbre :

— La vérité est une lampe que l'on porte d'une main et qu'il faut protéger de l'autre. Je la vois tout près de toi, la créature aux longs cheveux qui cherche à renverser cette lumière pour lui substituer une flamme.

— L'amour? demanda Hanz qui avait pâli.

Mais Nann continuait :

— Un enfant qui te ressemble l'accompagne. Et (il fit une grimace de répulsion) l'esprit la conseille, dont j'ai combattu cette nuit l'influence. Ne m'interroge pas, s'écria-t-il, les regards de nouveau dardés sur Hanz. Les forces ne me permettent pas d'en dire davantage.

— Nous en savons assez, déclara Hervé. Et nous te prions d'accepter cette bourse en témoignage de notre gratitude.

Les deux cavaliers se remirent en selle, puis, ayant franchi l'Eure sur un pont de planches, ils chevauchèrent côte à côte en silence pendant une demi-lieue, dans un vallon boisé, le long d'un petit cours d'eau.

Hervé jetait de temps en temps un coup d'œil sur Hanz, qui paraissait absorbé par la réflexion. Il dit enfin :

— Sire Hanz d'Ingelheim, je suis libre d'user comme je l'entends du droit que m'a conféré sur vous le Commandeur Robert de Montuel. Nous sommes sur le chemin de Sours. Avant d'aller plus avant, prononcez un mot et je vous rends au siècle où j'ai compris que des intérêts vous attachent encore.

— Je suis maître de moi, répondit Hanz avec énergie. Cette femme, à laquelle le sorcier a fait allusion, vous la connaissez : c'est celle dont j'ai parlé devant le chapitre. Mon trouble vient seulement de savoir qu'elle n'a pas oublié le passé. Je devine qu'elle est à Chartres et que je l'y rencontrerai. Je sens s'émouvoir pour elle ma pitié. L'ai-je aimée? Peut-être. Mais je suis sûr de ne plus l'aimer. Il ne me suffit plus de jouir de la création, ni d'en admirer les œuvres. Je veux en comprendre la pensée. C'est par l'amour qu'on a le sentiment de découvrir le monde, — le monde matériel, vous m'entendez bien, — et c'est pour cela que l'amour est un mal. Il fait croire à notre esprit que, par la chair, il lui révèle l'infini, et nous en arrivons à dire que c'est à Dieu que nous rendons hommage, à travers la beauté, quand nous caressons un corps misérable. Quelle dérision!

— Dieu affirmait; la femme a douté; le Diable nie, énonça Hervé de Jaudrais. La femme a perdu l'homme. C'est elle qui doit le sauver. Pour cela, il faut que les fils d'Adam aident aux filles d'Eve...

Hanz déclara :

— Je leur laisse cette tâche. La mienne est autre.

— Une telle parole fait de toi mon frère! s'écria allégrement le Templier. Piquons des deux!

... Entourée de murailles et de fossés, la Commanderie de Sours dressait, au milieu de ses bâtiments de servitude qui l'apparentaient à une abbaye, une église avec tours et donjon. Circulaire dans sa partie centrale, cette église, dont le chœur était orienté, s'ouvrait du côté de l'Occident, au-dessous de trois cintres concentriques soutenus par deux groupes de trois colonnes richement sculptées. Le Christ et le tétramorphe illustraient son tympan, et un clocher-pignon, percé de trois ouvertures dans chacune desquelles une cloche était suspendue, la faisait découper un triangle dans le ciel.

Avant d'y entrer accomplir avec lui ses dévotions, Hervé conduisit Hanz parmi les différents quartiers de l'enclos où s'affairaient des domestiques des deux sexes. Là, était la grange; ici, le pressoir; plus loin, l'étable, la porcherie et les écuries.

— Une Commanderie doit se suffire à elle-même, dit Hervé. Etablie sur un terrain qui abonde en nappes d'eau, elle a ses champs de blé, d'orge, d'avoine et de seigle. Ses prairies; ses vignes. Celle-ci compte dix vaches, tant laitières que pleines; deux taureaux; huit bœufs; douze chevaux d'attelage et quatre roncins pour la charrette, sans parler des destriers, bien entendu. Le drapier, qui est l'officier de l'habillement, veille à l'entretien vestimentaire des chevaliers, et le sous-maréchal pourvoit à leur équipement militaire. Un cuisinier prépare les deux repas que nous prenons les trois jours de la semaine où il nous est permis de manger de la viande, et les trois repas que nous sommes autorisés à prendre les jours d'abstinence, sauf le vendredi, où nous jeûnons complètement. Enfin, c'est au gonfanonier qu'incombe

la responsabilité de la discipline. Nous nous y soumettons d'un cœur content, sachant qu'il n'y a de véritable liberté que dans la règle. Tout se meut dans la dépendance. Il n'est pas jusqu'au geste le plus simple que l'homme ne fasse en se conformant à une loi rigoureuse. Mais il ne lui viendrait pas à l'idée de l'enfreindre et, par exemple, de vouloir marcher les talons à la place des orteils. En marche-t-il avec moins de plaisir quand sa bonne santé et la beauté du temps l'y incitent?

— Les statuts de l'Ordre sont sévères?

— Ils pourraient passer pour tels aux yeux des étrangers. (Tu sais que nous tenons notre règle du réformateur de Cîteaux, le grand saint Bernard, qu'on ne saurait accuser de s'être complu dans la mollesse, et qu'elle est fondée sur la stricte observance des trois vœux.) Mais, encore une fois, la discipline ne nous pèse point. C'est que chacun sait rester soi, sans regimber contre elle et en obéissant à son supérieur comme s'il était commandé par Dieu. La variété dans l'unité, voilà ce que nous représentons. Un Templier n'est pas le même, ici, qu'en Aragon, en Aragon qu'en Hongrie, en Hongrie qu'en Angleterre. D'autres trouveraient vexatoire l'interdiction de chasser à courre ou au faucon; de sortir à leur gré; de faire parade de leurs armes; de s'attifer d'ornements mi-partis; de parler des folies de leur jeunesse séculière; d'ouvrir des lettres, même de leurs proches parents, en dehors de la présence du Grand-Maître ou du Commandeur; de recevoir le baiser d'une femme, non seulement mariée, mais vierge ou veuve, mère, tante ou sœur... Nous, point. Etre débarrassé du souci de savoir comment agir en toutes circonstances, cela permet de penser juste et droit. La plupart de nos chevaliers, du reste, sont aussi candides que des enfants; et je ne ferai que te répéter sous une autre forme ce que je viens de te dire, en te rappelant la parole d'Alcuin à Pépin : « La liberté, c'est l'innocence. »

» Les miliciens pécheraient plutôt par excès d'austérité. C'est pourquoi nous les obligeons à se surveiller mutuellement et, comme tu l'as vu, à manger par couples.

Ainsi est-il rare que nous ayons à sévir. Nous ne punissons les coupables que de trois façons. Ceux qui ont commis une faute vénielle sont fustigés trois fois et jetés au cachot; ceux qui causent la mort d'un esclave noir ou d'un cheval « perdent l'habit », c'est-à-dire subissent une dégradation temporaire; ceux qui ont tué un chrétien, égaré ou laissé prendre un gonfanon, donné dans une hérésie, sont exclus de l'Ordre. Ils « perdent la maison »

Hanz regarda Hervé comme s'il eût voulu lire sur son visage une réponse à la question qu'il n'osait pas lui poser.

Le Templier le prévint :

— Tu te demandes peut-être, dit-il, ce que peut bien devenir, loin de ses frères, un obédient, une fois déchu? Il se réfugie dans un couvent ou se jette sous les coups des Sarrazins, à la première occasion, afin de racheter sa honte par un trépas glorieux. On a vu, cependant, d'anciens Templiers devenir bandits ou vagants, comme ces moines indignes qui ont perdu toute clergie.

— Et, balbutia Hanz, il n'est jamais arrivé...

— Attends! Qu'un des rares privilégiés auxquels nous avons donné, outre l'investiture, la révélation, nous ait trahis?... Non. Pas encore. Mais l'Ordre sait se soumettre, lui aussi, comme le moindre de ses représentants. Et quel sort pourrait lui paraître plus enviable que celui du Christ? Tu l'as remarqué : ils ont été treize à me désigner pour ton guide. Ils sont également treize pour procéder à l'élection des Grands-Maîtres... Apprends, en outre, que Hugues de Payns, le premier de ceux-ci, et dont le nom se compose de treize lettres, a tenu ses pouvoirs du patriarche Théocletes, soixante-septième successeur de l'apôtre Jean, s'il a été reçu par Garimond à la profession monastique...

— Six et sept, treize, murmura Hanz.

Après un détour qui les avait fait passer par l'arène réservée aux exercices chevaleresques des Templiers, les deux hommes s'étaient rapprochés de l'église tout en causant. Ils allaient en gravir les trois marches, quand

ils furent salués par un chevalier qu'accompagnait un sergent du Temple, et que son écuyer suivait.

— Celui-là, dit Hervé, est un bas-chevalier qui veut emprunter sur gage pour pouvoir partir pour Toulouse avec le comte Thibaut. Plutôt que d'avoir affaire à un juif qui lui imposerait un taux usuraire, il préfère s'adresser à l'Ordre, qui ne prélève qu'un intérêt minime...

» Entrons, ajouta-t-il, et nous prierons, si tu le veux, côte à côte, parmi les plus vénérés de nos morts enfermés dans un triple cercueil. Sache seulement que le sage ne prie pas pour être exaucé, mais pour se rapprocher de son Créateur! »

Sous la coupole de la nef, soutenue par six colonnes massives aux chapiteaux ornés de l'agneau et du cheval, neuf tombes s'alignaient sur trois rangs, au milieu des dalles. Sur chacune d'elles, un Templier gravé dans la pierre allongeait le bras gauche contre son épée, sous le bouclier, et posait la main droite contre son cœur.

Une lampe unique éclairait l'autel, dominé par une fresque figurant la Sainte-Trinité. On y voyait trois fronts, trois nez, trois bouches, trois mentons, six joues et six yeux, joints ensemble en une tête monstrueuse. Cette tête n'était pas attachée à un corps, mais se trouvait placée au haut d'un triangle sur les côtés duquel on lisait : *Filius non est — Pater non est — Spiritus non est.*

A son centre, le mot « Dieu » flamboyait.

VII

LA LEÇON DES PIERRES

Cela faisait, à présent, deux semaines que Hanz d'Ingelheim vivait à Sours, au milieu des Templiers, et qu'il s'instruisait dans la société d'Hervé de Jaudrais. Mieux il connaissait cet initiateur, et plus il appréciait son savoir; plus il admirait la façon dont il le lui communiquait.

Son calme surtout impressionnait Hanz, et cette extraordinaire possession de soi qu'en aucune circonstance il n'arrivait à celui-ci de prendre en défaut.

Le problème du mal préoccupait particulièrement Hanz. Pour lui expliquer que ce que l'on appelle ainsi, c'est l'ignorance ou la négation, une projection sombre de notre pensée, et qui varie selon notre attitude à l'égard de la vérité, Hervé l'avait arrêté quatre fois au cours d'une journée. La première pour lui dire, alors qu'ils cheminaient avec le soleil derrière eux :

— Celui qui tourne le dos au soleil suit son ombre comme un chien son maître.

La seconde, comme ils allaient au-devant du soleil :

— Celui qui va vers le soleil est suivi par son ombre comme par un chien.

La troisième, comme ils se trouvaient avoir le soleil à leur droite :

— Celui qui marche à côté du soleil est accompagné par son ombre comme par une amie.

La quatrième, enfin, comme l'astre à son zénith les dominait :

— Celui qui se place dans l'axe du soleil est délivré de son ombre.

Ils avaient circonscrit le champ de leurs promenades à l'espace qui s'étend entre Berchères et la cathédrale. Ainsi, de la carrière dont on les extrayait, ils pouvaient accompagner les pierres à peine épannelées, jusque dans l'enclos du monument où elles étaient livrées au ciseau et à la masse des sculpteurs, qui les taillaient à pied d'œuvre, selon les contours tracés par l'architecte.

Parmi les ouvriers qu'il dirigeait sur le chantier, Hanz avait tout de suite reconnu le solitaire majestueux qui, le jour de la messe du Saint-Esprit, était venu occuper dans le chœur de Notre-Dame une place à côté de l'Epître.

Coiffé d'un béguin noué sous le menton par des brides, comme les moindres de ses subordonnés, il ne se différenciait d'eux que par sa chape, laquelle était grise, on s'en souvient, et lui descendait jusqu'aux chevilles. Au lieu d'une ceinture, une cordelière serrait ce vêtement lâche à sa taille, et il y suspendait parfois l'équerre ou le compas quand il allait d'une place à l'autre sur les aires.

Hervé, en l'abordant avec déférence, pour lui présenter Hanz, lui avait fait un signe mystérieux, et il avait déclaré au chevalier, visiblement étonné de ne pas l'entendre se nommer :

— Mon âme est à Dieu; mon œuvre aux hommes. Quant à mon nom, qui n'importe pas plus que la périssable enveloppe charnelle qu'il désigne, oubliez-le, s'il vous arrive de l'entendre prononcer. Je l'ai scellé sous le fer, au centre du labyrinthe en pierres noires que vous avez dû remarquer au milieu de la nef de la cathédrale. Ce labyrinthe, dont les circonvolutions ont un développement de 139 toises, les fidèles le parcourent à genoux qui ne peuvent pas faire le pèlerinage de Jérusalem...

— Platon, qui est en honneur chez les écolâtres de Chartres, avait dit Hanz avec courtoisie, mettait l'architecture au même rang que la philosophie. Il est vrai que la conception d'un édifice comme celui que vous construisez suppose la réunion des qualités les plus dissemblables.

— Elle n'est possible que par la connaissance des nombres, avait répondu le Maître de l'Œuvre.

Il logeait rue des Vasseleurs, en face de la maison de ville des Templiers, dans un bâtiment qui, du reste, leur appartenait, et où il avait installé son atelier.

Hervé avait voulu que Hanz visitât cet atelier, et qu'il vît, par la maquette que l'architecte y avait lui-même établie, comment serait Notre-Dame, une fois terminée. Deux porches, composés chacun de trois travées, l'un au Sud, l'autre au Nord, prolongeaient les entrées de son transept, et deux rangs d'arcs-boutants, reliés entre eux par des arcatures trapues, rayonnant d'un centre commun, l'étayaient avec une franchise qui accentuait l'impression de puissance que l'on recueillait d'elles. Sept chapelles, dont trois très profondes, couronnaient son abside, sur laquelle l'activité des travaux était actuellement concentrée, et neuf clochers la dominaient : deux au grand portail, deux à chacun des porches latéraux, deux à l'extrémité du chevet et un au centre de la croisée.

— Notre-Dame, dont l'abside sera tournée vers l'Est-

Nord, point de l'horizon où le soleil se lève le 24 juin, fête de saint Jean-Baptiste, patron des Templiers, avait dit l'architecte, Notre-Dame aura dans son œuvre 396 pieds. Ce nombre, divisé par 6 donne 66, dont les deux chiffres additionnés donnent 12, et qui, divisé par 2, égale 33, soit 6 ou deux fois 3. Notez, d'ailleurs, que dans 396 il y a à la fois 3, 6 et 9. En outre, le 9 se trouve placé entre le 6 et le 3, qui ensemble font eux-mêmes 9. Enfin, $3 + 6 + 9$ font 18, dont le total égale 9.

— Le chiffre de l'achèvement, ou plutôt de l'accomplissement, avait, à son tour, précisé Hervé. Celui qui, multiplié par n'importe quel autre donne toujours 9 quand on totalise les éléments du résultat obtenu. Ainsi $9 \times 7 = 63 = 9$.

— Une cathédrale, avait ajouté le Maître de l'Œuvre, est le résultat de la lutte du génie de l'homme contre la matière — et son expression la plus haute. Sans la résistance de la matière, l'esprit ne se distinguerait pas d'elle. Il se confondrait avec elle... Les ouvriers, au lieu d'être des artisans, deviendraient des tâcherons, et leur chef perdrait spéculativement ce qu'il aurait gagné pratiquement.

Hanz avait fait, dans l'atelier de l'architecte, la connaissance de ses collaborateurs immédiats, qui étaient avec les deux sous-architectes et le Maître verrier, le Maître imagier. Il avait observé comment les sculpteurs, sous les ordres de ce dernier, taillaient la pierre sur un chevalet à plan oblique, afin d'en voir, en cours d'exécution, les figures comme on les verrait une fois en place, de bas en haut.

Tout l'émerveillait de ce qu'il découvrait, et jusqu'à la liberté qu'on laissait aux ouvriers chargés d'illustrer les chapiteaux, les corbeaux, les rinceaux et les clefs, les clochetons ou les pinacles des culées, de recourir aux motifs les plus humbles et d'emprunter leurs modèles à tous les représentants de la faune et de la flore qui leur étaient familiers.

Ce n'était plus la somptueuse et presque abstraite ornementation de l'art des moines, creusant profondément

les colonnes ou les bandeaux de ses stylisations savantes, mais toute une iconographie naïve, exprimant la curiosité et la tendresse du peuple pour l'insecte, l'oiseau, la bestiole des bois et des champs, la feuille, la fleur, le fruit de sa terre nourricière.

Le Maître de l'Œuvre avait expliqué à Hanz que l'Eglise faisait ainsi une concession à la sensibilité des fidèles. Susceptibles de toucher leur cœur étaient les images qu'Elle autorisait le décorateur, généralement de modeste origine, à graver sur la couverture du livre architectural, consacré au sacerdoce.

— Mais le texte lui-même est intangible. Ainsi, la cathédrale, qui représente la croix dans ses trois dimensions, représente aussi l'arche de salut. Les douze piliers qui se succèdent sur deux rangs de l'entrée principale à la croisée figurent les apôtres. Les quatre piliers toreaux du transept, les quatre évangélistes, etc...

Hanz n'ignorait pas cela. Il savait même que les pères se livraient, parfois, à une interprétation extrêmement subtile des symboles proposés à leur piété par le dogme. Il lui semblait que ce besoin de donner un sens aux moindres objets du culte n'allait pas sans puérilité ni, peut-être, superstition de leur part...

— Comme je ne sais plus quel synode l'a dit, lui avait rappelé le Maître de l'Œuvre, ce que les illettrés ne peuvent comprendre par l'écriture, l'art a pour objet de le leur montrer. Mais le signe sculpté dans la pierre n'est pas exposé à subir d'aussi rapides altérations que celui dessiné par la lettre. Il conserve plus longtemps la part d'esprit qu'il renferme. Il a des analogies avec le chiffre, en effet, qui est le langage le plus pur.

« *Cœli enarrant gloriam Dei*, s'est écrié le poète des Psaumes. Cette gloire, cependant, ce ne sont pas les étoiles dont la voûte céleste est remplie qui la proclament, mais l'espace insondable au milieu duquel elles scintillent. L'équilibre ne réside pas dans les mondes mêmes dont les imperfections sont évidentes, mais entre eux. Le vide, voilà le fléau de la balance, et ce fléau intangible et invisible, c'est un nombre, une équation... »

C'était monté sur une mule que l'architecte allait de Chartres à Berchères, et de Berchères à Chartres, tandis que Hanz et Hervé l'accompagnaient à cheval. Tout en devisant, les trois hommes tantôt descendaient et tantôt remontaient le flot des ouvriers et des pèlerins, qui ne cessait de l'aube au soir de s'écouler tumultueusement sur la route. Mais toujours à leur vue, les chants s'interrompaient, et l'on se rangeait avec respect pour leur livrer passage. Parfois, quelqu'un se détachait de la foule pour venir baiser le bas de la chape du Maître de l'Œuvre ou arracher une pincée de poils à sa monture, et il n'était pas rare qu'en entendant murmurer son titre un souffreteux se dressât sur la litière où on l'avait couché, afin de lui adresser un salut.

L'ardeur du soleil s'était accrue et le nombre augmentait des malheureux, attelés aux fardiers, qui tombaient frappés d'insolation. Des femmes qui gâchaient le plâtre ou voituraient le sable et la chaux pleuraient de se voir contraintes par la fatigue à abandonner leur tâche. D'autres se roulaient sur le sol, en proie à une crise de nerfs. Mais le zèle ne se ralentissait pas. Au contraire. Au spectacle des défaillances qui se produisaient dans leurs groupes, une émulation singulière s'emparait des croyants, et les maçons mêmes mettaient un point d'honneur à montrer aux ouvriers bénévoles, qui rivalisaient d'entrain avec eux, que leurs forces étaient inépuisables.

Près de la tour carrée du palais épiscopal, dans l'enclos du cloître, sur le parvis de Notre-Dame, partout où les échafaudages dressaient leurs arachnéennes architectures, ils se stimulaient avec jactance, ne s'interrompant de virer le treuil ou de manier la louve que pour boire à leur gourde une lampée.

Hanz, qui éprouvait au contact de cette cohue la même répugnance que le jour où il était arrivé à Chartres, se reprochait de ne pas être insensible à son délire. Quelque orgueilleux qu'il fût de sa raison, il lui fallait bien constater qu'elle subissait l'influence de ses nerfs. Il s'en voulait du plaisir qui se mêlait à son admiration pour la cathédrale. Quelque chose le troublait de l'impureté,

croyait-il, qui entrait dans l'exaltation populaire, et il ne se rappelait pas sans humiliation comme il s'était facilement abandonné, à son premier contact avec l'édifice sublime, à une sorte d'extase...

— Je devrais rire de moi, se disait-il, comme saint Bernard riait de ces hommes qui supplient une chose muette et dénuée de sentiments. Il n'y a guère de différence entre l'enthousiasme qui me transporte en présence de ces pierres, et les transes des vénérateurs de reliques.

Et il songeait :

— Impossible de clarifier l'intelligence si l'on n'appauvrit l'imagination.

...Mais Hervé s'était rapproché de son disciple.

— J'ai cru remarquer, lui dit-il, que la vue t'offusquait de ces gens dont la piété a les apparences de l'idolâtrie. N'oublie pas que le christianisme ne pouvait, sans faillir à sa mission, demeurer une religion d'adeptes. Il était fatal que des superstitions l'obscurcissent, du moment qu'il entrait en contact avec les barbares. Il tend, cependant, jusque dans les pratiques grossières qu'il engendre, à spiritualiser la matière, alors que le paganisme avait laissé peu à peu se matérialiser l'esprit... La foi qui n'a pas besoin de miracles peut aussi se passer des signes extérieurs du culte. Mais, Plotin l'affirme : « La contemplation du beau nous prépare à l'intuition du bien, à la vision de l'unité dans sa pureté et sa perfection absolues. » Or, cette vision n'est pas l'effet de la raison, mais d'une union naturelle avec la divinité...

— La voie mystique?...

— Précisément!

— Et quelle plus belle porte du ciel que l'entrée de cette cathédrale! s'écria le Maître de l'Œuvre.

Ils étaient devant elle, à quelques pas des statues de son portail, si souverainement calmes, dans leurs costumes peints en rouge et en bleu avec des bordures dorées. Un peu de vermillon colorait leur visage et leurs mains, mais ce naïf rappel de l'humaine condition n'af-

fectait pas le caractère divin de la vie dont elles semblaient animées.

— Je me souviens, dit Hervé, d'avoir guetté une nuit à cet endroit même, prêt à intervenir s'il le fallait, un misérable qui, armé d'une bûche carbonisée, projetait de salir, vous devinez de quel gribouillis obscène, cette reine de Judas, qui tient un livre debout, entre sa dextre et sa senestre. Il ne savait où placer son ordure, et il s'en est allé en jetant de dépit son tison contre celle qu'il aurait voulu autrement flétrir.

— L'art monastique avait le secret, reprit l'architecte, de transfigurer l'image de l'Homme-Dieu, afin qu'elle touchât l'âme par delà les sens. C'est ce qui explique les déformations que vous voyez qu'on lui a fait subir à Moissac, et surtout à Vézelay et à Autun; l'hiératisme de ses gestes et de ses attitudes dans les tympans de ces cathédrales. Les dieux antiques étaient trop pareils aux Grecs et aux Romains, qui s'admiraient eux-mêmes en les admirant...

— Jésus-Christ, dans sa gloire, est ici d'un réalisme sobre, remarqua Hanz.

— Il est vrai. Mais quoi de plus imposant que la majesté empreinte sur sa face ,au milieu des trois rayons du nimbe crucifère! Observez, en outre, qu'il appuie les pieds sur le scamnum, et que c'est enfermé dans l'auréole ou amande ou œuf symbolique, qu'il bénit des trois doigts de la main droite, tandis qu'il tient de la main gauche le livre fermé des sept sceaux... Enfin, il est entouré du bœuf, du lion, de l'aigle et de l'homme angélique qui représentent les Evangélistes : saint Luc, saint Marc, saint Jean et saint Matthieu, mais qui, ésotériquement, symbolisent le quaternaire sacré des Pythagoriciens, autrement dit désignent ces trois âmes dont parle Aristote : la végétative, la sensible, la pensante que le principe divin enveloppe. Ces trois parties de l'âme, plutôt, que Platon appelle *epithumia,* ou désir, *thumos,* ou courage, *noûs,* ou raison, et ce « savoir », c'est-à-dire ce « souvenir » que l'âme elle-même, en son essence, a gardé de son voyage interstellaire, alors que — dédaignant ce

que nous nommons improprement des êtres — elle élevait sa vue vers le seul être véritable.

— Le trois dans un, et l'un dans trois, insista Hervé en détachant lentement ses mots.

Et l'architecte dit encore :

— Songez qu'avant d'être à l'alignement antérieur des clochers, la façade de la cathédrale se déployait, il y a un demi-siècle, à plus de cinq toises en arrière. Cinq statues, sur les vingt-quatre qui l'ornaient alors, ont été sacrifiées pour permettre l'opération de son transfert. Mais si vous n'avez pas vu le portail méridional de la cathédrale du Mans, qui est comme une réduction de celui-ci, vous ne pouvez vous imaginer l'impression que produisaient ces longues figures au fond du péristyle où elles se dressaient dans la pénombre... Quel mystère dans le recueillement qu'elles diffusaient! Quel suave aveu de leur félicité dans les regards qu'elles posaient sur vous ou qu'elles laissaient rêver au-dessus de votre tête!... A peine une légère inclinaison du front. Elles sont droites, de gestes discrets, à peine ébauchés. Rigides même, parce que tout ce qui est noble est calme. Le mouvement qui définit impose une limite. Toutes les possibilités d'action, au contraire, sont incluses dans l'immobilité, qui suggère. Ces figures savent. Elles attendent. Avec certitude. On dirait qu'elles sont suspendues dans le vide. Près de la terre. Détachées de la terre, cependant. Sur le chemin du ciel... On a peur de prononcer le demi-mot qui les ferait s'envoler.

Comme des bribes de sa conversation parvenaient jusqu'à elles, quelques personnes, interrompant leurs travaux, s'étaient rapprochées de l'architecte afin de mieux l'entendre.

— Vous pouvez m'écouter, bonnes gens, dit-il, puisque c'est de notre chère cathédrale, aussi magnifique parmi les maisons de la cité qu'un chêne au milieu des broussailles, que j'entretiens ces preux. Telle que le problème se posait pour moi de la construire, sur les fondations de sa crypte et en conservant ce vénérable portail, j'ai voulu qu'elle fût le type même de la cathédrale-

femme. La tradition l'exigeait, d'ailleurs, qui rapporte que les premiers chrétiens trouvèrent dans le caveau sur lequel ils édifièrent leur temple, un autel dédié à la Vierge qui devait enfanter et surmonté d'une statue de bois noire représentant une mère assise, tenant son enfant sur ses genoux... Remarquez le contraste entre l'étroitesse de sa baie centrale et ses flancs si larges! C'est Marie, l'impeccable, que le grand saint Bernard, se souvenant d'avoir été chevalier, aimait à appeler Notre-Dame, et qui priera Dieu pour les pécheurs sous des arcs surhaussés dont la forme est celle du fer de lance, gardée par un groupe de clochers recouverts d'écailles, comme celui-ci, à la façon des hommes d'armes...

» Nous lui préparons une rose, enfin, de la couleur de ses yeux, n'est-ce pas, messire Jehan Boutefoy? », ajouta-t-il en faisant un signe amical au verrier, qu'il venait d'apercevoir derrière les curieux.

Jehan allait lui répondre quand une clameur déchirante s'éleva à l'autre bout de la cathédrale.

Le Maître de l'Œuvre, Hervé et Hanz suivirent en hâte les ouvriers qui se ruaient du côté où étaient partis les cris.

— Un homme écrasé! Un homme écrasé! se lamentait-on dans toutes les langues de la chrétienté.

C'était un pauvre pèlerin qui venait de faire basculer sur lui un bloc dans lequel il avait mal enchâssé la louve, et qui râlait sur le sol, la poitrine défoncée.

Hanz et Hervé fendirent la foule que paralysait une épouvante superstitieuse.

— Au large! s'écrièrent-ils.

Mais l'homme venait de clore les paupières, et l'on aurait pu croire que la vie l'avait déjà quitté, sans la crispation spasmodique de ses doigts, qu'il ouvrait et refermait comme s'il eût tiré à lui une corde invisible.

— Une pierre maudite..., murmura quelqu'un.

— Souillée par les suppôts de l'enfer qui mènent le sabbat à Lèves! dit un autre.

— Qu'on l'enlève de dessus le corps de ce chrétien, et la pulvérise, et en disperse à tous les vents les débris!

hurla le chanoine Robert du Coin du Mur, qui s'avançait en gesticulant.

— Silence! il veut parler..., dit Jehan Boutefoy.

L'agonisant venait de desserrer les dents, en effet; et il articulait quelques mots dans un effort immense.

Hanz se pencha, mais ses traits étaient altérés quand il releva la tête.

— Le malheureux implore de votre charité, balbutia-t-il, que vous mettiez la pierre à sa place, au-dessus des autres...

Une rumeur hostile lui répondit. Il serra les poings, mais reprit d'une voix ferme, en se dominant :

— Il a dit : « Mon sang l'a lavée de ses impuretés; mon sacrifice rédime le sacrilège de son profanateur... »

— Il a raison! s'écria Jehan Boutefoy. A genoux, tous! A genoux!

Toutes les jambes fléchirent.

Puis, quand le chanoine eut récité la prière des morts, d'un élan spontané, les ouvriers dégagèrent le cadavre, et vingt bras hissèrent, aussitôt, le bloc meurtrier sur son contrefort.

On se partagea, ensuite les coquilles dont le chapeau du pèlerin était orné.

VIII

JEHAN BOUTEFOY

— Dame Goulet, avait dit Boutefoy à l'épouse éplorée de l'aubergiste, en la quittant, rassurez votre mari. Je ferai pour lui quelque chose. Il ne mourra pas sans laisser à la cathédrale un témoignage de la vénération qu'elle lui inspirait. Le mal l'a surpris avant qu'il ait pu, esclave qu'il était d'une funeste habitude, rester une semaine sans s'enivrer, et par conséquent, pousser sa pierre, comme tout le monde... Eh bien! je fixerai ses traits dans la figure de l'un des deux taverniers qui présentent chacun à leur patron un vase plein de vin, dans la rose aumônée par sa corporation, et qui doit orner la nef, à hauteur de la deuxième travée.

La pauvre femme lui avait appris que Maître Simon Goulet s'était plaint, trois jours plus tôt, d'atroces douleurs dans son flanc droit, qui avait enflé tout à coup. Le mire Baisediable, appelé d'urgence, avait conclu, après avoir tâté le pouls du malade et examiné sa langue, qu'il souffrait d'une pléthore imputable à la décomposition de ses humeurs sous l'influence des boissons. Mais l'emplâtre qu'il lui avait appliqué, loin de le soulager, l'avait fait crier comme un damné, et le surlendemain, son état ayant empiré, il avait demandé son parent, le chanoine Robert du Coin du Mur, pour se faire administrer par lui.

Comme le bonhomme venait d'être oint sept fois par l'huile des infirmes, Jehan s'était abstenu de monter auprès de lui, pour ne pas troubler ses méditations, et il s'en était allé tout droit à l'atelier.

Cet atelier, qui jouxtait la demeure du Maître de l'Œuvre, était alors le plus actif et le plus réputé de France. Nulle part était égalée la science de ses peintres, dont le célèbre Clément de Chartres et ses rouges jaspés, ses bleus verdissants, en particulier, étaient inimitables.

Aussitôt entré dans la salle immense où ses compagnons travaillaient déjà, Jehan s'était installé devant la planche soutenue par des tréteaux et enduite d'une couche de craie détrempée dans l'eau froide, sur laquelle — avec un style de plomb — il avait dessiné la rose des vignerons et des taverniers.

Entourée de médaillons circulaires qui détaillaient, en de petites scènes pleines de vie, les us et coutumes des marchands de vin, cette rose représentait saint Lubin, évêque de Chartres, en habits pontificaux, et recevant l'offrande en nature d'une couple de taverniers.

Jehan humecta légèrement un linge et, après en avoir frotté la face d'un des deux personnages, il prêta à celui-ci une ressemblance assez fidèle avec Simon Goulet.

S'étant signé, comme il sied quand on vient de faire œuvre pie, il s'approcha de la grande table où l'on établissait le vitrail qui devait compléter, tout près du

transept, dans le bas-côté méridional du chœur, en ce moment de construction, une magnifique verrière du siècle précédent, consacrée à la glorification de la Vierge.

Jésus, assis dans le giron de Marie nimbée d'or, entre des anges thuriféraires et lampadophores, bénissait le monde de sa main inclinée à droite, dans cette verrière que couronnait une ogive, et qui resplendissait au fond de l'atelier; car on l'y avait dressée pour servir de guide aux artistes chargés d'en prolonger la partie inférieure.

— Quelle leçon nous donne l'auteur de cette pièce magistrale! disait Clément de Chartres à Hanz, qu'Hervé venait de lui présenter.

» Admirez comme il a su ménager la lumière autour de ses figures et, en brisant les attitudes de celles-ci, obtenir le maximum d'effet par la recherche de la sinuosité des lignes et la poursuite de leur convergence.

» Nous nous sommes bornés à reproduire la bordure monumentale du chef-d'œuvre; car, pour son sujet, nous y avons fait seulement allusion, faute de pouvoir lui donner une suite sans le trahir. Six anges, dont quatre soutenant les colonnes du trône de la mère de Dieu, et deux balançant l'encensoir, nous ont paru établir un lien suffisant entre notre illustration et celle de notre modèle. Pour le reste, nous nous sommes contentés d'évoquer le miracle des noces de Cana et de rappeler la triple tentation de Jésus par Satan...

— J'ai choisi ce thème, dit Boutefoy, à cause de la valeur de son enseignement. Il marque si bien les degrés successifs de notre descente dans les profondeurs du mal. Appel aux appétits matériels, d'abord... Au désir d'étonner, ensuite, et de recueillir les applaudissements... A l'esprit de domination, enfin...

Hanz se souvint de l'allusion qu'avait faite le Maître de l'Œuvre aux trois âmes selon Aristote : la végétative, la sensible et la pensante.

— Le démon ne se déguise pas dans votre peinture,

dit-il au verrier. Il y apparaît cornu comme un bouc au Fils de Dieu.

— Pourquoi lui cacherait-il quel il est, puisque c'est un marché qu'il lui propose?

» Ce n'est pas, vous le pensez bien, que l'*ubique daemon*, « l'esprit à la peu changeante », comme l'appelle Pierre Damien, éprouve une difficulté quelconque à se transformer. On l'a vu, selon Grégoire de Tours, apparaître sous les espèces d'un ange de lumière pour tromper des innocents, et il est même parvenu à persuader au diacre Secundullus, qui vivait en reclus aux environs de Nantes, qu'il était le Christ lui-même...

» Impossible, toutefois, à un peintre ou à un sculpteur d'images de le montrer autrement que comme un monstre sans courir le risque de créer une équivoque.

— Martin, qui eut à plusieurs reprises à subir ses assauts, dit Hervé, nous certifie que les habitants du monde infernal, en lui détaillant cyniquement leurs crimes, lui ont parfois crié leurs noms, et que dans le nombre, il a reconnu ceux des divinités païennes : Jupiter, Diane, le subtil Mercure... En comparaison de ce dernier, déclare le Saint, Jupiter n'est qu'une brute stupide. Vous pourriez, peut-être, prêter à Satan dans vos peintures la physionomie de l'un ou l'autre des habitants de l'Olympe...

— Le peuple ne verrait en eux que des hommes, comme vous et moi, répondit simplement Boutefoy.

Tout en parlant, il avait pris des mains d'un valet une plaque de verre, d'une teinte pourpre, légèrement fumeuse. Il l'avait appliquée contre le patron dessiné sur la planche, et avec la pointe d'un fer chauffé à blanc, qu'un autre ouvrier lui avait présenté, il la découpait maintenant en suivant les contours du visage du Christ.

A une table voisine, un vieux verrier renforçait les lignes d'un modèle esquissé au style, avec un pinceau trempé dans du rouge. Ce modèle composait comme un vaste jeu de patience dans les cases duquel de petites lettres étaient marquées qui indiquaient les couleurs

choisies, et qu'il faudrait couvrir avec des verres appropriés.

— L'œuvre du verrier est, en grand, celle de l'émailleur, énonça Clément. C'est moins à une fresque qu'à une mosaïque qu'elle ressemble. De là son nom d'*opus sectile*. Notre souci ne saurait être tant de copier la nature que d'atteindre à l'effet décoratif et à l'harmonie des couleurs. Point d'art plus noble que le nôtre — avec la musique — parce que plus près du miracle de la création divine. Comme les sons celles du Verbe, nous reproduisons les vibrations même de la lumière dans nos peintures, qui l'absorbent sans la réfracter...

— Le Verbe et la Lumière, les deux noms de Principe Un, murmura Hervé.

Et Boutefoy, qui ébarbait avec l'égrisoir le morceau de verre qu'il venait de tailler, dit à son tour :

— L'ombre, c'est le mal (Hanz tressaillit)... Les ténèbres qui cachent la face de l'abîme. « Quiconque fait le mal, a dit Notre-Seigneur, hait la lumière et ne s'en approche pas. » Eh bien! ces êtres translucides que la musique annonce, on les voit apparaître, comme par une ouverture du ciel dans l'encadrement de la verrière. Pareils aux anges qui se rendent visibles aux élus, ils se matérialisent sans projeter d'obscurité autour d'eux...

— Un verrier peint, du reste, dans la lumière ou à travers elle, reprit Clément. Il ne peut se rendre compte de l'effet produit par son vitrail qu'il ne l'ait mis en place et ne l'ait vu en transparence. Il n'est pas rare qu'il le monte et démonte deux et trois fois avant de le fixer définitivement dans son armature...

» Voyez celui-ci, ajouta-t-il en montrant un artiste qui modelait les ombres d'un personnage dans le sens de sa forme. Le rouge était trop sombre du carreau qu'il avait obtenu en fouettant des lamelles sur l'une des faces de sa matière vitreuse. Le second, trop clair. Il en est à son troisième essai. Mais il excelle dans le travail délicat qui consiste à enlever du glacis brun foncé, appliqué sur le verre, les parties qui doivent se détacher lumineusement sur fond obscur... »

— Ce brun foncé, on le dit composé de cuivre mince, brûlé dans un vase de fer, de verre vert et de saphir grec, remarqua Hervé. Mais il faut que ces trois substances soient broyées sur une tablette de porphyre, mêlées en parties égales et délayées avec du vin et de l'urine!

— Combinaison impure, dit Hanz. Il est vrai qu'il s'agit d'ombres, encore un coup...

— Pour les verres eux-mêmes, au contraire, c'est aux poudres que nous incorporons au sable dont ils sont faits qu'ils empruntent leur beauté, reprit Clément. Nous les devons à l'amitié du Grand-Maître du Temple, qui les tenait lui-même de Jean l'Evangéliste, par la filiation de Théocletes. Jean était savant dans l'art de traiter les minerais de fer. Il fabriquait de l'or avec du bois, et il a transmué en gemmes des cailloux.

» Ces poudres produisent une pigmentation à la surface du verre... Elles le tachent de petites bulles d'air... Elles le strient et le rendent nuageux... Ce sont là, pensez-vous, peut-être, des imperfections. Mais ces imperfections concourent à la perfection générale du coloris. Elles sont l'âme du verre ou le témoignage de sa personnalité propre et la preuve qu'il vit — comme la nacre des huîtres perlières... Le temps l'améliore. Il se patine, en effet, sous l'action des ans et se recouvre d'une résille, semblable à une toile d'araignée, qui donne du mystère à sa couleur. »

— Il vit, répéta le Maître de l'Œuvre, qui venait d'entrer. La cathédrale tout entière vit. Le mouvement, qui est le nombre, l'habite. Elle est un jeu de forces entre les colonnes et les arcs-boutants d'une part, les arcs croisés de l'autre, l'équilibre de deux poussées s'exerçant en sens contraires, et prenant leur appui dans une double résistance.

» Point d'entassement de pierres gigantesques ici, ni de groupements de temples, formant une collectivité monstrueuse. Mais un édifice tout entier organisé, semblable à un individu, et où rien n'existe qui ne soit motivé par la construction. L'extérieur de la cathédrale en exprime l'intérieur, et il y a concordance absolue

entre sa structure et sa forme. Si solidaires les unes des autres sont les parties qui la composent qu'on ne pourrait en retrancher une seule, sans la ruiner du haut en bas.

» Telle est Notre Sainte Mère l'Eglise elle-même, dont on ne saurait — qu'on ne l'ébranlât — nier ou contester le moindre principe. Comme l'Eglise, du reste, est fondée sur le dogme de la Trinité, la Maison de Dieu reprend la forme pyramidale en qui les Egyptiens avaient reconnu la plus stable de toutes celles qu'on peut adopter; mais elle l'anime en l'articulant. Elle est flexible, souple; docilement soumise, en chacun de ses éléments, à la volonté qui l'a conçue. L'architecte commande, et voilà la théorie des piliers, qui portent au-dessus d'eux les arcs croisés comme des palmes, s'éloigner, pour élargir la nef, et se rapprocher pour amincir les collatéraux. La voûte se resserre ou se distend, selon l'ordonnance des colonnes. Assemblées autour du chœur, de façon à dessiner deux cercles concentriques, elles distribuent les arcs comme les rayons d'une roue, du moyeu à la jante.

» Plus de vides que de pleins, enfin. Les murs pourraient être supprimés s'ils ne permettaient la découpure des claires-voies et ne servaient d'encadrement aux vitraux. La rose elle-même, d'ailleurs, qui élargit la nef et en illumine la voûte, y joue le rôle d'étrésillon. Une carcasse : le squelette aérien d'un grand oiseau que l'on dirait encore mêlé au ciel dont il est descendu pour venir se poser sur la terre. »

— Un grand oiseau, oui, dit Hervé; et un grand arbre qui a commencé de germer dans les catacombes et les cryptes; qui a dressé son tronc avec les premières basiliques et qui épanouit, aujourd'hui, ses branches.

— Les verrières en sont la mouvante parure, renchérit Boutefoy. Les filets de plomb souples qui cernent leurs petits médaillons y reproduisent les nervures des feuilles. A distance, les hachures brutales de leurs personnages se fondent dans la clarté, tandis que

les mailles dont elles sont veinées empêchent ces mêmes personnages de s'y dissoudre...

Depuis quelques instants, un garçon d'une dizaine d'années, qui s'était approché sans bruit, se tenait immobile à côté du verrier. Il semblait intimidé par la présence auprès de lui, non seulement du Maître de l'Œuvre, mais d'Hervé et de Hanz, et emmêlait nerveusement ses doigts derrière son dos.

— Bonjour, Tristan, dit Boutefoy quand il se fut avisé, enfin, de sa présence. Mais que viens-tu faire, céans, de si bonne heure?

L'enfant rougit, sans répondre.

— Ce n'est pas ton jour de leçon, tu le sais bien?

— Je le sais, sire; mais je voulais vous saluer...

— Eh bien, nous sortirons ensemble tout à l'heure. Tiens-toi sage, en attendant.

Tristan alla sans mot dire s'asseoir sur un escabeau contre le mur, où il appuya la nuque en baîllant.

— Il faut, quand on bâille, mettre la main devant sa bouche pour empêcher le Diable d'y entrer, dit Boutefoy. Tu as faim?

Tristan secoua la tête.

— Tu as mal dormi?

— Ce n'est pas moi...

Jehan sourit de la naïveté de cette réponse, qui lui donnait la raison de la visite de l'enfant; et, s'adressant à Hervé et à Hanz, il chuchota :

— Il adore sa mère, voyez-vous, et ne peut s'endormir qu'elle n'ait la paix sur le visage. Elle a dû le tenir éveillé tard, cette nuit...

Hanz, dont les regards étaient fixés sur Tristan, se détourna d'un mouvement brusque. Il salua Jehan, puis, ayant pris congé du Maître de l'Œuvre, il dit, dans un souffle à Hervé, qui l'observait à la dérobée :

— Le devin ne s'est pas trompé. Partons, veux-tu?

... Un peu plus tard, Jehan sortit en avance sur son temps, avec l'intention d'aller dîner, comme à son habitude, à « La Chainze de Notre-Dame », car il avait

licence de ne point partager le repas de decim-heures avec les verriers.

Il avait pris par la main Tristan et se promettait de l'accompagner un bout de chemin pour lui parler de sa mère; mais, à peine eut-il fait deux pas que l'enfant l'arrêta :

— Il faut que vous veniez chez nous, sire! dit-il d'une haleine.

— Il faut... Pourquoi faut-il ?

— Autrement, et si vous n'achetiez quelques victuailles, nous ne mangerions pas, maman et moi...

— Dame Ameline serait-elle malade?

— Point. Elle refuse de sortir, voilà tout.

— Et tu sais pourquoi elle refuse?

— Parce qu'elle a peur de rencontrer un homme.

— Ah!...

— Je l'ai vu. Elle me l'a montré en tremblant; puis s'est mise à courir jusqu'à la maison. Elle répétait : « Ulrich ! Ulrich Werner ! » en me serrant très fort contre elle. Un pèlerin, sire; mais de mauvaise mine. En haillons, avec un visage tout balafré. Elle a crié : « Ulrich! » en se réveillant en sursaut ce matin, après s'être endormie avec moi dans ses bras. Alors, je suis venu...

— Tu l'as quittée sans la prévenir?

Tristan fit oui de la tête, sans oser lever les yeux.

— Bon, dit le verrier. Allons chez ta mère.

JOHN CHARPENTIER.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Samuel Rocheblave : *Vauvenargues ou la symphonie inachevée*, Editions « Je Sers ». — G. Saintville : *Recherches sur la famille de Vauvenargues*, J. Vrin. — G. Saintville : *Quelques notes sur Vauvenargues*, J. Vrin. — G. Saintville : *Lettres inédites de Vauvenargues et de son frère cadet*, Les Belles Lettres. — G. Saintville : *Autour de la mort de Vauvenargues d'après un dossier conservé aux Archives nationales*, J. Vrin. — G. Saintville : *Le « Vauvenargues » annoté de la Bibliothèque Méjanes*, Giraud-Badin.

Sous le titre: **Vauvenargues ou la Symphonie inachevée,** M. Samuel Rocheblave nous donne, condensés en un très petit volume, et dans une belle forme de style, les résultats d'une longue méditation sur l'œuvre du moraliste. A travers cette œuvre, il s'est efforcé de retrouver les aspects de l'âme qui la conçut. Son travail reste d'un bout à l'autre dans le domaine de l'analyse psychologique et littéraire. Il n'y faut pas chercher des faits biographiques nouveaux ni même quelque curiosité d'ordre historique. La biographie et l'histoire n'y interviennent que pour éclaircir, expliquer, rendre plus nettes la formation intellectuelle et morale et la courbe de pensée de l'écrivain. Mais quiconque lira cet essai sincère, plein de vénération, regrettera, à l'exemple de son auteur, que Vauvenargues, fauché en pleine jeunesse, n'ait pu donner la mesure de son génie spontané, et, pour ainsi dire, instinctif.

Dès l'enfance, il souffre d'un état de débilité constant qui entrave le jeu normal de ses études. Parvenu à l'adolescence, il embrasse la carrière des armes, car il n'en voit point d'autre qui convienne à sa situation de gentilhomme et, au surplus, d'aîné de famille, héritier du nom et des titres. Il remplit son devoir de soldat avec zèle, et aussi avec une énergie morale que ses défaillances physiques rendent plus

méritoire. Une sorte de stoïcisme l'anime qui lui permet de triompher des pires fatigues. Il aime la gloire, la concevant sous sa forme la plus élevée. Il gagne les grades, devient capitaine, peut aspirer à une condition supérieure; mais, tout d'un coup, trahi par ses forces, il doit renoncer à l'état militaire. Sa vue est menacée, son estomac ne supporte plus les nourritures aléatoires du soldat en campagne. En 1742, participant à la guerre de la succession d'Autriche, il fait, à la tête de sa compagnie, la fameuse retraite de Prague et ne se remet point de l'épuisement qu'elle lui procure.

Il est déjà moraliste, mais moraliste en action. Il a déjà, inconsciemment, conçu l'essentiel de sa doctrine, de cette doctrine que M. Samuel Rocheblave dégage de son œuvre. Il a étudié l'homme pour le connaître et, le connaissant, l'améliorer, former son esprit et son cœur; il est le « père » de sa compagnie et l'éducateur d'un tout jeune officier, Hippolyte de Seytres, dont il a fait son ami et son disciple. Il a pris la plume pour condenser, en des *Conseils à un jeune homme*, les idées stoïciennes que le métier des armes lui inspira.

A-t-il, au cours des campagnes, et dans l'oisiveté des garnisons, complété les études sommaires de son enfance? M. Samuel Rocheblave nous le montre passionné de La Rochefoucauld, Pascal, Fénelon. Nous le voyons, d'autre part, dans ses écrits postérieurs, formuler des jugements littéraires qui supposent des lectures abondantes. On ne situe point, d'une manière positive, dans sa vie nomade de soldat, les périodes de culture spirituelle et on les situe d'une manière moins positive encore, plus tard, en un temps où, la vue quasiment perdue, il doit demander à des tiers de lui lire les textes qu'il souhaite connaître.

Toujours est-il que lorsque, accablé de maux, il quitte l'armée avec l'espoir d'entrer dans la diplomatie, son expérience des hommes est acquise, car, dans la suite, tantôt confiné en province, et tantôt enfermé, à Paris, dans une étroite solitude, il n'aura guère d'occasions de la compléter. On sait que la diplomatie ne lui fut point ouverte et que, déçu sur ce point, il chercha, dans les travaux de plume, les moyens d'assurer sa subsistance. M. Samuel Rocheblave précise avec force de quel secours lui fut l'amitié admirative de Voltaire.

Seul peut-être de son temps, le philosophe discerna quel accent nouveau régnait dans les petits traités de Vauvenargues et apprécia sa « virginité d'esprit supérieure à toutes les acquisitions de l'esprit ». « Vous êtes, lui écrivait-il, l'homme que je n'osais espérer. »

En 1746, talonné par Voltaire, Vauvenargues, défiguré par la petite vérole, fantôme mû par une héroïque volonté, se décida à publier le petit livre qui le devait rendre à jamais illustre. Il mourait l'année suivante, à l'âge de trente-deux ans, ayant préparé, en tenant compte des conseils et des corrections de Voltaire, une nouvelle édition de son œuvre qu'il ne vit point paraître.

M. Samuel Rocheblave le considère comme un moraliste de sentiment et aussi comme un « stoïcien-chrétien », très différent des La Rochefoucauld et des La Bruyère, qui exercèrent contre les hommes une critique acerbe et prétendirent les conduire à la vertu en persiflant leurs défauts; car Vauvenargues voulait l'homme humain pour l'homme; il souhaitait mener celui-ci à résipiscence par la douceur, la bonté, la charité, la sollicitude et surtout, par la culture du goût; il écrivait, en effet: « Il faut avoir de l'âme pour avoir du goût. »

On ne saurait rendre compte exactement du petit volume, tout en nuances, de M. Samuel Rocheblave. Disons pourtant que cet auteur, contrairement à plusieurs biographes de Vauvenargues, pense que le moraliste, sans accorder grande importance à la « religion de sacristie » était néanmoins imprégné d'un très profond sentiment religieux. Il tenait, ajoute-t-il, ce sentiment religieux de son éducation et de l'influence persistante, à travers le temps, des préjugés familiaux; mais il n'attendait pas grand concours de la piété pour la purification des âmes.

M. Rocheblave ne s'est pas inquiété de savoir quels, parmi les parents de Vauvenargues, purent incliner ce dernier à des croyances au moins idéalisées. M. G. Saintville éclaircit, d'une façon assez précise, cette énigme dans une brochure riche de documents inédits et portant le titre: **Recherches sur la famille de Vauvenargues.** Rétablissant, d'après les archives municipales d'Aix, la filiation erronée jusqu'à

l'heure présente, de Joseph de Clapiers, marquis de Vauvenargues, père du moraliste, il indique que le quatrième enfant de ce marquis était une fille, Elisabeth-Thérèse, laquelle fut religieuse carmélite. Personne encore n'avait donné le moindre détail biographique sur cette pieuse demoiselle. M. G. Saintville a retrouvé, dans les papiers du Carmel de Marseille, une Lettre circulaire permettant de la situer très exactement dans sa famille, avant sa profession, et au couvent après cette profession.

De cette lettre, il ressort qu'Elisabeth-Thérèse fut éduquée au couvent de Sainte-Ursule d'Aix, sous la direction de l'une de ses tantes, religieuse de ce monastère, et que la vocation lui vint dès l'âge tendre. Etant parvenue à l'adolescence, elle manifesta l'intention de s'enfermer au Carmel de Marseille où une deuxième tante la pouvait accueillir et soutenir dans sa foi. Or le marquis de Vauvenargues destinait sa fille, douée de beaucoup de grâces et d'esprit, à une existence mondaine. Il fit donc quelque opposition aux vœux de la néophyte; mais celle-ci sortit de la maison paternelle et se rendit au couvent. Il y eut alors une sorte de lutte entre le père et la fille, mais cette dernière enfin triompha.

M. G. Saintville, dans la suite de sa brochure, nous découvre que, des deux tantes qui firent l'éducation religieuse d'Elisabeth-Thérèse, l'une peut avoir été sœur Elisabeth de Saint-Hyacinthe Vauvenargues, l'autre était sûrement Marguerite de Bermont, en religion sœur Anne-Marie de Sainte-Thérèse.

Voilà donc des points curieux éclaircis. Ils ne sont pas indifférents en ce qui concerne Vauvenargues, car ils tendent à prouver que celui-ci passa sa jeunesse dans un milieu où la piété tenait grande place. Au printemps de l'an 1744, époque à laquelle sa sœur entra au Carmel, le moraliste, ayant donné sa démission d'officier, était à Aix. Il s'y ennuyait et manifestait le désir « de ne pas y faire de vieux os ». Cependant il y demeura jusqu'à la fin d'avril 1745, c'est-à-dire jusqu'après la date où la jeune novice fit profession définitive. Selon M. Saintville, ce long séjour en une ville où il ne se plaisait point indique que Vauvenargues dut s'intéresser passionnément au drame familial que provoquait la vocation

persistante d'Elisabeth-Thérèse. L'homme ne restait donc point indifférent, comme on l'a prétendu, aux problèmes religieux. D'où il s'ensuit que la *Méditation sur la Foi* et la *Prière*, écrites par lui dans la suite, l'une et l'autre fort émouvantes, et rappelant l'accent pascalien, ne furent peut-être pas de simples exercices de plume.

M. G. Saintville ne s'est pas borné à publier la brochure que nous examinons ci-dessus. Il en a donné en divers temps quatre autres. Il semble éprouver pour Vauvenargues une admiration analogue à celle que M. Ernest Jovy éprouvait pour Pascal. Il souhaite visiblement faire la lumière autour d'une biographie où subsistent encore tant de mystères.

Dans **Quelques notes sur Vauvenargues,** M. Saintville s'est occupé d'établir les états de services de l'Officier du Régiment du roi. Les archives de la Guerre lui permettent de fixer sans contestation possible à 1735 et non à 1734 l'entrée du moraliste dans ce Régiment et aussi les différentes dates de ses promotions aux grades supérieurs. Les archives des Affaires étrangères lui permettent de plus, grâce aux lettres inédites qui y figurent, d'indiquer comment l'officier quitta ledit Régiment et comment fut accueillie, par le ministre Amelot, sa demande d'entrée dans la diplomatie.

A ces documents d'importance, M. G. Saintville en ajoute d'autres dans **Lettres inédites de Vauvenargues et de son frère cadet,** car ces lettres (dix de Nicolas de Clapiers et deux de Vauvenargues), pour la plupart extraites de manuscrits de la Bibliothèque nationale où personne n'était allé les chercher et adressées au président de Saint-Vincens, au marquis de Caumont et à l'archidiacre Thoynon, apportent quelques faits nouveaux sur le moraliste, surtout à l'époque où il commença sa carrière d'écrivain.

M. G. Saintville suit, pour ainsi dire, d'étape en étape, la vie de Vauvenargues. Va-t-il abandonner celui-ci après sa mort ? Point du tout. Cette mort dut provoquer les formalités d'usage sous l'ancien régime et, par suite, laisser des traces subsistant dans les dossiers d'archives. En ce temps-là, en effet, le commissaire du quartier où trépassait un personnage susceptible de posséder quelques biens se transportait, à la

requête des héritiers ou du propriétaire, au logis mortuaire. Il posait les scellés, dressait un procès-verbal et désignait un gardien. Pour faire lever ces scellés, les héritiers étaient tenus d'obtenir permission du lieutenant-civil. Après la levée, un inventaire était fait par ministère de notaire.

On se demande comment les biographes de Vauvenargues ont négligé de s'informer de l'existence de ces papiers officiels. M. G. Saintville les publie dans sa brochure. On y voit que l'apposition des scellés fut exécutée à la requête du propriétaire du moraliste, Jean-Baptiste Jourdain, que Vauvenargues habitait une simple chambre garnie de l'Hôtel de Tours, rue du Paon, qu'il ne possédait à peu près rien en dehors du linge contenu dans une commode et une malle, de quelques perruques, mules, bottes et habits, et d'une « chaise de poste à l'italienne » remisée dans la cour.

Les héritiers ne se dérangèrent pas. Ils prirent possession des hardes et des papiers du défunt par procuration. Aucun inventaire ne fut dressé.

Et voilà des documents très curieux et très édifiants. Ils montrent à quel point la littérature, sur laquelle comptait tant pour vivre le malheureux moraliste, avait garni sa bourse. Une cinquième brochure de M. G. Saintville: **Le Vauvenargues annoté de la Bibliothèque Méjanes,** concerne l'exemplaire des œuvres de Vauvenargues où Voltaire avait porté ses corrections et à l'aide duquel le moraliste avait, avant de mourir, préparé une seconde édition de ces œuvres. Ce volume passa en différentes mains. De nos jours seulement on a reconnu que ses marges contenaient les commentaires de Voltaire.

Il faut espérer que M. Saintville se décidera à écrire une biographie globale de son héros après avoir fait quelques nouvelles découvertes. Les riches annotations qui accompagnent les textes inédits publiés par lui nous laissent prévoir que cette biographie nous présentera un Vauvenargues enfin vivant et tel qu'il était dans la réalité.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Robert Houdelot: *Fugue un peu triste*, « La Presse à Bras ». — Henry Dérieux: *Le Regard sur le Monde*, « Bibliothèque des Marges ». — *Ballade de la Belle qui viendra*, « les Argonautes ».

Fugue un peu triste, ah! oui! cher Robert Houdelot, cette suite exquise de poèmes que vous nous offrez est déterminée par des rencontres de déceptions, et de mélancolie, mais vous n'avez point songé à grossir l'importance, à en exagérer la portée même sur la fraîcheur juvénile de vos sentiments. Vous ne glissez ni à l'affectation d'un excessif désespoir, ni à l'amertume. Je sais un esprit sensible et raffiné qui murmurait, admiratif d'ailleurs et non dans une intention mauvaise (sans quoi je n'y eusse attaché aucune attention) : « Henri Heine; *l'Intermezzo.* » Non, nulle âpreté chez vous, cette pureté initiale de l'âme n'est pas en vous touchée; rien de conventionnel, ou qui s'applique à rejoindre les plus éclatants ou adorables modèles. Je ne connais que vous qui soyez vous, et vous êtes, je vous le répète, exquis. Ah! je me souviens avec fierté de ce que je pressentis de votre talent inconnu, au début de 1932: « ...N'est-ce, en vérité, de quoi attendre ce que nous apportera, de plus sûr, de plus subtil et de plus fort, de recueil en recueil, M. Robert Houdelot? » Vous aviez dix-neuf ans quand je saluai ainsi *le Cantique de Roméo*. Vous avez réalisé, vous avez surpassé tout ce que j'augurais. Je ne connais guère de suite de poèmes adolescents aussi sincères, aussi lumineux dans la douceur, l'ingénuité originelle et en secret souffrante, aussi souples d'une ingéniosité on dirait toute fraîche et spontanée. Une science aussi absolue, aussi sûre du vers, une aussi discrète et exacte effusion de la pensée et du cœur. Vous êtes, mon cher tout jeune ami, un poète vrai, un poète que j'éprouve un plaisir extrême, un plaisir empli d'orgueil à signaler aux lecteurs du *Mercure*, à saluer avec sympathie, dans la confiance la plus enthousiaste, la plus fraternelle. Mon cher Houdelot, soyez-en assuré, mes lecteurs se persuadent qu'un charme inexplicable me fait délirer en parlant de vous et de votre beau livre, si bien présenté par *la Presse à Bras* de M. Raphaël Maillol. Vous m'avez fait d'ailleurs l'inattendu, l'insigne plaisir de me le dédier. Je ne puis appuyer mes dires et confirmer

mon appréciation qu'en transcrivant quelques-uns de vos vers (où, comment choisir?), — et c'est à vous que je m'en remets pour persuader enfin quiconque douterait.

Alors même que je citerais ce que j'aime le moins dans votre recueil, cette familière *Lettre Retrouvée*, unique vestige de vos recherches d'un rythme plus lâche que les classiques, la prestesse assurée de votre « métier » intéresserait autant que la candeur fine, attendrie et profonde quand même de votre émotion. Mais elle est trop longue. Voici, oui! même après Verlaine, après Rimbaud et « Il pleure dans mon cœur... », et « Il pleut doucement sur la ville », cette ariette de Robert Houdelot, *Pluie:*

Pleut-il? Ah! c'est un frais bonheur
Au cœur malade!
Et que résonne la ballade
En sol mineur!

Doux bruit qui se déverse,
Ruissellement...
Au clavier pleure en ce moment
Une autre averse.

Et mon cœur, avec les oiseaux
Mouillés de pluie,
Sous les feuilles se réfugie
Des longs roseaux.

Musicalité délicate de ce fin talent, de plus fortes qualités interviennent et le rehaussent. Lequel prendre? Poèmes sur Paris, sur l'amour qui s'efface et demeure partout présent, *Orphée est mort, les Bras en Croix*, l'un ou l'autre des sonnets, *Cythère*, les odelettes familières, la pièce finale *Voici le Temps*, d'une douleur si contenue et mêlée d'espoir, les stances de dévotion reconnaissante et fraternelle à Charles Guérin? Non. Je me contenterai de la portion si doucement évocatrice du parfait poème intitulé *Princesses:*

Iphigénie est telle encore en ma pensée
Qu'aux rivages d'Aulis d'autres l'avaient laissée
Gémissante et promise au sort qui s'apprêtait;
Et de même j'entends, dans l'ombre où tout se tait,
Jusqu'à ce que la nuit à l'aurore s'unisse,

Frémir et soupirer le cœur de Bérénice;
Votre cœur, ô princesse, et je lui parle bas...
— Titus est mort, Titus qui ne vous aimait pas;
Rome n'est plus, qui fut votre austère rivale,
Mais vous vivez encore et rien pour moi n'égale
Le bruit harmonieux de vos noms murmurés,
Et vous êtes l'objet de mes soins préférés,
O princesse d'Hellas, ô reine d'Idumée,
Alors que mon bonheur n'est que cendre et fumée,
Et vous restez toujours le charme de mes yeux
Et le triste plaisir de mon cœur amoureux.

La vertu primordiale de l'art d'Henry Dérieux, c'est la pondération, un équilibre de sérénité jusque dans le désespoir, le renoncement, la détresse; une volonté sans éclat et sans effort; une parfaite équanimité. Peut-être redouterait-on, à cause de ce que j'ai dit, de la monotonie dans ses vers? Il n'est que d'entr'ouvrir son recueil récent, **le Regard sur le monde,** pour aussitôt s'apercevoir qu'une telle crainte n'est en rien fondée, et que les ressources de ce poète juste, savant, pur et discret, sont infinies. De longues souffrances, une réflexion constante, les méditations sur le monde et sur soi ont abouti à ce livre de sagesse qui accepte et qui constate, plutôt qu'elle ne se résigne; elles lui ont enseigné à s'assimiler comme toutes naturelles, toutes simples, et non suscitées du dehors, les deux maximes qu'il inscrit en épigraphe à son recueil: « Regarde toutes choses en être qui doit mourir. » C'est Marc-Aurèle qui parle, et Paul Claudel qui achève: « Regarde et vois ces choses qui ne finiront plus. »

Jadis Henry Dérieux s'était préoccupé du chemin parcouru: *le Regard derrière l'épaule* fut le titre d'un de ses premiers recueils. Il subit *les Jours déchirants,* rassembla *le Livre d'Heures de la Guerre,* puis, libéré d'esprit quoique tourmenté de corps, il jouit des *Heures Egales* et écrivit l'*Elégie aux Saisons.* Maintenant il connaît *le Visage du Monde,* il apprécie à sa valeur la fièvre des tourments intimes et des troubles où il lui fallut se débattre. Les poètes lui sourient, plusieurs des temps anciens, ses frères d'âme Albert Samain, Charles Guérin, et, parmi les glorieux qui vivent, Francis Jammes, soumis comme lui au bienfait de la beauté

intime des choses de la nature la plus familière, et sachant écouter, recueillir le conseil de la brise et des nuits étoilées dans les frissons de l'air qui les entoure. Maintenant plutôt qu'il n'y participe par l'action, le poète est ému du souvenir de l'idée qu'il poursuit, qu'il caresse, de la persistance toute tendre et comme renfermée en la mémoire, des anciennes et des plus pures amours. Ainsi tout s'élève, se magnifie, l'homme, par la pensée et la joie d'aimer, grandit par delà son destin. Il s'écrie:

Détachons-nous des temps, du monde et de l'espace
Et montons, confondus dans un même baiser.

Semblables au flambeau qui conjugue deux flammes,
Nous atteignons la cime où deux êtres aimés
Ne peuvent plus trouver rien de vil dans leurs âmes
Car l'amour est un feu qui les a sublimés.

Henry Dérieux pénètre aux régions suprêmes où la pensée du poète et l'élan du sage désintéressé et serein se confondent en la plus haute grandeur humaine à laquelle l'homme puisse tendre.

Curieuse gageure et dextrement gagnée la présentation de ces poèmes *les Exercices d'Anne* d'où l'auteur anonyme a extrait la **Ballade de la Belle qui viendra.** Elle est précédée de la *Complainte du Prince d'Orient:*

Je suis un Prince d'Orient,
Etourdi et capricieux,
Nonchalant et insoucieux,
Je suis un prince d'Orient!

Il se décrit et s'analyse, nonchalant et capricieux; nous savons tout de ses origines, de ses relations, de son éducation, de ses rêveries, de ses goûts, de ses nostalgies amoureuses. Il chante ensuite, le beau prince, tout ce qu'il aime, tout ce qui l'attire: les ailes, les fleurs, les eaux, les femmes en songe dans le crépuscule, et la corolle qui se fane, le rire jailli et les larmes, le baiser « qui perd sa saveur à mesure qu'on le prolonge, tout ce qui vole et qui s'en va..., la flamme qu'on ne peut saisir, « l'eau qui s'écoule pour toujours ». L'âme

mélancolique, son rêve un peu se précise, c'est une surprise enfin qu'il désire. Quelle? Elle sera faite de toutes les merveilles insaisissables et légendaires; joyaux, parures, vêtements, couleurs et formes entrevues dans les miroirs, aux tableaux d'autrefois, et les figures des mythes et des poèmes, tout ce que l'art et même l'artifice transpose et embellit; rien de ce qui, naturel et vrai au sentiment des hommes, n'est incolore ou ne retient le regard que par les défauts qu'on y surprend:

J'aime les fards et les parfums,
Le lait d'amande qui rend douce
La peau du visage et des mains,
La rose qu'on se met aux joues
Et sur le lobe de l'oreille;
Le noir qui ombre les paupières,
Le crayon qui allonge l'arc
Des sourcils et noircit les cils
Le rouge dont on peint les lèvres,
....
L'émail qui recouvre les ongles
De corail, de nacre ou d'onyx...

Reine de Saba, Penthésilée, Hélène de Sparte et de Troie, Bérénice reine de Judée, Thaïs, Salomé, Yseut, Psyché sans sa lampe funeste, Grisélidis, la Sulamite, Nausicaa, Ophélie, Titania, Messaline, tant d'autres, tant d'autres, toutes ardentes et songeuses, elles se mêlent, elles se joignent, feu follet, flamme, feuille neuve, graine emplie de sagesse, oiseau, étoile, neige qui flotte sous le ciel, libellule, à ce sultan d'un sérail invisible. Ainsi s'offrira, se présentera, amoureuse comme lui-même, celle qu'il attend, la Belle qui viendra!...

Et tout ce tourbillonnement délicieux de noms et d'images dans ce rythme soutenu et sans cesse neuf et varié des plus alertes octosyllabes, où rien ne cloche ni ne fléchit.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Jean Giraudoux: *Combat avec l'ange*, Grasset. — Paul Bourget: *Une laborantine*, Plon. — Martial-Piéchaud: *Charline*, Plon. — Edith Thomas: *La mort de Marie*, *L'Homme criminel*, Gallimard. — Marcelle Sauvageot: *Commentaire*, La Connaissance. — Christiane Fournier: *Le roman de la mal-aimée*, Nouvelle Revue Critique. — José Théry: *Prenez garde à la jeunesse*, Albin-Michel. — Mémento.

Il y a de tout dans le nouveau récit de M. Jean Giraudoux, **Combat avec l'ange,** et du Jean Giraudoux, pour commencer. On retrouve, en effet, dans cette œuvre exquise, les thèmes romanesques de *Simon le pathétique* et de *Bella*, dramatiques de *Judith*, de *Siegfried* et de l'*Intermezzo* — mais surtout «le style» de l'auteur. Il est bon qu'un écrivain ait sa manière, et recrée dans chacun de ses livres l'atmosphère ou «le climat» qui lui est particulier. Cela prouve son originalité. Mais M. Giraudoux met une certaine ostentation à accentuer sa ressemblance avec lui-même dans tout ce qu'il écrit. Lui qui aime tant Racine, et qui a si bien parlé de ce grand artiste, il sait avec quelle discrétion d'*Andromaque* à *Phèdre*, et même à *Esther* et à *Athalie*, son caractère propre se précise. Le romantisme a passé là-dessus; je ne l'ignore point. Et les meilleurs écrivains de cette époque qui marque — on l'a assez dit — le triomphe de l'individualisme, ont une façon presque toujours trop criarde d'habiller leurs pensées ou plutôt leurs sentiments. Relisez l'*Adonis* de La Fontaine; vous vous croirez quelque temps, au moins, dans la compagnie de ce même Racine dont je viens de parler. Impossible, en revanche, de confondre une page des *Misérables* avec une page de *L'Ensorcelée*. Tant de fureur dans le désir d'être soi, rien que soi, et jamais un autre, ne va pas sans défauts, extravagance ou excentricité. Le XXe siècle renchérit à cet égard sur le XIXe; et pour en revenir à M. Giraudoux, il suffit de lire dix lignes de n'importe lequel de ses livres pour être convaincu que l'on ne se trouve pas dans la société d'un autre que lui-même. *Combat avec l'ange* est un hymne orphique, ou plutôt un chant *arielien* en l'honneur de l'amour, et nuancé de sentiment biblique. La lutte est héroïque, mais *courtoise*, au sens médiéval du mot, à laquelle nous assistons, ici, entre l'homme et la divinité (celle-ci étant mi-païenne et mi-chrétienne).

Une telle lutte, M. Giraudoux la prend-il, toutefois, très au sérieux? Je ne saurais dire; car sur le terrain où elle se livre, nous le voyons, de temps en temps, cueillir à l'écart une fleur, puis une autre, puis une autre encore... Et le bouquet qu'il compose finit par ressembler à un feu d'artifice. Il entre de tout dans sa profusion — et même le chardon politique (on trouve dans *Combat avec l'ange* un certain Brossard que l'on peut rapprocher du Rebendard de *Bella*). Les portraits de M. Giraudoux sont d'un psychologue et tout son roman d'un poète. Précieux, sans doute — à peine est-il besoin de le répéter. Mais il faut louer, malgré qu'on en ait, toutes ces associations d'idées, toutes ces images qui sortent les unes des autres, brillantes et ornées, comme des tables chinoises — *diminuendo,* ou qui rentrent les unes dans les autres, *crescendo...* Annie a cessé d'être aimée; Annie est morte pour son amant qui parle à la première personne. Une autre femme se présente devant l'oublieux. Il admire ce « jeune phénix » qui se lustre et s'ébroue sur les cendres encore tièdes d'un corps bien froid. (Joli, n'est-ce pas?) M. Giraudoux est un exemple unique de ce que peut la fusion des dons naturels et de l'acquis, de l'*ingenium et artem*. Son invention est inépuisable; et toujours charmante, et souvent subtile et profonde; spirituelle, aussi, bien entendu, non sans drôlerie ni cocasserie. Lui aussi, comme un de ses parrains, Jules Laforgue, disait de Baudelaire, « il met les pieds dans le plat ». On était ému; on le prenait au sérieux: il fait une pirouette ou une cabriole et le voilà, bondissant de son tremplin vers « l'azur », une calembredaine aux lèvres comme, à celles de Gille ou de Pierrot, une marguerite des champs... Vingt lignes plus loin que le passage auquel je viens de faire allusion, il écrit: « J'avais reculé, de bonne foi, ma prochaine femme jusqu'à la paix, jusqu'à la richesse, jusqu'au bonheur général, *jusqu'à la culture libre du maïs et du caoutchouc.* » Savourez cette gradation! Il y aura la paix, le bonheur, avant qu'on puisse cultiver librement l'arbre dont la feuille sert à la fabrication des pneus d'automobiles! Vous n'aviez pas saisi, lourdaud que vous êtes? Alors, fermez *Combat avec l'ange:* vous n'êtes pas digne de goûter les joies que la lecture de M. Giraudoux procure aux initiés.

M. Paul Bourget n'est pas seulement le romancier dont il faut admirer la technique, mais un expert *nouvellier,* selon l'expression inventée par M. Edmond Jaloux pour les besoins de la cause. A l'exemple de son maître Balzac, l'auteur du *Disciple* excelle, il est vrai, à composer de ces longs récits qui se tiennent à égale distance de la nouvelle pour quotidiens et du roman, et que les Anglais appellent *short stories. Un scrupule, Un Saint, Monique* en sont, dans son œuvre, des types; et voilà qu'il nous en offre un nouvel exemple avec **Une laborantine.** Dans cette étude (qui est plus un *solo* qu'une *symphonie*, pour parler le langage de l'auteur lui-même) je ne puis voir un roman véritable, en dépit de son évocation du milieu spécial des infirmières, instruites en chimie ou en bactériologie, qui travaillent dans les laboratoires. Le vocable, par parenthèse, que M. Bourget a inventé pour désigner ces femmes, restera-t-il? Il est permis d'en douter, en vertu des lois inflexibles qui régissent la morphologie. De *laboratoire* tirer *laborantine,* cela est un peu bien artificiel et ressemble à une plaisanterie ou à une boutade. Pour la même raison, M. Marcel Prévost, qui avait réussi à créer un nom dont on connaît la fortune, avec les *demi-vierges* (d'intention satirique) n'a pas renouvelé son exploit quand il a lancé les *don-juanes.* Mais on sait que la science, et la psychiatrie, en particulier, intéresse fort M. Bourget. Il met à profit ses connaissances extra-littéraires pour peindre le groupe social où il a situé le drame qui déchire l'héroïne de son récit: Paule Gauthier. Paule est jolie, mais sage — malgré ses fréquentations... Elle est convoitée par un écrivain dissolu. S'égarera-t-elle, alors qu'un honnête homme voit son péril? C'est l'art de M. Bourget de rendre cette question angoissante pour le lecteur, et de profiter de son émotion pour l'intéresser à un des problèmes — d'essence morale et même religieuse — à l'approfondissement desquels il apporte une si généreuse conviction. « Nos actes nous suivent », avait déjà dit M. Bourget. Mais Paule qui rachète, ici, une faute paternelle, fait oublier qu'elle est le sujet... d'une thèse.

Discipline du théâtre! Elle oblige au plan préalable, à l'ajustement des ficelles, au calcul des ressorts. En cette

époque où l'élégance du romancier — sa façon même de singer le génie — est de se feindre nonchalant à charpenter des histoires, à se passer au besoin d'histoire, s'il se trouve assez virtuose, elle tient si serré dans la tradition un moderniste comme M. Martial-Piéchaud qu'il ne peut pas ne pas construire « selon les règles ». Ce qu'il apporte d' « à la page » dans cette rigidité y gagne de s'adresser autant à l'émotion qu'à l'intelligence: *miscuit utile dulci.* **Charline,** fillette, est mêlée à un adultère de sa mère qui s'éclaire pour elle à mesure qu'elle grandit. Le père en meurt. D'abord, elle voudra venger ce père, empêcher les amants de se marier. Puis, à la lueur de son premier amour, à elle, amour malheureux, du reste, la vraie compréhension — donc l'indulgence — arrive... Des notations très aiguës, en raccourci, comme au théâtre. Une fin, comme au théâtre, un peu conventionnelle. Mais je veux dire l'éloge vrai: il y a une pincée d'éternel dans ce croquis d'un drame de contemporaines, mère et fille; d'éternel-féminin.

La mort de Marie, par Mme Edith Thomas; **L'Homme criminel,** par la même; deux cents pages à peine pour résoudre ces deux problèmes: 1° Comment, d'une orpheline tuberculeuse, accueillie par devoir et non sans répugnances, une vieille dame de province arrive à se créer une idole, *post mortem,* à ranimer de son culte les cultes morts qu'elle suivait par habitude et qui ne lui donnaient plus rien de nourrissant; 2° Comment un simple, bêtement primaire, arrive à s'halluciner, à cause de son style physique, jusqu'à se croire l'âme du criminel dont il a les oreilles décollées et les phalanges à spatules, et se tue avant de tuer. On ne peut dire, pourtant, que ce soit cursif. Le paysage mental de la province dans le premier cas, de la petite banlieue dans le second, tient beaucoup de place ;les psychologies sont poussées; ce n'est pas de la nouvelle (une rapide vision par le dehors), c'est du roman (des microcosmes décrits, totalement, et du dedans). La sensation de brièveté vient de ce que, dans la langue la plus simple, la démonstration se poursuit du connu en créant toujours du connu, de plus en plus difficile, mais sans cesse mis à notre portée, et du tact exquis à se faire aussitôt entendre. Si jamais le surréalisme devient

lisible, il le deviendra dans cette voie *objective* (en se niant). J'appellerais plutôt cet art, frais comme le zèle d'une jeune diplômée à dispenser ce qu'elle a appris, du sous-réalisme: des surfaces gagner droit les profondeurs avec une lampe à projections perçantes.

Le petit livre de Mme Marcelle Sauvageot : **Commentaire,** est de qualité. C'est un monologue, du genre de celui que mit un jour en vers le douloureux Jules Laforgue: *Je fume étalé, face au ciel...* Il *revenait* d'un amour, sur l'impériale d'une diligence qui roulait cahin-caha à travers la campagne enveloppée de crépuscule. Mme Sauvageot ressasse une déception sentimentale dans un train dont le rythme plus rapide scande la phrase de défaite ou d'adieu. Elle réfléchit; elle analyse; elle « commente ». C'est une fille de Proust et dont l'attention tendue, crispée même, ne se relâche pas un instant. L'attention: la plus haute des vertus intellectuelles ou spirituelles. Et peu de choses sont aussi émouvantes que ce combat solitaire d'un être avec ses fantômes, que suscite devant notre pensée Mme Sauvageot. Quel héroïsme et quelle misérable impuissance! Mais plus ils sont désespérés, plus ils sont beaux, ces « appels de chasseur perdu dans les grands bois ». L'amour mort, dit excellement M. Charles Du Bos, le critique si pénétrant qui présente *Commentaire,* l'amour mort c'est à sa solitude essentielle que l'auteur est rendu... « Si tout change, si tout me fait mal, je suis avec moi, avec moi-même. » Le prix d'une si grande détresse, comme il est précieux! Mme Sauvageot le recueille en un style d'une admirable transparence.

Un accent autobiographique indéfinissable fait le charme du **Roman de la mal-aimée,** par Mme Christiane Fournier, un peu grêle, en soi, ou de portée restreinte. Ralph, fonctionnaire du gouvernement de l'Indochine, retrouve à Paris où il est en congé, son amie d'enfance, Georgine. Elle lui plaît; mais pas assez pour qu'il accepte de se fixer auprès d'elle; et il repartirait vers les pays lointains qui le tentent si, s'armant de courage, elle ne dressait devant, par son aveu, l'image éplorée de l'amour. Il l'épouse; et quand elle est sur le point de devenir mère, rejoint seul son poste au Tonkin. C'est un égoïste, au fond, et léger; mais si séduisant à cause

de sa légèreté même. Georgine ira le retrouver là-bas avec son enfant. Il aime donc, à la fois, la femme, un être de son sang, et sa chère Asie... Mais Georgine en sera-t-elle « mieux aimée »? L'absolu et le relatif. L'éternel malentendu sentimental entre les sexes... Oui; mais tout cela n'est que touché, ici, effleuré, plutôt. La plainte de Georgine est douce — et Mme Christiane Fournier a une très délicate sensibilité.

L'esprit de M. José Théry est satirique, et il a dû prendre un plaisir amer à composer son nouveau roman: **Prenez garde à la jeunesse.** Le héros en est une espèce d'Arnolphe qui aurait épousé une autre sœur de l'Henriette des *Femmes savantes*, une avocate arriviste et jouisseuse. Elle le fait cocu, comme de juste; mais de l'eau a coulé sous les ponts de Paris depuis le XVIIe siècle, et ce bourgeois — tout comme les grands seigneurs dont sa classe occupe la place — a accepté de partager sa femme avec un tiers. Sans avoir le sourire; toute la différence est là. Il enrage de ne pouvoir que se résigner à son sort. Mais comme il a du goût pour la chair fraîche, à son âge, le mieux, n'est-ce pas? est encore de courber la tête... M. Théry n'approfondit pas, ne cherche pas à approfondir le caractère de ses personnages. Il lui suffit d'esquisser ceux-ci d'un trait. Ses dons d'observation, il les réserve pour les employer avec ingéniosité dans le détail de son récit. Il renouvelle l'intérêt, toujours piquant de celui-ci, par une invention drolatique, dans un style alerte.

MÉMENTO. — La politique, le plus haut des arts, au dire des Grecs (mener des hommes), redevient matière romanesque. *Le parlementaire imprévu*, par M. Georges Poulet (Albin Michel); *Cranèche, Lapipe et Lantumé*, par M. Claude Montaigne (Albin Michel); *Olive*, par M. Philibert Géraud (Editions libres, Marseille); *Le politicien*, par M. Léon Negruzzi (Cahiers libres), symptomatisent plus ou moins bien cette tendance. Les deux premiers sont amusants: deux députés inventés, produits, poussés par leurs proches ou leurs amis et jusqu'à la culbute, exécutant les gestes de leur nouveau milieu exactement comme dans l'épicerie on est agi par les us et mœurs de la confrérie épicière. Les deux autres, trop forcés dans le sens de la farce, n'arrivent pas à la truculence. Aucun des quatre ne dépasse la blague à fleur de réalité, le rituel

des humoristes de revues et des chansonniers. Qui, maintenant, creusera plus avant et touchera le tragique — celui d'une époque qui veut changer ses dieux? — Je rangerais dans la même catégorie *Les enfants possédés* par M. Albert Soulillou (Gallimard), si, laissant le ricanement facile, ils ne débordaient de foi partisane. De courtes monographies saccadées nous font défiler de jeunes révolutionnaires, hommes et femmes, au hasard des séances de leur club. L'amour même, qui perce timidement, porte comme eux chemise réglementaire, ceinturon et matraque de combat; il a pour mission de procréer des *élites*, en qui les dons utilisables d'un tel et ceux d'une telle s'amalgameront pour un dynamisme le plus efficient possible. — Et voici, sous un nouveau titre: *La Kermesse noire* (Jean Crès), une réédition de *La Sarabande*, « roman d'une élection aux colonies, par MM. Marius Ary-Leblond. L'œuvre qui date de près de vingt-cinq ans, déjà, n'a rien perdu de sa verdeur. Elle aura pour les nouvelles générations, auxquelles je la recommande, l'attrait de l'inédit. Mieux: elle sera pour elles une révélation. Et du talent de deux de nos meilleurs romanciers de la grande France, d'abord. C'est une farce de « haulte graisse », comme eût dit Rabelais, mais satirique et poétique. D'un coloris admirable, cette *Kermesse noire* évoque des mœurs qui n'ont pas dû beaucoup changer. La République — même dans les îles de l'Océan Indien — est encore, en 1934, ce qu'elle était en 1871, à plus forte raison en 1910 ou 12...

JOHN CHARPENTIER.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Moritz Schlick : *Les énoncés scientifiques et la réalité du monde extérieur*, traduction d'Ernest Vouillemin, revue et mise à jour par l'auteur, introduction de Marcel Boll, Hermann. — Gaston Bachelard : *Le nouvel esprit scientifique*, Alcan.

Dans la *Collection d'Actualités scientifiques et industrielles*, dont il est si souvent question dans cette rubrique — car elle embrasse, sous une forme condensée, l'ensemble de l'activité scientifique contemporaine, — nous consacrons une série à la philosophie scientifique, qui en est à son quatrième volume (1) et qui, jusqu'à ce jour, s'est préoccupée de diffuser les idées des savants-philosophes de l'Europe centrale.

(1) Cf. *Mercure de France*, 15 déc. 1932, pp. 619-622 (*La philosophie scientifique, vues nouvelles sur ses buts et ses méthodes*, par Hans Reichenbach, *alors* professeur à l'Université de Berlin); 15 juillet 1932, pp. 425-427 (*L'ancienne et la nouvelle logique*, par Rudolf Carnap, professeur à l'Université de Prague); 15 décembre 1933, pp. 653-654 (*Théorie de la connaissance et physique moderne*, par Philipp Frank, également professeur à l'Université de Prague)

L'œuvre de Moritz Schlick, professeur à l'Université de Vienne depuis 1922, est considérable. Mais, jusqu'à ce jour, un seul de ses ouvrages avait été traduit en français (2). La publication actuelle est la traduction de deux articles, récemment parus dans l'excellente revue *Erkenntnis* et auxquels nous avons donné le titre général : **Les énoncés scientifiques et la réalité du monde extérieur.** Ce qui lui confère son principal intérêt, c'est que l'auteur, physicien de formation, illustre ses thèses par des exemples empruntés aux théories actuelles, notamment à la relativité, pour laquelle il est capital de distinguer nettement l'impossibilité logique de l'impossibilité expérimentale.

La philosophie subit une crise salutaire, qui remonte à la création d'une *syntaxe logique.* Désormais, la philosophie n'est plus un système de connaissances, mais un *système d'actes,* une systématisation d'expériences immédiatement vécues. La philosophie devient une discipline *définitive,* dont les résultats rigoureux n'ont plus rien d'un « probabilisme » mort-né.

Il n'est plus de problème insoluble, de question à laquelle on ne pourrait essentiellement pas répondre. Ou bien c'est qu'il ne s'agissait ni de vraie question, ni de vrai problème; on n'avait affaire qu'à des alignements de mots, sans le moindre sens; ils faisaient illusion, parce qu'il suffit à cela que les règles grammaticales soient observées; mais ils ne constituent que des hiéroglyphes ou des sons creux, étant en défaut au regard des règles profondes de la *syntaxe logique,* que l'analyse nouvelle a mises en lumière (p. 10).

Dans une étude rigoureuse, Moritz Schlick montre que le *donné* s'identifie avec le vérifiable, le contrôlable... Dans la vie quotidienne, la présence d'un objet, l'existence d'un document résultent de sensations éprouvées. Cette même méthode s'applique aussi bien aux faits psychiques, sentiments et concepts, notamment aux concepts de *réalité* et de *monde extérieur.* Il n'existe pas de « choses en soi », de « monde transcendental », d'« existence absolue »; le métaphysicien s'abuse, quand il s'imagine croire à *quelque chose de plus,* à quelque chose d'inexprimable, qui dépasserait (« en pro-

(2) *Espace et temps dans la physique contemporaine,* dont nous avons rendu compte ici-même le 15 novembre 1929, pp 182-184.

fondeur », « en hauteur ») la vérification expérimentale, et il est contradictoire d'admettre qu'un inconnaissable est possible.

Cet « inconnaissable », qui forme le fond de l'attitude théologicométaphysique, subsiste chez certains savants — d'ailleurs en faible minorité — comme un résidu de traditions puériles, à la faveur d'idiosyncrasies affectives. Celui qui, au contraire, a libéré son esprit, se refuse, par probité intellectuelle, à agrémenter la description de l'univers d'un lyrisme exempt de signification. Et l'auteur préconise un *empirisme logique*, qui n'est autre qu'un positivisme réactualisé.

On se plaint parfois que l'homme moyen se trouve désemparé et pantelant devant les nouvelles conditions de vie que la science lui impose; il serait temps que l'élite — même et surtout l'élite qui consigne ses impressions en noir sur blanc — prenne de telles lectures pour base de ses réflexions.

§

Gaston Bachelard, qui professe aujourd'hui la philosophie à l'Université de Dijon, poursuit une tâche méritoire, qui l'apparente aux savants-philosophes de l'Europe centrale. Il débuta par l'enseignement des sciences physiques dans différents collèges, ce qui représente une bonne initiation, qui n'est d'ailleurs pas sans péril (3). Nous n'avons pas manqué d'analyser au jour le jour (4) ses principales publications, tout en formulant d'assez graves réserves. Mais c'est avec joie que nous avons constaté ses indéniables progrès dans le petit livre **Le nouvel esprit scientifique,** où il secoue plus résolument la poussière du passé et où les erreurs de détail sont exceptionnelles (5).

(3) N'indique-t-il pas lui-même, en son dernier ouvrage (p. 104), les embûches qui surgissent, quand on restreint son horizon à « la mécanique classique *élémentaire* »?

(4) *Mercure de France*, 15 novembre 1931 (pp. 164-165), 15 novembre 1932 (pp. 180-182), 15 décembre 1933 (pp. 653-654).

(5) Ainsi, le début de la page 70 dénote des notions assez vagues sur la matière et le rayonnement. L'auteur attribue (p. 125) au champ unitaire un concept qui se trouvait déjà dans la relativité générale. Il cite (p. 11) Lalande, qui s'est borné à reprendre une phrase de Mach. Il est en opposition avec Eddington (p. 126) au sujet de portions de l'Univers, avec lesquelles nous pourrions *perdre* tout contact. Il confond à trois reprises (pp. 50, 123, 141) impulsion et moment cinétique. Enfin, en dépit de passages savoureux sur la déchéance de Descartes (p. 147), il prononce (p. 145) l'irréfutabilité du *cogito*, alors que, de « je pense », on ne peut logiquement déduire que : « il y a quelque chose qui pense ».

Nous nous en voudrions de ne pas mentionner quelques phrases à l'emporte-pièce, particulièrement bien venues, sur le *caractère novateur* de la science moderne :

Tôt ou tard, c'est la pensée scientifique qui deviendra le thème fondamental de la pensée philosophique (p. 2). Désormais, une axiomatique accompagne le développement scientifique (p. 32). [La relativité] est née d'une mise en doute des idées évidentes (p. 43). On ne peut prendre les concepts comme *simples* que dans la mesure où l'on se satisfait de *simplifications* (p. 48). C'est au moment où un concept change de sens qu'il a le plus de sens (p. 52). Il n'y a pas *développement* des anciennes théories vers les nouvelles, mais bien plutôt *enveloppement* des anciennes pensées par les nouvelles (p. 58). La science nouvelle substitue le verbe *être* au verbe *avoir*, ce qui revient à remplacer la description par l'équation, la qualité par la quantité... Il y a *plus* et non *moins* dans une organisation quantitative du réel que dans une description qualitative de l'expérience... (pp. 65, 66 et 80). La véritable psychologie de l'esprit scientifique [est une] pédagogie en rupture avec la connaissance usuelle... [Elle] essaie de lire le complexe réel sous l'apparence simple... (pp. 136 et 139). Le véritable esprit scientifique a rompu avec le simple esprit d'ordre et de classification... Il est essentiellement une rectification du savoir, un élargissement des cadres de la connaissance; il juge son passé historique en le condamnant. Sa structure est la conscience de ses fautes historiques. Scientifiquement, on pense le vrai comme rectification historique d'une longue erreur (pp. 146 et 173).

Et ailleurs :

Les instruments ne sont que des théories matérialisées (p. 12). L'expérience fait corps avec la définition de l'« être » (p. 45) [6]. La géométrie non-euclidienne n'est pas faite pour contredire la géométrie euclidienne; elle est plutôt une sorte de facteur adjoint, qui permet la totalisation, l'achèvement de la pensée géométrique, l'absorption dans une pangéométrie... Et cette nouveauté est profonde, car ce n'est pas la nouveauté d'une trouvaille, mais la nouveauté d'une méthode (p. 8). L'astronomie de Newton est un cas particulier de la panastronomie d'Einstein, de même que la géométrie d'Euclide est un cas particulier de la pangéométrie de Lobatchewsky (p. 42). Le calcul tensoriel est un instrument mathé-

(6) Nous avons retrouvé plus loin (p 145) une phrase qui reproduit presque intégralement ce que nous écrivions (*Mercure de France*, 1er mai 1929, p. 600) sur la *définition nominale*, qui n'est rien, tant qu'elle n'est pas complétée par un *postulat d'existence*.

matique, qui crée la science physique contemporaine, comme le microscope crée la microbiologie (p. 54). La physique de Heisenberg absorbe la physique classique, en fixant *avec précision* les conditions dans lesquelles on peut tenir un phénomène pour pratiquement déterminé (p. 121). Ce qui s'attire, c'est des *systèmes de nombres quantiques différents*, et ce qui se repousse, c'est des *systèmes de nombres quantiques identiques* (p.. 163-164). C'est dans le domaine mathématique que sont les sources de la pensée expérimentale contemporaine (p. 134).

En conformité avec ce que nous écrivions récemment (7), nous notons un jugement impartial (pp. 20, 36 et 39), sur « l'erreur épistémologique » d'Henri Poincaré. Gaston Bachelard, à propos de la relativité (pp. 41-48), ne cite pas Henri Bergson — ce qui n'est que justice, — ni même le regretté Emile Meyerson. Mais il est sévère, justement sévère, contre la position que ce dernier prit contre la toute récente physique et, notamment, contre les idées de Langevin (pp. 129-132) :

Il semble bien que l'irrationnel puisse se dissoudre dans des formes rationnelles appropriées... La dualité statique du rationnel et de l'irrationnel est supplantée par une rationalisation active... Pour Meyerson, les quanta sont d'essence aberrante, et il n'est pas loin de tenir pour irrationnelle cette arithmétisation du possible (pp. 88, 158 et 176). Devant les quanta, Meyerson est pris d'une soudaine hésitation (p. 175). Toute son argumentation sur le caractère substantiel de la force vient se briser [sur le principe d'équivalence] (p. 134).

Voilà de nombreuses thèses qu'à mon sens, on ne saurait qu'approuver. Reconnaissons donc sans ambages qu'après des débuts hésitants, Gaston Bachelard prend une place honorable à côté des penseurs de l'Ecole de Vienne, et ce n'est pas un mince éloge.

MARCEL BOLL.

POLICE ET CRIMINOLOGIE

Jacques Peuchet: *Les Secrets de la Police, de Louis XIV à Louis-Philippe*, Librairie Gallimard.

Jacques Peuchet, demeuré pendant vingt ans (1805-1825)

(7) *Nouvelles littéraires*, 10 juin 1933.

archiviste de la Préfecture de Police, avait tiré des dossiers secrets, confiés à sa garde, cinq volumes de *Mémoires* qui furent publiés, après sa mort, en 1837. Cet ouvrage étant devenu introuvable, le commun des lecteurs pourra s'en faire idée par les fragments que M. J. Lucas-Dubreton nous en donne, aujourd'hui, sous le titre : **Les secrets de la Police, de Louis XIV à Louis-Philippe.**

Aucun dossier n'y pouvait être antérieur à l'année 1767, puisque c'est la date à laquelle fut créée la lieutenance de police, berceau de la Préfecture actuelle. Jusqu'alors, la répression des crimes et délits, paralysée par la multiplicité des juridictions, tant civiles que religieuses, se contrecarrant les unes et les autres, s'était montrée si insuffisante que Paris était devenu un véritable *coupe-gorge*. C'est le mot dont se servait Louis XIV, dans son édit de réorganisation de la police. Des vagabonds, venus de tous les pays, des Bohémiens, dits *Zingari*, avaient pris possession de la ville et, mêlés aux soldats en réforme, aux valets sans place, aux galériens évadés, s'y livraient à mille exactions et jetaient dans les rues une telle épouvante que, dès la nuit tombée, les gens paisibles n'osaient plus s'y aventurer. On y volait et on y assassinait partout, même de jour.

Nicolas de la Reynie, le premier lieutenant de police, et ses successeurs, s'employèrent à purger Paris de cette tourbe malfaisante, non sans difficulté, car ils se trouvaient désarmés contre la noblesse et le clergé, qui, s'estimant au-dessus des lois, se riaient de leurs ordonnances et donnaient refuge aux malfaiteurs. La Police se bornait à tenir registre des déportements des privilégiés qu'elle ne pouvait atteindre, et c'est ainsi que, dans ses dossiers, nous trouvons tant de grands noms qui y font plus piètre figure que dans les oraisons funèbres et les manuels d'Histoire.

Celui de Monsieur, frère de Louis XIV, s'y rencontre à plusieurs reprises. Ce prince vivait entouré des pires garnements, d'autant plus disposés à donner carrière à leurs mauvais instincts qu'ils se savaient, par lui, assurés de l'impunité. Monsieur sauva des griffes de la Justice le comte de Beuvron, convaincu, parmi tant d'autres méfaits, d'avoir fait enlever, par des Bohémiens, le jeune Louis de Saintaine, son

parent, pour en capter l'héritage. Monsieur fit s'évader, pour la soustraire au châtiment qu'elle avait mérité, la princesse Jaribouska, convaincue d'avoir fait assassiner, par des brigands à sa solde, des jeunes gens qu'elle attirait chez elle par lubricité. Leur corps était vendu aux étudiants en chirurgie, et leur tête, préalablement coupée, aux phrénologistes, disciples de Gall et de Surzheim. Lors de la perquisition que la police fit chez cette Messaline, il fut trouvé, dans une armoire, vingt-six têtes de jeunes gens, prêtes à être expédiées en Allemagne.

On discute encore sur les causes de la mort de Madame. Un dossier de police nous dit qu'elle fut empoisonnée, et que le comte de Beuvron prit part à cet empoisonnement avec le chevalier de Lorraine. Avaient-ils agi de leur propre mouvement ou à l'instigation de Monsieur? C'est le seul point qui n'ait jamais été élucidé. Il est seulement établi que les deux époux ne sympathisaient guère. Monsieur n'ignorait pas que sa femme était allée secrètement accoucher, à Londres, d'un enfant mâle dont il n'était pas le père. Ainsi, les relations d'Henriette d'Angleterre et de Louis XIV n'auraient pas été aussi platoniques que Mme de La Fayette voulait nous le laisser croire, puisqu'elles avaient porté fruit.

Le nom de Monsieur revient encore dans l'*Affaire des Poisons*. Il fréquentait chez la Voisin, qui fut brûlée à Paris, pour ses crimes, le 22 février 1680. Il l'avait reçue à Meudon. Il est vrai que la Voisin, qui passait pour avoir commerce avec le diable et lire dans l'Avenir, disposait d'une clientèle aussi nombreuse que choisie. La Reine s'était fait tirer les cartes par elle. Les plus hauts personnages de la cour ne rougissaient pas de la consulter. Ce qu'on venait lui demander, surtout, c'était des philtres d'amour et de la poudre de succession.

Elle ne manquait pas d'entregent, savait frapper les imaginations par d'habiles tours de passe-passe et de fantasmagorie. Elle ne manquait pas non plus d'esprit, et n'était jamais à court d'arguments pour éluder les questions embarrassantes ou inconsidérées.

A Monsieur, exigeant d'elle un talisman pour gouverner le

Roi, elle répondit que le Roi en disposait d'un, lui-même, qui le mettait à l'abri de toute influence étrangère.

Elle s'offrit même le luxe de dônner au prince Cardinal de Bouillon, prélat perdu de débauche et d'une insatiable cupidité, une cinglante leçon de convenance et de dignité.

Le prince allait déblatérant partout contre son oncle, le maréchal de Turenne, qu'il traitait de « héros hypocrite » et qu'il accusait d'avoir caché, quelque part, un immense trésor, fruit de ses nombreuses rapines. Il brûlait de retrouver ce trésor qui lui revenait de droit, puisque Turenne était mort inopinément sur le champ de bataille, et n'imagina rien de mieux, pour le découvrir, que d'interroger l'ombre du maréchal qu'il se flattait de faire évoquer par la Voisin. Comme il lui offrait cinquante mille livres, cette dernière saisit l'occasion de jouer un mauvais tour au prélat sans cervelle.

Avec la complicité du sacristain, elle lui donna rendez-vous, en pleine nuit, dans l'abbaye de Saint-Denis. C'était mettre sa poltronnerie à rude épreuve, d'autant plus qu'elle exigeait qu'il y vînt seul. Il obtint néanmoins de se faire accompagner par un capitaine au régiment de Champagne, neveu du maréchal Gassion, et par un jeune homme *d'une rare beauté* qui lui servait à la fois de secrétaire, de spadassin, et d'autre chose.

Un violent orage, précisément, éclata cette nuit-là. Eclairs et coups de tonnerre redoublés, jetant l'effroi dans l'âme des trois lascars, contribuaient à leur donner l'impression d'un sacrilège. Tout à coup, après les formules d'incantation d'usage, l'ombre de Turenne (un complice de la Voisin) parut, enveloppée dans son suaire, mais ce fut pour chanter pouilles à son neveu et lui jeter ces paroles irritées:

— *Misérable! Tu déshonores ma maison. Le seul trésor que j'aie laissé, c'est ma réputation et mes victoires. Qu'en feras-tu, toi, indigne de l'une comme des autres?*

La police savait ces choses par un complice de la Voisin pressé d'acheter l'impunité au prix de ses révélations.

Les mémoires de Peuchet abondent en scènes de ce genre, que l'on n'hésiterait pas à rejeter comme absurdes et invraisemblables, si l'on n'en savait les sources. Et quelle variété de portraits d'un haut et puissant relief! On y voit des ma-

landrins, comme Cartouche, se conduire en gentilshommes, et des gentilshommes, comme le chevalier d'Arc, se conduire en malandrins. Le chevalier d'Arc, bâtard du comte de Toulouse, et par conséquent petit-fils de Louis XIV, roué fieffé, ne se faisait pas faute de gruger et d'exploiter les femmes séduites par son titre et sa jolie figure. Il emprunta, à Mlle Servière, un service de table d'argenterie de dix mille livres, qu'il s'empressa d'aller mettre en gage, à son propre profit, bien entendu. Il escroqua même Louis XV. Le Roi, se souvenant qu'il avait joué avec lui enfant, lui avait remis un bon d'acquit de huit mille livres. La somme était inscrite en chiffres. Le chevalier y ajouta un zéro. Pressé d'exiger restitution des 80.000 francs, indûment perçus, Louis XV se contenta de répondre: *A ma place, on ne peut jamais payer trop cher une leçon. Ça m'apprendra à moins économiser à l'avenir les lettres de l'alphabet.*

Mais le portrait le plus stupéfiant de cette galerie est bien celui qui nous est tracé du duc de Chartres, fils du Régent.

Aussi maniaque de dévotion que ses sœurs l'étaient de libertinage, le duc de Chartres poussait la pudeur à ce point que l'on craignit, un moment, qu'il n'en vînt à pratiquer sur lui l'opération d'Origène. Afin de dissimuler aux regards les mouvements qui se pouvaient produire, à son insu, dans son haut-de-chausse, il portait, fixé autour des reins, un cercle de tonneau, sur lequel flottait un jupon de soie. Le soir de ses noces, il lui fallut un ordre écrit du roi pour s'approcher du lit de sa femme, et un autre pour le déterminer à remplir son devoir conjugal. Il aimait sa femme, pourtant, mais il n'osait rien faire sans autorisation. Sa manie consistait à ne rien croire des faits les plus évidents qui ne lui eussent été signifiés par décret royal. Il vivait dans un état d'hallucination perpétuelle. Sa femme étant venue à mourir, il la supposait toujours vivante et, bien qu'on l'eût ensevelie depuis plusieurs jours, il ne cessait de la réclamer à grands cris. Afin de l'apaiser et de ne pas contrarier sa manie, on lui disait qu'elle était retenue à Versailles pour le service de la Reine. Un jour, n'y tenant plus, il quitte le Palais-Royal, court à Versailles, exige d'être mis immédiatement en présence de sa femme. Il lui est répondu que, par ordre du

Roi, elle ne pourra paraître à lui que voilée. Une fille joua le rôle, si mal choisie que le duc sortit de l'entrevue contaminé.

Au reste, ce malheureux dément devait finir ses jours au monastère de Sainte-Geneviève. Depuis longtemps, il aurait mérité d'être interné.

A signaler encore, dans ces *Mémoires,* une profession de foi de Talleyrand qui nous donne la clé de sa duplicité.

Talleyrand n'aimait pas la République. Elle n'était à ses yeux *qu'une utopie d'honnête homme, la monomanie d'un sot, la peste d'un homme riche.*

Rien de stable avec elle, disait-il, c'est une ogresse qui dévore ses enfants. La monarchie vaut mieux, mais elle n'est profitable que lorsque la puissance n'est pas le droit. Avec un prince légitime, il n'y a pas de reconnaissance à exploiter. Tout service rendu est un devoir accompli. Rien ne vaut un usurpateur que l'on peut tenir à sa discrétion par la crainte.

Ainsi, Talleyrand n'envisageait que son profit personnel. Avide de profits et d'honneurs, il ne voulait qu'un maître qu'il pût faire chanter.

Jacques Peuchet, né en 1758, mort en 1830, avait vu s'écrouler bien des régimes. Il avait vu souvent la police changer de mains. Il nous dit que le renversement le plus brutal s'en produisit à l'avènement de Louis XVIII. En un clin d'œil, les persécutés de la veille devinrent les persécuteurs du jour. La commotion fut d'autant plus terrible que des hauts personnages, appelés à prendre place dans la nouvelle cour, se trouvaient compromis, du fait d'avoir pratiqué l'espionnage pour le compte de l'Empire et trahi les secrets de leurs frères émigrés. M. Pasquier, le préfet impérial, employa les dernières heures de son administration à brûler les dossiers compromettants.

Il se borna, par acquit de conscience, à dresser une liste de noms qu'il remit au Roi, pour son édification personnelle, en l'assurant qu'il n'en existait plus trace ailleurs. Louis XVIII, habitué depuis longtemps aux trahisons, prit la liste et la mit dans sa poche, en affectant d'en sourire. Fit-il pas mieux que de s'en plaindre? Il sentit le prix du cadeau, mais, loin d'en ruminer vengeance, il n'en souffla

mot à personne. Toutefois, il estima prudent d'avoir, en dehors de la police officielle, une police particulière à lui. Il en établit même une pour surveiller son entourage immédiat, y compris les valets de chambre et les gardes du corps de service. Tous les membres de la famille royale eurent la leur. Le comte d'Artois en établit une autre, au Pavillon de Marsan, pour surveiller l'armée et les anciens fonctionnaires de l'Empire. De son côté, la Préfecture entretenait des émissaires secrets au château pour s'instruire de tout ce qui s'y passait.

C'était un spectacle curieux, dit Peuchet, que toutes ces polices s'exerçant sur le même théâtre, cherchant à se dissimuler et à se prévenir. Il s'élevait parfois des conflits piquants, des rencontres bizarres.

Enfin, on pouvait croire, au milieu de cette multitude d'agents, la Royauté bien gardée, et l'on sait avec quelle facilité Charles X fut en trois jours renversé de son trône.

J'en ai dit assez pour montrer l'intérêt des *Mémoires* de Peuchet, où sont contées, d'un style alerte, tant d'histoires tragiques ou grotesques, mémoires précieux en ce sens que plusieurs des documents sur lesquels ils s'appuient ont disparu, brûlés dans l'incendie de la Préfecture de police, en 1871.

ERNEST RAYNAUD.

ETHNOGRAPHIE

Dr. J. Wisse: *Selsbstmord und Todesfurcht bei den Naturvölkern*, Zutphen (Pays-Bas), W.-J. Thieme, 8°. — Sir James George Frazer: *The Fear of the Dead in Primitive Religion*, Londres, Macmillan, 8°. — Sir Charles Bell: *The Religion of Tibet*, Londres, Humphrey Milford, Oxford Clarendon Press, nombr. pl. et cartes, 8°. — Lama Kasi Dawa Samdup, Dr. W.-Y. Evans-Wents, Marguerite La Fuente: *Bardo Tödol. Le Livre des Morts Tibétain ou les Expériences d'après la mort dans le plan du Bardo*, Adrien-Maisonneuve, pl. et fl., 8°.

Le suicide avait longtemps été regardé comme un phénomène caractéristique des civilisations avancées, ou même des stades de dégénérescence culturelle. Cette conception est restée celle des psychiatres. Mais la méthode comparative est intervenue sur ce point comme sur tant d'autres pour démontrer: 1° que le suicide se rencontre aussi chez les peuples primitifs; 2° que ses motifs ne sont pas anor-

maux, mais normaux. La littérature, sur ce sujet, paraissait assez riche déjà avec les ouvrages de Durkheim, Steinmetz, Westermarck, Lasch, Vierkandt; pourtant le docteur Wisse, ethnographe hollandais, a cru bon de reprendre à pied d'œuvre toute cette question du **Suicide et de la Crainte de la Mort chez les Demi-Civilisés,** et sa monographie de 550 pages est vraiment la bienvenue. Dans la première partie il reproduit les documents directs par ordre géographique, Océaniens, Indiens des trois Amériques, etc. Un dernier chapitre de cette section traite du suicide chez quelques peuples peu civilisés de l'antiquité (Thraces, Dalmates, Germains, Celtes, Helvètes, Ibères).

A propos de chaque document, l'auteur analyse, autant que le permettent les renseignements, souvent vagues et insuffisants, des explorateurs, les modalités du suicide, la manière, parfois rituelle, dont on l'exécute, l'idée qu'on se fait du sort outre-tombe de ceux qui se tuent eux-mêmes, ou se font mettre à mort volontairement; les réactions psychiques et sociales du fait lui-même. Cette partie descriptive et analytique est faite avec un soin digne d'éloges. Puis vient la discussion des résultats acquis, et en premier lieu un groupement statistique pour établir le degré de fréquence des suicides sur toute la surface de la terre. L'auteur l'a découvert chez 375 populations en ajoutant que, si pour beaucoup d'autres il n'est pas question de suicide dans les documents publiés, cela ne prouve pas que le phénomène leur soit inconnu; ce qui est exact. Westermarck (*Moral Ideas*, t. II) avait signalé 28 peuples sans suicide; mais M. Wisse, en approfondissant la recherche, a trouvé qu'il est connu pour 11 de ces 28. La fréquence par peuples est donnée en tableaux pp. 466-470.

Puis vient l'exposé des motifs du suicide, qui sont parfois difficiles à déterminer dans chaque cas particulier et se grouperaient, selon l'auteur, sous neuf rubriques: 1° motifs d'ordre matériel (âge, maladie, pauvreté, etc.); 2° suicide coutumier consécutif à la mort d'autrui (veuves de l'Inde par exemple); 3° suicide individuel pour le même motif (mort d'une personne aimée, etc.); 4° suicide d'ordre religieux (sacrifice aux divinités; crainte des esprits, etc.); 5° suicide

par amour de la liberté, ou par regret de la patrie (esclaves, etc.); 6° suicide par amour (amants trompés, etc.); 7° suicide par estimation élevée de l'honneur ou de la honte (*hara-kiri* des Japonais, chef vaincu, etc.); 8° suicides par explosion psychique (colère) ou affaiblissement (neurasthénie sans cause directe); 9° suicide par vengeance (fréquent chez les primitifs, à peu près inconnu chez les civilisés).

Pour chaque catégorie de motifs, M. Wisse réduit en tableaux les données ethniques par ordre de fréquence et trouve ainsi le suicide « économique » chez 131 peuples, le suicide « sexuel » chez 84, le suicide par vengeance chez 35, etc., etc...

Le fait le plus net qui ressort de cette longue et soigneuse enquête est que la crainte de la mort n'existe normalement pas chez les primitifs et les demi-civilisés; que la mort n'est pas autre chose pour eux qu'un passage volontaire d'une sorte de vie à une autre sorte de vie, ce qui implique évidemment le droit de l'individu à disposer de soi. Je regrette de ne pouvoir traduire ici en entier les pp. 502 à 519, où l'auteur montre comment la crainte de la mort a augmenté avec la civilisation, parce que la vie vous donne davantage, en tous sens; et que c'est alors seulement que les législateurs ont commencé à regarder le suicide comme un crime social. Il faudrait y ajouter l'influence du Droit Canon, mais ceci sortait du cadre de M. Wisse. L'enquête démontre aussi que les femmes se tuent plus facilement que les hommes, à tous les stades de la civilisation.

Une grande bibliographie termine ce volume, qui est certainement l'une des meilleures monographies comparatives parues depuis dix ans.

Parmi les motifs du suicide, on a vu signalée la crainte des esprits. Cette **Crainte des Morts dans les Religions primitives** a fait l'objet de conférences de sir James G. Frazer à Trinity College, Cambridge; elles sont ici réunies en volume, avec des compléments. Je ne comprends pas comment Frazer peut dire, dans sa préface, que ce sujet n'a guère attiré l'attention. Ce fut, au contraire, une théorie longtemps classique que la terreur des morts était à la base de la religion. Et ce que Frazer ajoute comme faits empruntés aux divers

explorateurs ne saurait, ni augmenter réellement la valeur des preuves qu'on possédait déjà, ni expliquer mieux les religions primitives, puisque cette terreur des morts n'en est qu'un des éléments, et non pas certes le principal.

La méthode est toujours la même. Les esprits des morts fertilisent la terre et font pousser les moissons; quelques exemples disparates. Ils font tomber la pluie ou l'empêchent de tomber; quelques exemples disparates. Ils assurent la fécondité des femmes ou les rendent stériles; quelques exemples disparates. Ils assurent la victoire à ceux qui les vénèrent ou leur rendent un culte; quelques exemples disparates. Et ainsi de suite. On voltige d'un peuple à l'autre au moyen d'extraits ne comprenant que le fait étudié, sans les concomitantes qui font que souvent l'interprétation du court passage cité exige un commentaire étendu.

C'est l'ancienne méthode comparative, qui ne prouve rien, sinon des possibilités psychologiques et matérielles. Le contraste de l'exposé de Frazer et de celui de Wisse est frappant: si, rien que sur la question du suicide, en étudiant plus de mille populations, un ethnographe comparateur est obligé à tant de commentaires, d'analyses subtiles, de distinctions, combien plus ne faudrait-il pas de prudence en face d'un sujet plus délicat encore, comme la crainte des esprits, de ceux des morts ou des autres à tous degrés et de leurs symboles, depuis le petit feu follet jusqu'au Dieu suprême du Monde des Ombres!...

Il suffit d'ailleurs de consulter une monographie comme celle de sir Charles Bell sur **La Religion du Tibet,** pour constater comment, dans un système où est admise la continuité de la vie pré-terrestre, de la vie terrestre et de la vie post-terrestre, une même idée fondamentale s'est matérialisée dans des développements d'une complexité inouïe, allant des rites coercitifs directs au démonisme organisé (chapitre II, très intéressant), puis à un arrangement étonamment souple des doctrines et des rites bouddhistes (chapitres III à X). Sir Charles Bell est une autorité bien connue sur le bouddhisme tibétain et je recommande d'autant plus l'étude de son livre qu'il circule sur cette forme de religion beaucoup d'inexactitudes. Intéressants sont aussi les chapitres qui trai-

tent du contact de cette religion avec les diverses sortes de christianisme. Le chapitre XII décrit l'élection, la vie, les droits et devoirs du Dalai Lama (on vient d'en choisir un nouveau, fils d'un Russe, d'ailleurs); et les chapitres suivants, l'organisation, le rôle, la puissance des monastères tibétains et leur lutte contre l'influence chinoise. Le dernier chapitre est une bibliographie raisonnée de l'ethnographie et de la religion des Tibétains. Cette monographie arrive à son heure, car le Tibet est appelé à intervenir dans les compétitions à venir entre la Mongolie, la Mandchourie, la Chine, le Japon et l'Inde.

Au Tibet aussi la crainte des esprits joue un rôle considérable, au point qu'ici, comme dans l'Egypte ancienne, les conceptions sur la vie outre-tombe ont été systématisées en un vrai corps de doctrines. Aussi doit-on remercier les divers savants qui ont mis à notre disposition le texte commenté du **Livre des Morts Tibétain ou Expériences d'après la mort dans le plan du Bardo.** Le *Bardo Tödol* s'appuie sur une tradition tibétaine antérieure au VIIe siècle; il semble que ses divers fragments « aient été dictés par de grands maîtres, agonisants attentifs, qui eurent la force d'enseigner à mesure à leurs disciples le processus de leur propre fin ». Après la mort arrive le stade intermédiaire (ce que dans mes Rites de Passage je nomme le stade de marge) jusqu'au moment de la renaissance, selon un schéma extrêmement rigoureux dont tous les éléments sont analysés dans ce livre avec une minutie vraiment terrifiante. La dramatisation de ces étapes successives est telle qu'on a pu la représenter par des peintures, dont plusieurs sont reproduites dans le volume. Chaque étape se détermine par des prières, ou plutôt par des incantations magiques, dont on nous donne non seulement le texte, mais aussi le commentaire détaillé. Grâce à cet enseignement, l'âme libérée et avancée en entendement brûlera plus vite les étapes de l'Etat Intermédiaire, et arrivera rapidement au point lumineux de la libération.

Sans doute, cette œuvre extraordinaire, d'un mysticisme mathématique, si je puis dire, est déjà plus proche d'une doctrine philosophique que d'une religion primitive: mais, à la base même de tout le système subsiste l'élément primi-

tif par essence, la force magique directe, coercitive, éternelle du Verbe; sur ce point se rejoignent ces bouddhistes, les Hébreux primitifs, les Polynésiens, en somme tous les peuples dits sauvages ou demi-civilisés. Ce sont les civilisés qui ont ôté au Verbe sa puissance magique pour ne plus le considérer que comme un art oratoire.

A. VAN GENNEP.

VOYAGES

Amédée Fayol: *Baléares, îles heureuses.* Les Ecrivains associés.

Une agréable relation de voyage est le volume publié par les Ecrivains Associés et qui est intitulé **Baléares, Iles heureuses.** Ces îles, situées aux portes de la France, sont assez peu connues et le livre de M. Fayol sera pour beaucoup une véritable révélation. C'est une consciencieuse étude, qui conduit de l'antiquité à nos jours. Des vestiges très anciens indiquent que les Baléares furents occupées dès la préhistoire. Deux types principaux de constructions y sont à mentionner: le *talayot,* cône tronqué, formé d'assises de grosses pierres et terminé par une plate-forme de six à dix mètres de haut, le diamètre à la base étant de 25 à 30 mètres; la *taula* est une sorte de dolmen ou table posée à cinq mètres du sol sur une pierre verticale. Souvent, ces vestiges sont entourés d'une ligne circulaire de menhirs. Au VIe siècle avant J.-C., les Carthaginois occupèrent le pays; un peu après vinrent les Romains, et l'on trouve encore la trace de leurs travaux habituels; les Musulmans s'y installèrent en maîtres de 798 à 1229 et y ont laissé de nombreux monuments. L'archipel comprend quatre grandes îles et une quarantaine de petites, la terre y est extrêmement fertile. Pour bien comprendre l'unité morale de la population, il faut toujours se souvenir que trois empreintes très différentes ont marqué le pays: la grandeur romaine, la domination maure et la civilisation chrétienne. L'histoire locale est fort intéressante et diverse; plusieurs habitants sont devenus célèbres, notamment le docteur Orfila. On sait également que c'est sur le rocher de Cabrera que furent transférés les prisonniers de Baylen. En 1830, pour la conquête de l'Algérie, le port de Palma servit de base navale à notre flotte. En résumé, étude curieuse et fort intéressante.

CHARLES MERKI.

CHRONIQUE DES MŒURS

Jean-Bernard: *La Vie de Paris 1932;* Lemerre. — **Raymonde Allain:** ***Histoire vraie d'un prix de beauté*** *(Miss France 1928)*; **Nouvelle Revue Française.**

J'estime fort les gens qui ont l'esprit de suite. Et quel est le mortel qui l'a davantage que celui qui écrit une chronique sur **La Vie de Paris** chaque semaine pendant quinze cents semaines et plus? Tel fut jadis le souriant Claretie et tel continue à être le bienveillant Jean-Bernard. Le volume que celui-ci nous donne, cette année, est le trente-troisième de la série, et comme j'avais eu plaisir à rendre compte du précédent sur l'année 1931, je suis heureux de parler de ce suivant sur l'année 1932, et de dire combien il est riche en renseignements variés, intéressants et souvent inédits. Les historiens de notre temps auront intérêt à fouiller dans toutes ces chroniques, celles de Claretie pour les choses de littérature comme celles de Jean-Bernard pour celles de politique et de mondanité.

En 1932, le grand événement a été, en effet, politique: les élections législatives du mois de mai. Ce furent elles, on le sait, qui firent passer le pouvoir des mains des modérés aux mains des accentués. Les vaincus s'en prirent à un peu tout le monde, à leurs chefs qu'ils déclarèrent maladroits, à leurs vainqueurs qu'ils prétendirent trop adroits, et aux électeurs en général qu'ils jugèrent inintelligents, mais il ne semble pas que, sur le moment même, ils s'en soient pris à la vraie principale cause de leur échec qui était l'argent de Stavisky. Certains pourtant s'en doutèrent, et, à la page 333 du livre dont je rends compte, je trouve une assez claire lamentation d'un blackboulé, d'opinions d'ailleurs accentuées, se demandant si les élections n'étaient pas financées par les gens ayant intérêt à faire trancher en un sens précis un tas de questions: la reprise des relations commerciales avec les Soviets, le renouvellement des crédits à l'Allemagne, l'intangibilité des dettes interalliées, les mesures pour dégeler les crédits de la haute banque judéo-américaine, etc. Oui, tout cela peut et doit avoir joué son rôle, mais ce qui a été plus décisif encore, c'a été l'affectation à la caisse électorale du parti qui, du coup, a été vainqueur, des centaines de millions escroqués

par cet étonnant Stavisky, lequel enfonce tout ce que les romanciers, même Balzac, ont imaginé de mieux dans le genre. Et du coup on comprend très bien l'intérêt qu'avait ce parti à tout cacher, tout nier, tout assassiner et tout mitrailler pour se maintenir au pouvoir. Mais, bast! tout cela finira par de nouvelles candidatures et de nouvelles affiches électorales. On peut même prévoir ce qu'elles diront. L'une criera: « Pas de phrases, des principes! L'honnêteté dans la politique!... » L'autre modulera: « J'ai organisé un grand nombre d'œuvres sociales de redressement moral et d'assistance efficace qui sont en pleine éclosion. » Et une troisième promettra: « Il faut défendre la masse contre la cupidité des spéculateurs invisibles et des financiers internationaux... » Et je passe ces trois échantillons à Jean-Bernard, qui pourra les ajouter en note à une prochaine édition de sa *Vie de Paris*, en précisant, pour la joie des lecteurs, que la première est du député Bonnaure, la seconde du député Garat, la troisième du député Dalimier. Et si les députés trop éculés ne peuvent plus servir (et encore, qui sait?) les phrases pourront toujours rendre bon et loyal service à leurs successeurs.

De la politique, passons à la mondanité; celle-ci, même quand elle est licencieuse, est moins dangereuse. Donc, Jean Bernard, entre mille autres anecdotes amusantes, nous apprend, page 441, que la princesse de Broglie, visitant l'Acropole, s'est fait dresser procès-verbal par les gardiens en uniforme parce qu'elle avait abdiqué son propre uniforme et s'était fait photographier toute nue sur l'*Erechtéion* (le nom n'était pas mal choisi, d'ailleurs) et ceci soulève un tas de questions délicates. D'abord, n'était-ce pas un hommage rendu à la beauté des statues grecques? A cela l'aimable éphore Sikiliadès pourrait peut-être répondre que les Caryatides de l'Erechtéion sont drapées et qu'en se dédrapant la belle princesse, supposé qu'elle fût aussi belle que l'Aphrodite de Praxitèle, leur infligeait un blâme implicite (mais alors, que cette dame se hâte de publier sa photo pour que le public puisse juger!). Ensuite, on nous dit que le délit a eu lieu au moment où le public n'était pas admis dans l'Acropole, mais alors tout change, et ces vertueux gardiens ne semblent être que d'odieux sycophantes! Et enfin, tout ceci

est-il bien exact, et même si l'on produit une photo, ne faudrait-il pas, avant de crier haro sur l'héroïne, tourner plusieurs fois sa langue dans sa bouche, la sienne, pas celle de l'héroïne, car vraiment on sait combien il est facile de truquer les photos et à plus forte raison les tableaux. Justement, après avoir conté son historiette, Jean-Bernard rappelle que l'austère Mme de Maintenon elle-même s'était fait peindre toute nue pour plaire à son amant le marquis de Villarceaux, le tableau se trouvant au château de Villarceaux. Mais non! D'abord cette toile n'est plus en ce château mais tout simplement au Musée des Colonies, où chacun a pu la voir lors de la dernière Exposition coloniale; et ensuite le tableau ne prouve rien du tout, et c'est parce que justement Villarceaux n'avait pas pu coucher avec la jolie Mme Scarron qu'il l'avait, par vengeance, fait peindre sans chemise. Vengeance au fond bénigne; sous le Second Empire, les ennemis de l'impératrice avaient perfectionné le genre: ils prenaient des photographies de filles publiques en des poses abominables, remplaçaient la figure par celle de la pauvre souveraine, et faisaient circuler la plaisanterie dans les salles de rédaction. Heureusement, Hugo, dans son île, n'en a rien su; il aurait avalé la bourde et l'aurait rendue en cataractes de splendeurs injuriantes, et la pauvre Eugénie aurait été mise par l'Histoire au-dessous encore de Messaline qui, peut-être, a été victime de blagues analogues... Toutefois, n'affirmons rien, le *lassata nec satiata* a fait rêver tant de cervelles humaines qu'il serait dommage que ce ne fût pas vrai.

Je note encore à ce sujet qu'autrefois il était admis que les très grandes dames qui se faisaient peindre en nymphes ou déesses laissassent l'artiste les figurer avec un sein nu, mais c'était là pure convention; les seins étaient toujours impeccables, alors que très probablement ces princesses du sang n'étaient pas dignes de la planche à modèles. Même les jolies bourgeoises pouvaient laisser à désirer, et devaient se garder de poser en personne. Jean-Bernard affirme que la marquise de Pompadour se fit peindre toute nue par Boucher pour enchanter Louis XV; je ne me rappelle pas avoir vu de ces portraits de la jolie Poisson, et, s'il y en avait, serait-ce bien la Pompadour ou une complaisante et mieux faite rem-

plaçante dont le peintre aurait souligné et immortalisé les appâts? La morale, car il y a toujours une morale à tirer de la non-morale, c'est que, quand on voit le portrait d'une princesse ou simplement d'une dame du monde, en absence de costume, il ne faut pas se hâter de croire que la pose est authentique. Et l'académie étant impeccable, les gens bien intentionnés doivent en conclure que sa vertu l'est autant.

Cette question de la nudité en public a d'ailleurs perdu de sa gravité, et les music-halls nous ont habitués à bien des hardiesses. Toute actrice, qu'elle soit d'opéra, de comédie ou de cinéma, doit être prête à montrer tout ce qu'elle a de jambes, et si elle est de music-hall, tout ce qu'elle a d'autres choses. Et alors on peut trouver excessif le pudique émoi de Raymonde Allain (Miss France 1928) qui raconte, dans son **Histoire vraie d'un prix de beauté,** qu'elle fut scandalisée le jour où, ayant accepté un engagement aux *Folies-Bergère,* on lui présenta son costume qui pouvait tenir dans un sac à main; cette jolie fille aurait bien dû se dire que, si on l'engageait comme prix de beauté, c'était justement pour laisser voir cette beauté. En ce moment, la revue qu'on joue auxdites *Folies-Bergère* depuis plusieurs mois contient deux tableaux, *Nausicaa* et *Un soir sous la Régence* (je ne garantis pas les titres), où se laisse admirer une très belle femme complètemeent nue, ce qui l'oblige, quand elle paraît de face, à faire le geste de la Vénus de Médicis, et personne ne trouve cette apparition choquante; le tableau grec est même d'une beauté véritable, et le tableau XVIIIe siècle d'un charme irrésistible, et tous les deux font honneur au grand artiste qu'est M. Fréjol, directeur de la mise en scène. Mlle Raymonde Allain n'a certainement pas paru dans cette nudité de déesse, et même si elle l'avait fait, ce n'est pas cela qui l'aurait empêchée de réaliser le vœu très honnête qu'elle forme à la dernière ligne de son livre: un enfant, une maison. Pourquoi, en effet, n'épouserait-on pas une danseuse nue? On sait bien comment on est fait, et je crois au surplus que toutes ces filles de l'Olympe sont mariées, à commencer par cette aimable licenciée ès lettres, Colette Andris, qui devait jouer dans ces deux tableaux, et dont les *Folies-Bergère* rompirent l'engagement... Pourquoi? Peut-être le saura-t-on, puisqu'il y aura procès.

SAINT-ALBAN.

LES REVUES

Le Divan: **documents inédits sur la légion d'honneur de Stendhal.** — *Cahiers Léon Bloy:* **la mort de Berthe Dumont (*la Femme Pauvre*)** narrée par **Léon Bloy.** — *La Revue de Paris:* le souvenir de **Camille Groult,** le collectionneur. — Mémento.

M. Louis Royer donne au **Divan** (avril à juin) un article que liront avec intérêt les amis de Beyle: « La légion d'honneur de Stendhal ». Il y trouveront la note ci-après, résumant pour le ministre les titres de l'écrivain à la décoration, note rédigée par son ami Mérimée:

MINISTÈRE DU COMMERCE
ET DES TRAVAUX PUBLICS

Paris, le 183 .

NOTE SUR M. BEYLE (1)

M. Henry Beyle est né à Grenoble, vers 1783. Il a servi comme lieutenant dans le 6e dragons. Il était à la bataille de Marengo, où il a été blessé.

Nommé auditeur au Conseil d'état, puis (2) il a fait les campagnes de 1809, de 1812 (en Russie), de 1813 et 1814. Il a administré pendant quelque temps et dans des circonstances difficiles la ville et le duché de Brunswick.

En 1814, il a rendu de grands services en organisant dans le département de l'Isère un système énergique de défense contre l'invasion étrangère.

La Restauration le destitua. Il fit plusieurs voyages intéressants et se consacra uniquement à la littérature.

Voici les titres de ses principaux ouvrages:

1. Haydn, Mozart et Métastase. *C'est le premier ouvrage où l'on ait apprécié convenablement la musique étrangère.*
2. Histoire de la Peinture en Italie.
3. Rome, Naples et Florence.
4. Promenades dans Rome. *Ces trois ouvrages contiennent les*

(1) Le texte de cette note qui existe en autographe de la main de Mérimée à la Bibliothèque de Rouen (no 1.320), a été découvert par M. Maurice Parturier et m'a été signalé par M. Henri Martineau qui en a pris copie sur l'original. Une copie, de la main d'un commis, sur papier à en-tête du ministère du Commerce et des Travaux Publics se trouve aux Archives Nationales sous la cote F 17 $\frac{2.578}{9.912}$ dans le dossier de Beyle pour la Légion d'honneur, d'où sont extraites également les trois lettres publiées dans la suite de cet article. (Note de M. Royer.)

(2) En blanc.

vues les plus élevées sur les Beaux-Arts. On y remarque des recherches critiques très intéressantes sur les grands maîtres des différentes écoles d'Italie et une appréciation très bien faite de leurs talents divers. Aucun voyage ne fait aussi bien connaître les mœurs et les monuments de l'Italie que les écrits de M. Beyle. Tous ont eu plusieurs éditions.

5. Racine et Shakespeare.

Pamphlet critique très curieux et qui prépare la querelle du Romantisme et du Classicisme.

6. Armance ou un salon au 19e siècle.

7. Le Rouge et le Noir.

Le succès de ces deux romans fait suffisamment leur éloge.

(De l'Amour) (3).

M. Beyle est resté toujours en dehors de toute coterie politique ou littéraire. Son style est rapide, simple, élégant; c'est (4) *le meilleur critique de notre époque en matière de Beaux-Arts et à coup sûr un de nos écrivains les plus distingués.*

A trois reprises, Stendhal écrit en ces termes discrets à M. Guizot et M. Louis Royer nous fait part de la « suite donnée » :

Monsieur le Ministre,

Votre Excellence a bien voulu en novembre dernier me faire espérer quelque chose pour le 31 décembre. Votre Excellence voulut bien se servir de termes extrêmement flatteurs relativement aux droits du pétitionnaire. Il est survenu tant d'événements et je suis si loin, qu'il est fort naturel que la très petite affaire qui me concerne ait été oubliée. Votre Excellence aurait-elle la bonté de revenir sur cet oubli?

Je suis, avec respect, Monsieur le Ministre, de Votre Excellence le très humble et très obéissant serviteur.

H. Beyle.

Civita Vecchia, le 31 mai 1834.

A Son Excellence Monsieur Guizot, Ministre de l'Instruction Publique.

Pour expliquer les termes pudiques et quelque peu sibyllins de ce billet, le ministre est obligé d'en écrire l'explication dans la marge: « M. Génie — c'était le secrétaire du ministère — C'est la croix qu'il demande. A classer pour janvier. »

(3) Ce titre manque à la note autographe. Il est inscrit dans la marge de la copie des Archives.

(4) La note autographe porte: « peut-être ».

Au début de décembre, Stendhal écrit de nouveau à M. Guizot:

Monsieur le Ministre,

Votre Excellence a bien voulu me donner une espérance pour le 1er janvier 34. « Vous avez plus d'   (5) que les trois quarts de ceux qui ont obtenu cette distinction par leurs écrits. » Cela pourrait-il se réaliser à l'occasion du 1er janvier 35?

Je suis avec respect, Monsieur le Ministre, votre très humble et très obéissant serviteur.

H. Beyle.

Civita Vecchia, le 7 décembre 1834.
A Son Excellence M. Guizot, etc... (6).

Nouvelle annotation dans la marge: « Y a-t-il un dossier? » Réponse : « Oui. » Ce dossier n'était constitué que par la brève note de Mérimée datant de plus de trois ans.

Enfin l'inertie ministérielle fut vaincue par une telle persévérance. Par une ordonnance royale signée le 15 janvier 1835 où, parmi d'autres noms, on remarque celui du chimiste Chevreul, Henri Beyle reçut la croix à titre « d'homme de lettres » (7).

Le ministre informa le nouveau légionnaire par une lettre du 27 janvier, dont on ignore le texte et qui ne lui parvint que le 12 février. Sa lettre de remerciements ne fut pas moins laconique que ses précédentes demandes :

CONSULAT DE FRANCE
A CIVITA VECCHIA

Monsieur le Ministre,

J'ai l'honneur de présenter mes actions de grâce à Votre Excellence qui a bien voulu me présenter à Sa Majesté pour la croix de la Légion d'Honneur. J'ai reçu la lettre par laquelle Votre Excellence me fait connaître que par ordonnance du 15 janvier dernier S. M. a bien voulu me nommer chevalier de la Légion d'Honneur.

Je suis, avec respect, Monsieur le Ministre, de votre Excellence le très humble et très obéissant serviteur.

H. Beyle.

Civita Vecchia, le 16 février 1835.
A Son Excellence Monsieur Guizot, Ministre (8).

(5) En blanc dans l'autographe. D'esprit sans doute, mot que Stendhal redoutait d'écrire parce qu'il lui avait joué un mauvais tour en 1830.
(6) En marge: « I, 762. 19 décembre 1834. »
(7) Arch. Nat. F 17 393 (808).
(8) Arch. Nat. dossier précité. En marge, cachet de l'Instruction Publique avec la date 2 avril 1835 et le n° 12.793.

Stendhal ne semblait plus guère tenir à une chose demandée avec trop d'insistance,. Ce fut l'occasion pour lui d'écrire dans les marges du manuscrit de *Lucien Leuwen* quelques aphorismes sur la vanité, qui ne manquent pas de piquant: « 13 février 35. La largeur du ruban est directement proportionnelle à la sottise du chevalier ».

§

Au début de 1885, Léon Bloy quittait « Asnières-les-Crapules » pour s'installer à Fontenay-aux-Roses. Il en avertissait son ami Louis Montchal, le 5 février. Le 11 mai suivant y décédait Berthe Dumont, la Clotilde de *La femme pauvre*. Une lettre inédite de Léon Bloy, du 20 mai, que publie M. Joseph Bollery dans les **Cahiers Léon Bloy** (mai-juin), contient une relation horrifiante de cette mort:

J'aurais vu, lié et impuissant, brûler cette infortunée — écrit le grand Pauvre — que je n'aurais pas eu des sensations plus terribles. Il a fallu qu'une si douce et si tendre fille mourût précisément de la plus abominable mort que l'on connaisse en médecine, la mort par le *tétanos*, dont le nom seul est une épouvante, et, encore, elle a eu ce que l'on connaît de plus aigu dans ce genre de mal, qu'avec une apparence de raison les gens du moyen âge expliquaient par la possession diabolique, tant c'est terrifiant.

J'aurai toute ma vie ce spectacle devant les yeux, cette face bleuie, ces rugissements, ces torsions affreuses de tout ce pauvre corps, ces efforts désespérés pour parler.

Elle s'était couchée la veille, 10 mai, fort souffrante, mais sans que rien pût faire craindre une catastrophe, même éloignée. Je travaillais dans une chambre au-dessous de la sienne. Vers trois heures du matin, un premier cri me fit accourir. C'était la crise qui commençait. L'une des dernières paroles qu'elle fit entendre dans un des rares intervalles de sa torture fut celle-ci: « Mon Dieu, prenez-moi bien vite, *délivrez mon pauvre ami.* » Ce mot dit tout. Il m'est tombé sur le cœur pour l'empoisonner à jamais. L'épouvantable trismus a duré *huit heures*. Mais voici le plus horrible. Le misérable médecin, appelé en toute hâte, vit très bien que tout était perdu, mais il affecta une parfaite sérénité et me laissa ignorer l'imminence de la catastrophe.

Or, il n'y avait pas un sou à la maison. Je priai un voisin de me prêter cinq francs pour ne pas laisser ma chère malade sans ressources, et, la confiant à sa mère, je courus à Paris. Mes démarches de désespéré furent infructueuses jusqu'à trois heures

de l'après-midi. Encore me fallut-il aller tendre la main chez une vieille catin dix fois millionnaire qui me fit remettre vingt francs par un domestique insolent.

Je revins à Fontenay pour trouver un cadavre. L'infortunée n'avait cessé de m'appeler dans son agonie. Quand elle ne pouvait prononcer mon nom, on le devinait encore au mouvement de ses lèvres. Pauvre, pauvre chère! J'ai le cœur crevé de chagrin. Je ne puis me relever. J'ai déjà eu d'énormes souffrances dans ma vie, mon histoire est à faire peur. Mais jamais mon âme n'avait été si lasse, si profondément désolée.

Mon ami, j'ai fait des miracles pour sauver cette bien-aimée, dont la tendresse était mon espérance. Moi, l'artiste le plus fier, j'ai tendu la main pour que rien ne lui manquât. Humiliations, privations, fatigues sans nom, blâmes et calomnies, j'ai tout enduré, tout dévoré, et cela n'a pas suffi.

Je lutte contre le plus horrible désespoir. Ma force est abattue, je suis par terre.

Pourtant je ne suis pas un lâche ni une âme faible. Mais la mesure est comble, et je voudrais bien mourir.

Si j'étais riche, ma peine serait moins atroce, je prendrais la fuite, je donnerais mon chagrin à dévorer à quelque violente entreprise qui demandât une activité d'enfer.

Songez que je n'ai même pas eu la paix auprès de ce pauvre cadavre. J'ai dû chercher encore de l'argent pour des funérailles civiles et religieuses que je voulais décentes.

Mesurez, si vous le pouvez, la quantité de douleur contenue dans ce seul fait. *Je n'ai pas son portrait*. Je n'ai pas eu assez d'argent pour une photographie, même sur son lit de mort.

Les plus chaleureux défenseurs de Léon Bloy écrivain regretteront qu'apparaisse un peu trop violemment, dans cette lettre, le monstrueux égocentrisme de l'homme. Le « je », sitôt après le récit de la mort, écrase de sa lourde importance la pauvre martyre.

§

M. Albert Flament écrit ses souvenirs avec une grâce très exquise. **La Revue de Paris** (15 juin) en donne un chapitre où Camille Groult, le grand collectionneur, est évoqué en traits vivants. Il n'aima pas que la peinture. Il aimait l'eau, les fleurs, les oiseaux, en particulier les merles blancs. Tandis que l'exposition de 1889 montrait à ses visiteurs, de tout près, la tour Eiffel en son neuf, un cygne qui portait entre ses

ailes et dans son ventre une machine à vapeur, traversait Paris sur la Seine, publiant les mérites des pâtes Groult dont la vente permettait à leur fabricant d'acheter des Perronneau, des Watteau, des Gainsborough, des Fragonard.

Un jour qu'Alexandre Dumas fils était venu voir la collection, il s'était écrié, paraît-il:

— Monsieur Groult, comment pouvez-vous sortir de chez vous?

— Mais, pour y rentrer, monsieur! — riposta M. Groult.

La réponse est bien jolie. Il y avait, chez son auteur, un goût de l'ironie, que nous révèle M. Flament montrant Camille Groult dans son « cabinet de travail »:

Que de fois j'ai vu là, bien négligemment jeté, tout nu, quelque dessin d'un maître, Fragonard ou Robert, tandis que la copie exécutée par M. Groult avait été prendre place, dans le cadre d'où l'original s'était évadé.

— Oui, c'est un croquis que j'ai fait ce matin, d'après une sanguine de Fragonard, qui est là-bas, encadrée.

Et il se réjouissait en lui-même, de la méprise du visiteur et du tour qu'il lui jouait.

Et voici la dernière vision de l'amateur, d'après M. Albert Flament:

Vinrent l'automne, l'hiver. M. Groult ne pouvait plus sortir, ses jambes refusaient de le porter.

La dernière fois que je le vis, c'était un dimanche, à la fin de l'après-midi.

La nuit était tombée. Il était assis dans un fauteuil roulant, près du bureau si encombré, dans la pièce des Watteau, devant le portrait de son préeurseur, M. de Julienne.

Un domestique poussait le fauteuil et le promenait à travers ses galeries, pendant qu'une visiteuse parlait avec Mme Groult, dans la première pièce, celle des merles blancs et des fleurs. Il renvoya le valet de chambre et me demanda de le pousser moi-même, à travers ses galeries.

Visite émouvante, que je n'ai jamais oubliée et qui me rappelle toujours l'anecdote de Mazarin, en robe de chambre, la nuit, errant dans les salles de son palais et qu'un de ses secrétaires, caché, entend soupirer:

— « Dire qu'il me faudra bientôt quitter toutes ces choses, que j'ai tant aimées, — et qui m'ont coûté si cher! »

Je poussais le fauteuil roulant; M. Groult me forçait à m'arrêter devant certaines toiles. Il retrouvait son enthousiasme. A un moment, il se retourna et me dit cette phrase, qui est la dernière que j'ai retenue et qui suffit bien pour le peindre et pour terminer ces souvenirs:

— Parfois, la nuit, je me fais descendre et promener ici... Alors, je me demande comment j'ai pu accumuler tout cela, tout seul!...

Puis, se prenant la tête à deux mains, dans un geste qui lui était familier, il ajouta, en levant vers moi des yeux angoissés:

« ...Et j'ai peur! »

Il y a plus de vingt ans qu'est mort Camille Groult. Son fils et sa fille ont gardé la maison paternelle dans l'état où ils la reçurent. C'est un rare et bel exemple de fidélité du souvenir.

Mémento. — *Le guide chorégraphique* (2e trimestre): « La danse est-elle un art? » par M. Pierre Estampes. — La partie technique de la revue traite du « Mécanisme », des « Rythmes », des « Etudes dirigées ».

Les Marges (10 juin): « Visite à Remy de Gourmont » par M. Ed. Deverin. — « Plaidoyer pour M. de Crac » par M. Guy Lavaud. — Poèmes de M. Henry Charpentier.

La nouvelle Revue Critique (juin): « Nouveaux propos de Georges Duhamel » par M. Louis Le Sidaner. — « Poème » de M. Pierre Pascal. — M. A. Lebois: « L'enfance et l'amour dans Unamuno. »

Esprit (1er juin): M. A. Dami: « La crise de la démocratie. » — Divers articles groupés sous ce titre: « Tentation de Communisme. » — « Y a-t-il une politique chrétienne? » par M. Emm. Monnier.

Revue bleue (2 juin) : M. F. Strowski: « Montaigne devant la Sorbonne. » — M. Marcel Rouff: « Le vrai visage de Jean-Jacques. »

La Coopération des Idées (juin à août): M. Georges Deherme: « Auguste Comte et la guerre. »

Minotaure (n° 5. 15 juin) : c'est une revue remarquable par sa typographie, son papier, quelques-unes de ses illustrations. Il est possible de comprendre d'un texte de M. André Breton: « La beauté sera convulsive », qu'une nouvelle école littéraire va naître. Retenons, du moins, cette affirmation:

« La beauté convulsive sera érotique-voilée, explosante-fixe, magique-circonstancielle ou ne sera pas. »

Intervention surréaliste (juin), n° 1 d'une nouvelle série « trimestrielle ». Cette publication est cousine de « Minotaure ». Elle

est d'une typographie classique. Des illustrations amendées du Larousse montrent Eugène Labiche en cul-de-jatte, le duc de Vendôme possédant la colonne Vendôme en guise de sexe, Braille crevant les yeux de M. Branly et Auguste Comte affublé d'oreilles d'âne. Le texte de la revue rassemble tous les poncifs de l'école surréaliste.

Revue des Deux Mondes (15 juin): « L'Alger que j'ai connu », par M. Louis Bertrand. — Lettres inédites de Delacroix à George Sand.

La Revue Universelle (15 juin): « Quatre sanctuaires grecs », par M. Camille Mauclair. — « Italiennes », poésies de M. J.-L. Vaudoyer. — « Vienne la Rouge », par MM. Tharaud.

Europe (15 juin): « Nouveau pays » par M. Michel Roberts. — M. Jean-Richard Bloch: « Enfants devant l'usine. »

La Revue des Vivants (juin): Divers: « Comment sauver la monnaie? » — « Comment ranimer la production? » — « Chômage chronique ou chômage aigu? », par M. G. Fain. — « Jacques de Lacretelle », par M. René Lalou.

La Revue de France (15 juin): Une bien jolie nouvelle de M. J. de Lacretelle: « Emmeline ou l'autre Bovary. » — Lettres de Talleyrand à Napoléon.

Cahiers du Sud (juin) : « Retour à Djibouti » par M. H. de Monfreid. — M. R. Auclair: « Une grande pureté va envahir la terre ». -- M. Lazare: « Le veuvage de M. Tuaire. »

Æsculape (juin): « Les fresques de l'Etablissement thermal de La Roche-Posay », par M. Paul Andra.

Le Crapouillot (juin): « Histoire de la Presse », par MM. Jean Galtier-Boissière et René Lefebvre.

La Bourgogne d'or (juin) publie, avec une émouvante préface de M. Philéas Lebesque, « La Passion de Jean Vigneron », un vaste poème en prose — « en laisses rythmiques », dit le préfacier — de M. Antonin Rigaud.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Alfred Bruneau. — Opéra: Première représentation de *Rolande et le Mauvais Garçon,* opéra en cinq actes de M. Lucien Népoty, musique de M. Henri Rabaud. *La Vie de Polichinelle,* ballet en deux actes, livret de Mme Claude Séran, musique de M. Nabokoff. — Opéra-Comique : Première représentation de *Marie l'Egyptienne,* mystère en trois épisodes de Claudio Guastalla, traduction française de M. Jean Chantavoine, musique de M. Ottorino Respighi. — Reprises d'*Angélique,* farce en un acte de Nino, musique de M. Jacques Ibert, et de *Reflets,* ballet en un acte de M. Florent Schmitt. — Concerts Wanda Landowska à Saint-Leu-la-Forêt. — Le Prix Blumenthal à M. Pierre-Octave Ferroud. — Une lettre de M. Bravard.

La mort soudaine d'**Alfred Bruneau** a douloureusement

surpris le monde des musiciens. Il avait retardé jusqu'à la fin de la saison des concerts une opération que lui conseillaient les médecins; il voulait consacrer les vacances aux chirurgiens et comptait bien, après ce délai, reprendre son poste à la rentrée. Car le compositeur se doublait chez Alfred Bruneau d'un critique d'une conscience et d'une droiture qui peuvent être donnés en exemple. Dans ses articles du *Matin* on trouvera une image très fidèle et très complète de l'activité musicale de ces vingt dernière années. Ses jugements étaient d'une lucidité pénétrante, et s'il savait montrer de la bienveillance aux jeunes dont les hardiesses ne l'effarouchaient point quand elles lui semblaient justifiées par l'originalité d'un tempérament personnel, il se gardait de se laisser entraîner par l'indulgence où glissent si aisément, le snobisme aidant, ceux qui redoutent de se compromettre et prudemment mettent au-dessus de toutes choses leur tranquillité. Alfred Bruneau haïssait l'équivoque. Ami intime et collaborateur d'Emile Zola, il avait gardé jusque dans la vieillesse une verdeur et une fougue toute juvénile qu'il mettait au service de sa haute conscience.

Né le 3 mars 1857 à Paris, entré au Conservatoire en 1874, premier prix de violoncelle en 1876, élève de la classe de composition de Massenet, il avait obtenu le deuxième Grand Prix de Rome en 1881 avec une cantate, *Geneviève,* où se révèlent déjà les dons originaux qui allaient s'affirmer bientôt dans ses ouvrages lyriques. Il subit très heureusement l'influence de Franck, puis après avoir essayé ses forces dans *Kerim,* joué sans succès au Château d'Eau, en 1887, il fut présenté à Zola, devint son collaborateur et son ami. *Le Rêve,* en 1891, à l'Opéra-Comique, *l'Attaque du Moulin* en 1893, au même théâtre, marquèrent avec éclat la parenté du talent du romancier et de l'inspiration du compositeur. Alfred Bruneau introduisait le naturalisme dans le drame lyrique, montrait, bien avant *Louise,* que le pathétique et le tragique observés dans les milieux populaires convenaient tout aussi bien aux développements musicaux que les passions des héros à panaches. Cependant, il y a très loin du naturalisme de Bruneau au vérisme de Léoncavallo: l'art de Bruneau est exempt de toute sentimentalité, de toute conces-

sion au mauvais goût du public. Il est d'une franchise et d'une honnêteté qui lui gardent, jusque dans les scènes qui, sans cela, pourraient être triviales, une noblesse indiscutable. Cette sincérité de Bruneau a fait le succès de ses ouvrages. Même ceux qui ne les aimèrent point reconnurent en eux cette qualité essentielle. Elle s'affirma dans *Messidor* dont les représentations à l'Opéra, en 1901, en pleine affaire Dreyfus, furent tumultueuses, dans *L'Ouragan* (1901), *L'Enfant Roi* (1905), *La Faute de l'Abbé Mouret, Naïs Micoulin* (1907), *Les Quatre journées* (1916), *Le Roi Candaule* (1920), *Le Jardin de Paradis* (1923), *Angelo* (1928), *Virginie* (1931). Il a écrit encore un ballet (*Les Bacchantes*), des poèmes symphoniques (*Penthésilée, Ouverture héroïque, La Belle au Bois dormant, Léda*), des *Chansons à danser*, des *Lieds de France*, etc., etc...

Au critique, on doit, outre ses articles, des études sur le *Drame lyrique français*, sur *les Musiques d'hier et de demain*, sur *la Musique russe et les Musiciens français*, sur la *Musique Française*, sur la *Musique russe*. Alfred Bruneau a publié aussi un volume de souvenirs intitulé: *A l'ombre d'un grand cœur*. Le grand cœur dont il parle, c'est celui d'Emile Zola; mais le sien était non moins grand, non moins généreux. Ses écrits sont animés de cette noblesse de sentiments. Sa musique est de même toute vibrante d'une inspiration généreuse. Le prélude de *Messidor*, si souvent joué au concert avec certaines pages de *l'Ouragan*, de *la Faute de l'Abbé Mouret* en témoignent. Ce réaliste était poète et il a trouvé de beaux accents. Et comme il aimait la musique, comme il savait parler des autres, les maîtres d'autrefois et ceux d'aujourd'hui!... Il y avait chez cet homme, bientôt octogénaire, une vivacité malicieuse et une jeunesse d'esprit pleines de charme. Sa mort va laisser un grand vide parmi nous...

§

Le dessein de M. Henri Rabaud n'est pas douteux: en écrivant **Rolande et le Mauvais Garçon**, que vient de représenter l'Opéra, il s'est proposé de réagir contre l'empâtement et la boursouflure dont on a trop souvent, depuis Wagner, sur-

chargé les partitions de musique dramatique. Délibérément, il a renoncé aux complications harmoniques et aux longs développements symphoniques. Il a rendu aux voix cette primauté que l'esthétique postwagnérienne leur avait fait perdre. Et pour illustrer ses théories, il s'est adressé à l'auteur du livret de *Mârouf*, et M. Lucien Népoty lui a donné cinq actes qui répondaient exactement à son désir et qui répondront, c'est bien certain, comme *Mârouf*, au goût du public, tout en donnant satisfaction aux plus délicats.

Nous sommes dans un royaume de légende, situé, comme dit d'Annunzio, *tra la vita e il sonno*, mais que le décor (d'une grâce exquise) situe en Provence si ce n'est sur la côte ligurienne: ce royaume est gouverné par le prince Richard, un grand poète, que son génie condamne à la solitude, et qui ne quitte guère la tour où il rêve et compose ses poèmes. L'héroïne qu'il chante est Rolande, dont il a fait son épouse, et qui est si belle que, de tous les points du monde, lui sont venus les louanges des artistes et les hommages des hommes. Mais Rolande, pour divine qu'on la nomme et qu'elle soit, en effet, n'en est pas moins femme: au prince qui la délaisse, elle est tout près de préférer l'aventure. Elle soupire, écoute distraitement le beau page qui soupire comme elle, et qui, pour la distraire, lui montre les marionnettes. Le prince Richard offre à la princesse langoureuse d'aller jouer à la fermière dans sa petite maison des champs. Et Rolande, tout heureuse, part avec Rosette, une de ses demoiselles d'honneur.

Nous voici donc au deuxième acte, dans cette campagne, nous doutant bien que surgira l'aventure attendue. A peine Rosette et la Reine sont-elles arrivées, à peine ont-elles mis le couvert pour leur repas du soir, qu'entre, par la fenêtre, Gaspard Turgis, le mauvais garçon. Poète, peintre, et surtout détrousseur de grands chemins, Turgis, quand il a de l'argent, aime boire et trousser les filles. Il a bu; il trouve en *son* logis — n'a-t-il pas élu domicile en ce Trianon délaissé — il trouve en son logis deux fort jolis minois, mal cachés par leurs masques. C'est d'abord Rosette qu'il saisit, et il a tôt fait de la prendre sur ses genoux. Quand on tient la caille... Mais Rolande s'est démasquée et Turgis délaisse la pauvre

Rosette aussitôt. Pourtant, il n'aura point le temps de profiter de l'aubaine car le chambellan (qui a mission de veiller sur la Reine) arrive, escorté d'une troupe de paysans armés de fourches...

Rolande a rejoint la cour. Elle rêve sur la haute terrasse, dominée par le jacquemart qui sonne les heures longues, traversées par le souvenir de l'aventure. Et voici que Gaspard Turgis escalade les murs d'enceinte pour rejoindre celle qu'il ne sait point être la Reine et qu'il aime. Il lui rapporte l'écharpe qu'elle avait laissée. Et Rolande s'émeut, ne le repousse point, lui montre qu'elle est Reine, mais lui laisse voir qu'elle est femme aussi. Et elle fait ouvrir devant le mauvais garçon le coffret où sont conservées les lettres d'admiration envoyées à la « divine » de tous les points de l'univers. Gaspard, jaloux, les déchire; elle rit du sacrilège. Elle est amoureuse.

Gaspard s'est installé à la cour. Il organise des fêtes. Il donne à un peintre l'idée de faire poser Rolande en costume d'Ariane, Ariane guidant Thésée au bout de l'écharpe rapportée par Gaspard... Mais, attiré par les éclats de la fête, le prince Richard descend de sa tour. Il apprend que la Reine passe ses journées avec Turgis. Il questionne Rosette, et Rosette, qui n'a point pardonné l'aventure du deuxième acte, Rosette trahit Rolande et dit au prince ce que le prince n'aurait pas dû savoir. Si bien que quand Gaspard Turgis paraît, « l'homme qui est au-dessus des autres hommes » s'oublie jusqu'à injurier et souffleter son rival, puis l'expédie dans un cachot. Dissimulé sous le manteau de Gaspard, le prince guette Rolande. Elle arrive et, trompée par le costume de celui qui l'attend, elle dit son amour. Richard, accablé de jalousie et de honte, tombe évanoui.

Au dernier acte, Rolande est en disgrâce, Turgis en prison et Richard a fait asseoir Rosette sur le trône. Lui-même, pour oublier, ou pour mieux attendre sa vengeance, se grise avec ses lansquenets, chante avec les soudards des couplets de corps de garde, se dégrade sans parvenir cependant à échapper à sa solitude. Du cachot où il est enfermé, Gaspard, désespéré, clame son amour et appelle Rolande; sa voix monte jusqu'au Prince Richard. Le page conseille le pardon.

On l'écoute: on fait ouvrir toutes grandes les portes de la geôle et même celles du palais. Gaspard rejoint Rolande; mais maintenant qu'ils pourraient partir ensemble, ils se trouvent, eux tout à l'heure unis dans la contrainte, séparés par ce pardon même. Gaspard reprend son manteau de vagabond et Rolande sa triste couronne.

§

Ce livret est habile: il mêle aimablement le plaisant au sévère; le sentiment et l'humour alternent en des scènes bien balancées; et surtout il permet aux personnages du drame de paraître tour à tour en des situations propices au chant. Nous ne sommes point dans un monde réel et on nous en avertit: n'exigeons pas trop de vraisemblance. L'essentiel est que le sujet — chose rare — soit développé de manière à remplir cinq actes sans longueurs et à donner des tableaux qui ne paraissent point trop petits dans l'immense cadre de l'Opéra. Pourtant, la fantaisie de *Mârouf* semblait plus légère, et laissait le compositeur plus libre. Est-ce pour cela que M. Henri Rabaud s'y montrait mieux lui-même, et que l'œuvre nouvelle, pour attrayante et spirituelle qu'elle soit, semble peut-être moins originale, moins personnelle? N'empêche que les heureuses trouvailles y abondent, que la couleur en est délicatement nuancée, que les rythmes et les airs d'autrefois aimablement évoqués donnent à ces pages un parfum très plaisant. L'introduction du deuxième acte avec le solo de hautbois, est vraiment délicieuse; la farandole du quatrième, suivie de la scène entre Richard et Rolande, la scène du page au cinquième, sont — autant que me servent mes souvenirs sans avoir vu la partition — les passages qui m'ont le plus vivement frappé. L'orchestration est d'une transparence qui peut être proposée en modèle à tous les musiciens qui écrivent pour les voix. Les artistes du chant ont la part belle: jamais compositeur n'a montré plus de souci de mettre en valeur les qualités de ses interprètes. Et ceux-ci sont de qualité, l'Opéra ayant doté l'œuvre nouvelle d'une distribution magnifique. Mme Marisa Ferrer est Rolande. Il est périlleux d'incarner une héroïne que l'on surnomme la « divine ». Par sa grâce, par sa jeunesse, par son charme, Mme Marisa Ferrer est vraiment une Rolande

digne de ce surnom. Sa voix est délicieuse et conduite en perfection. Voici, en très peu de temps, plusieurs créations ou reprises qui sont tout à l'honneur de cette belle artiste: Isabelle du *Jardin sur l'Oronte*, Giselle de *Guercœur*, Cassandre de *La Prise de Troie*, Marguerite de *La Damnation de Faust*. Partout elle a montré les meilleures qualités. Son succès dans *Rolande* a été éclatant. Dans Gaspard Turgis, le « mauvais garçon », M. Georges Thill a trouvé l'un des meilleurs rôles de sa carrière: il y est merveilleux et sa voix splendide, l'une des plus belles qui soient, s'y épanouit à l'aise. Mais c'est le comédien qu'il faut louer avec le chanteur, pour son naturel et sa vaillance. Il en est de même de M. André Pernet, prince Richard plein de noblesse jusque dans la compagnie des soudards ivres: le quatrième acte est chanté et joué par lui de manière admirable. Mlle Solange Renaux, dans le rôle de Rosette, M. Le Clézio, dans le rôle du peintre étranger, M. Huberty en majordome, Mme Odette Ricquier, MM. Narçon, Chastenet, Madlen, Médus, complètent une interprétation éclatante. Mais il faut signaler, en outre, le très brillant début de Mlle Courtin, qui, dans le rôle du page, a montré des dons exceptionnels, tant pour le chant — elle possède une fort jolie voix de mezzo — que pour l'intelligence de la scène. Il est à souhaiter qu'une jeune artiste d'une valeur aussi rare demeure dans une troupe où sa place est toute marquée. Mais précisément, il serait injuste, après avoir dit le mérite personnel des artistes, de ne pas reconnaître la parfaite cohésion des ensembles, de ne point louer les chœurs et leur chef, M. Robert Siohan, l'orchestre conduit par M. Philippe Gaubert avec toute la finesse et l'autorité qui lui sont coutumières et qui a mis en valeur les couleurs chatoyantes de la partition. Quant aux décors de Mme Germaine de France et de M. Emile Bertin, ils sont parmi les plus beaux que l'on nous ait montrés depuis longtemps. Il est consolant de pouvoir décerner, en toute justice et sans nulle indulgence, tant d'éloges à un théâtre où l'on garde si bien le souci de l'art, alors que la dureté des temps, ailleurs, sert souvent de prétexte aux pires relâchements...

§

L'Opéra a donné la première représentation de **La Vie de Polichinelle,** ballet en deux actes, livret de Mme Claude Séran, musique de M. N. Nabokoff. Cette chronique est déjà trop longue et je dois me borner à constater aujourd'hui le vif succès des auteurs et de leurs interprètes: M. Serge Lifar qui s'est surpassé, Mlles Simoni et M.-L. Didion, aériennes et exquises.

§

L'Opéra-Comique a joué pour la première fois en France **Marie l'Egyptienne,** mystère dont on nous dit qu'il a été représenté avec succès déjà sur les principaux théâtres lyriques du monde entier — ce qui nous laisserait croire que nous étions impardonnables de l'ignorer encore. Et pourtant, maintenant que nous ne l'ignorons plus, il ne nous semble pas que nous ayons tant que cela agrandi notre domaine. Certes, *Marie l'Egyptienne* est une partition digne de respect et il faut se féliciter de voir l'Opéra-Comique, après de fâcheuses *Frasquita* et de très déplorables *Tout Ank Amon,* revenu à des ouvrages qui ne sont point indignes de la scène que *Carmen, Le Roi d'Ys, Pelléas, Pénélope,* maintiennent à son rang. Le grand reproche que l'on peut faire à l'ouvrage de M. Respighi est qu'il serait mieux au concert qu'au théâtre. Et d'ailleurs, la partition, à la première page, dit expressément: *trittico per concerto.* Le concert n'exige point une action marquée; il s'accommode de l'immobilité où s'est tenu le librettiste de *Marie l'Egyptienne.* Est-ce par scrupule que M. Respighi n'a point nommé son ouvrage un oratorio et l'a porté au théâtre? Peut-être: ce mystère qui célèbre la foi avec éloquence m'a paru rempli de plus de rhétorique que de foi véritable. Il ne suffit pas de faire chanter des hymnes religieuses comme le *Vexilla Regis* pour faire une œuvre religieuse. Nous avions entendu déjà au théâtre *O Crux ave,* mais c'était dans le *Saint Christophe* de Vincent d'Indy, et cette œuvre-là était, elle, un long cri de foi. Et même dans le *Saint Sébastien* de l'incroyant Debussy, il y a plus de sentiment religieux, plus d'ardeur mystique que dans le mystère de M. Respighi.

La scène, quand le rideau se lève, est barrée, au fond, par un grand triptyque rouge et or, que deux anges, à pas lents, viennent ouvrir; le volet de gauche représente le port d'Alexandrie, et une nef est amarrée à une borne sur laquelle une femme est assise. Le volet de droite nous fait voir le porche d'une église et un rempart bordé de palmiers: c'est le Saint-Sépulcre de Jérusalem; enfin le panneau central montre la grotte de l'ermite Zozime au désert d'Arabie, et près de l'entrée, un lion d'or creuse de ses griffes une fosse.

Tout le premier épisode va s'écouler devant le volet de gauche; le deuxième devant le volet de droite et le troisième devant le panneau central. La femme aperçue seule, près de la nef en partance, est Marie. Elle voudrait aller vers de nouveaux rivages, connaître d'autres cieux. Elle n'a pour tout bien que son corps; elle l'offre aux matelots pour prix du passage. Au moment où le marché est conclu, paraît un pèlerin qui maudit l'impudique. Le premier épisode est relié au second par un interlude qui commente ce texte: « Pendant tout le voyage, la vie de Marie ne fut que rires, chants, joies vaines, ivresses, débauches... »

Le deuxième épisode nous mène à Jérusalem, le jour de l'exaltation de la Croix. Un lépreux, un pauvre en haillons, une aveugle — conduite par Marie — voient s'ouvrir la porte du temple et prennent part aux chants des fidèles. Mais Marie, lorsqu'elle veut entrer, se voit interdire l'entrée du sanctuaire par le pèlerin qui fut témoin de son embarquement, et qui l'exhorte à la pénitence. Suppliante, tandis que retentit sous la coupole l'*O Crux ave* et que les fidèles vénèrent la vraie Croix, Marie gravit à genoux les marches du porche, courbe le front jusqu'à terre. Un ange paraît et l'invite à se joindre aux chrétiens rassemblés.

Le troisième épisode a pour sujet la mort de Marie. La pénitence l'a sanctifiée et elle vient au désert pour recevoir de Zozime l'absolution suprême. Elle est nue et prie le saint de jeter son manteau pour qu'elle en puisse couvrir son corps avant de paraître devant lui. Elle implore le pardon de ses fautes et s'affaisse au bord de la fosse que le lion a creusée et qui sera sa tombe. Les anges vont l'accueillir et referment les volets du triptyque.

La partition commente avec éclat cette édifiante histoire. M. Ottorino Respighi a montré dans les *Pins de Rome* et dans les *Fontaines de Rome,* souvent joués dans nos concerts, toute l'habileté de son métier. Il écrit avec aisance (et même avec facilité) et son orchestration est colorée. Mais cette chaleur et cette richesse semblent toujours un peu plaquées, et ne point tenir à la substance même de l'œuvre. Les qualités du musicien sont extérieures — et cela est infiniment sensible dans une partition de caractère religieux; son art est aux antipodes de l'inspiration d'un Caplet ou d'une Lili Boulanger.

Le décor de M. Nicola Benois est vif et stylisé comme une enluminure. On l'a fort admiré. L'interprétation serait excellente si le texte passait parfois la rampe; mais par un miracle singulier, il est impossible de discerner une seule parole et ce que chantent les acteurs semble tantôt une vocalise, tantôt une mélodie dans une langue inconnue. Mme Ninon Vallin est Marie l'Egyptienne; sa voix est admirable et elle chante divinement ce rôle écrit dans une tessiture difficile. M. Carlton Gauld est tour à tour et avec le même feu le pèlerin et Zozime; M. Arnoult est le matelot et le lépreux. L'orchestre, conduit par l'auteur, a donné à la partition tout son relief et son éclat.

On commençait par **Angélique.** La farce de Nino reste aussi plaisante et la musique de Jacques Ibert aussi spirituelle, aussi délicieuse, aussi fraîche qu'au premier soir. Voilà — le mot n'a rien d'excessif — un chef-d'œuvre. La musique, ici, aussi bien le chant que l'orchestre, est si bien le complément de l'action, elle traduit si exactement les sentiments des personnages, elle commente avec tant d'à-propos et de justesse les divers mouvements des scènes, qu'elle fait absolument corps avec le texte et qu'on n'imagine pas que celui-ci ait pu exister avant d'être ainsi complété. C'est au fond le meilleur éloge que l'on puisse faire d'un ouvrage destiné à une scène lyrique, que de constater cette parfaite convenance du sujet au génie propre du musicien qui l'a traité, cette indissoluble union de la partition et du livret. *Angélique* a repris une place qu'elle n'aurait jamais dû quitter. Et je veux croire que bien des soirs le pauvre M. Boniface

la donnera au diable pour la plus grande joie des spectateurs. La pièce est fort bien interprétée: Mlle Maguy Gondy joue le rôle d'Angélique de façon parfaite. MM. Tubiana, Jean Vieuille, Pujol, Jobin et Marvini l'entourent à merveille, et même, sous les traits luisants du roi des Bambaras, ce dernier s'est montré plus nègre que nature, roucoulant et zézayant si bien, chantant mieux encore, qu'il a obtenu le plus vif et le plus mérité des succès.

J'ai rendu compte de **Reflets** au moment de leur création sur cette même scène il y a deux ans; la chorégraphie nouvelle de M. Constantin Tcherkas est plus variée, m'a-t-il semblé, que celle de M. Robert Quinault. La musique de ces huit valses reste exquise, aussi bien par l'extrême diversité des thèmes — cependant tous inscrits dans la même mesure ternaire — que par la richesse chatoyante d'une orchestration magnifiquement colorée. Et tout cela est marqué d'une personnalité si vigoureuse et si originale que l'on est émerveillé. Mlles Solange Schwarz et Juanina, M. Tcherkas lui-même, seul danseur au milieu des groupes de ballerines délicieusement habillées, se font justement applaudir. M. Cloez conduit *Angélique* et *Reflets* avec autorité.

Il est évident que l'impersonnalité de la partition de *Marie l'Egyptienne* est étrangement soulignée par ce double voisinage. Cet ouvrage — qui n'est point si vieux, cependant — semble déjà bien vieilli, et ce n'est pas avoir rendu grand service à l'école italienne que de l'avoir préféré aux œuvres significatives d'un Malipiero (les *Baruffe chiozotte*, par exemple), d'un Castelnuovo-Tedesco, d'un Casella...

§

Mme **Wanda Landowska**, la « magicienne de Saint-Leu », qui, l'an dernier, fut l'admirable interprète des trente *Variations Goldberg* de Bach, a, ce printemps, révélé à ses auditeurs des trésors exhumés des œuvres de Couperin-le-Grand, de Chambonnières, de Rameau, et puis, surtout, un choix de *Vingt-cinq Sonates* de Domenico Scarlatti. Rien de plus varié, de plus aimable, de plus spirituel que ces *Sonates* — si ce n'est la manière même dont les interprète Mme Wanda Landowska. Sous ses doigts, le clavecin s'anime divinement, et

cette évocation du passé est si vivante, si chaleureuse, si intelligente et si belle, que c'est l'essence même des œuvres qu'elle nous livre dans toute sa pureté.

Le jury de la fondation Blumenthal a décerné, cette année, le prix de vingt mille francs à **M. Pierre-Octave Ferroud.** Le lauréat est un des compositeurs les plus originaux de la jeune génération et il a donné des œuvres qui, dans tous les genres, l'ont placé au premier rang. *Foules, Parc Monceau*, sa *Symphonie* sont au programme de toutes les associations symphoniques; l'Opéra a donné, la saison dernière, *Jeunesse*, un ballet en deux tableaux; *Chirurgie* avait été joué au Théâtre des Champs-Elysées. Pierre-Octave Ferroud exerce la critique musicale à *Paris-Soir* avec une belle indépendance — dont le jury, qui comptait pourtant quelques-unes de ses victimes, ne lui a point tenu rancune.

Il y aurait beaucoup de choses à répondre à **M. Bravard,** directeur de la Gaîté, dont on a pu lire une lettre dans les Echos du 15 juin. Ces choses ont même tant d'importance que je me propose de les examiner tout à l'aise cet été, la saison terminée, quand nous serons de loisir.

RENÉ DUMESNIL.

ARCHÉOLOGIE

ORIENTALISME. — Les fouilles de Tell-Asmar et de Hafaje (Iraq), Tell-Hariri et Doura-Europos (Haute-Syrie), Kashan (Perse).

La saison des **fouilles archéologiques** qui vient de se terminer mérite d'être particulièrement signalée pour l'inédit qu'elle nous apporte. Les recherches des quinze dernières années, soit en Mésopotamie, soit en Perse, ont complètement renouvelé l'histoire de ces régions pour la très haute antiquité. Lors des premières découvertes, on aboutit, par une interprétation défectueuse des documents exhumés, à attribuer aux monuments de cette région une date fabuleuse, de 5 à 6.000 ans avant notre ère, pour le début de l'histoire. Ceci tient à des textes cunéiformes, correctement lus, mais dans lesquels s'était glissée l'erreur d'un scribe, erreur qui n'était pas moindre de 1.000 ans, en trop, et à l'addition fau-

tive de dynasties données par les listes royales comme successives, alors qu'elles étaient parfois synchrones. Le résultat des corrections apportées à ces calculs fut de replacer le début de l'histoire en Mésopotamie à 3.000 ans avant notre ère; un résultat à peu près semblable fut d'ailleurs obtenu par les égyptologues lorsqu'ils revisèrent la chronologie de l'histoire de l'Egypte.

Mais depuis, l'archéologie est en voie de récupérer une partie des millénaires qui lui avaient été brusquement soustraits, et ceci grâce aux découvertes effectuées parfois presque à fleur du sol, mais le plus souvent par des fouilles menées jusqu'au sol vierge, sur des sites qui furent occupés dès l'époque la plus ancienne. C'est ainsi que les fouilles profondes d'Our et d'Ourouk, en pays de Sumer (Basse Mésopotamie), de Kish et Djemdet-Nasr, en pays d'Akkad (nom de l'ancienne Babylonie), ont fait découvrir les vestiges superposés de nombreuses civilisations antérieures au début de l'époque historique, que l'on place vers 3.000 avant notre ère. On s'est ainsi aperçu que l'art de la période qui précède l'histoire est quelquefois bien supérieur à ce que l'on connaissait pour une période moins ancienne, et qu'il affecte une diversité de formes, d'écoles, pourrait-on dire, qu'on n'y retrouve plus par la suite.

C'est ainsi que M. E. Frankfort, qui, depuis trois saisons, dirige une mission de l'Institut Oriental de Chicago, sur le site de **Tell Asmar** (l'ancienne Eshnounna), au nord-est de Bagdad, après avoir, dans les années précédentes, déblayé les niveaux correspondant aux premières périodes historiques, a mis au jour, sous les ruines d'un temple qui pouvait dater de l'époque des « tombes royales » d'Our (vers 3.000 avant notre ère), les vestiges d'un temple plus ancien, nettement antérieur à cette période, puisqu'on y a trouvé une céramique analogue à celle que les fouilleurs d'Our ont découverte sous la couche des « tombes royales ».

A ce niveau, M. Frankfort a trouvé une série de statues enterrées ensemble, sans doute à un moment où, les offrandes devenues trop nombreuses, on se préoccupait de faire de la place dans le sanctuaire. Ces statues, de dimensions variables (de 0 m. 30 à 0 m. 75), représentent en général des

fidèles qui ont consacré leur image dans le temple. Certaines, pourtant, à l'opinion de M. Frankfort, seraient l'image des divinités du lieu, notamment du Grand dieu Ab-ù, qui est, comme il se voit si souvent dans les anciennes cités de Sumer, un dieu de fertilité et de végétation, de même que sa parèdre, la Grande Déesse, est une divinité de fertilité et de fécondité. Cet aspect de divinités symbolisant l'esprit de reproduction de toutes les espèces terrestres, végétales, animales et humaine, est prépondérant, à l'origine, dans le panthéon sumérien. Les statues, polychromées, à barbe peinte au bitume, aux yeux faits d'une incrustation de coquille marine centrée d'un point de lapis-lazuli ou de bitume, sont d'un naturalisme qui n'exclut pas, déjà, la convention dans laquelle sombrera l'art oriental. Elles sont cependant supérieures à ce que donnera le début de l'époque historique; les proportions ne sont pas encore délibérément trapues et écourtées comme elles le deviendront par la suite. Malgré leur rudesse et leur naïveté, ces statuettes sont capables d'expression; leur excellente conservation permet d'étudier au mieux la sculpture sumérienne archaïque. On voit notamment par cette découverte que, selon les circonstances, les Sumériens portaient la barbe et la chevelure longue, ou se présentaient complètement imberbes et la tête rasée; il y a donc là une question de mode ou de rites, et non le signe distinctif d'une race.

Sur le site de **Hafaje**, entre Tell-Asmar et Bagdad, qui fut abandonné plus tôt que celui d'Eshnounna, M. Frankfort, au cours des recherches qu'il a poursuivies cette année, a trouvé un certain nombre de statuettes de haute époque, d'environ 3.000 avant notre ère, curieuses surtout par la diversité des coiffures féminines qu'elles révèlent. Parmi les objets découverts, signalons une plaque de pierre sculptée représentant le thème bien connu d'un festin accompagné de musique, tandis que les serviteurs apportent des provisions, et un petit chariot de terre cuite sur lequel se trouvent groupés le temple de la déesse et les vases à offrandes; cet objet devait être un brûle-parfum. D'une inscription sur une statue, il résulte que le site de Hafaje correspond à l'ancienne Opis, siège d'une dynastie à l'époque proto-historique.

Avec **Tell-Hariri,** situé à 11 km. au nord-ouest d'Abou-Kémal, en dehors de la piste de Deir-ez-Zor, et où M. Parrot a entamé cette année des fouilles subventionnées par les Musées Nationaux et le Ministère de l'Instruction Publique, nous sommes en présence d'une ancienne ville, abandonnée de bonne heure, mais qui eut son heure de célébrité au début de l'histoire; les inscriptions découvertes par M. Parrot montrent qu'il s'agit de la ville de Maéri, siège d'une dynastie à la période proto-historique. La fouille fut entreprise grâce aux renseignements du lieutenant Cabane, qui découvrit sur le lieu une statue mutilée, au cours de l'été 1933. Elle révéla en bordure du tell la présence d'un temple archaïque, dédié à la déesse de fertilité et de fécondité Ishtar, dont les nombreux ex-voto furent heureusement retrouvés. Un grand nombre de statuettes, de bronzes, de vases de pierre, de petits personnages découpés dans la coquille marine et destinés à être incrustés sur fond de lapis et de bitume, comme sur le célèbre « étendard » des tombes royales d'Our, témoigne de la qualité de la civilisation en ce lieu vers 3.000 avant notre ère.

A **Doura-Europos,** aujourd'hui Salihiyeh, entre Deir-ez-Zor et Abou-Kémal sur l'Euphrate, MM. Hopkins et Du Mesnil du Buisson, agissant au nom de l'Université de Yale et de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, ont continué l'exploration de la cité détruite par le roi de Perse Sapor en 256 de notre ère. La ville offre l'aspect d'un quadrilatère situé à quelque distance du fleuve; le plan intérieur est en damier, comme il est d'usage à l'époque hellénistique; un rempart renforcé de tours encercle la ville, laissant un vaste chemin de ronde entre lui et les habitations. Malgré ses défenses, la ville assiégée par les Perses succomba, et la mission a retrouvé trace de cet événement dans une rampe de terre amoncelée par les assiégeants contre la muraille pour envahir la ville, et dans la destruction, à la droite de cet ouvrage, d'une tour capable d'empêcher les travaux d'approche. Pour atteindre leur but, les Perses minèrent la tour; à mesure que la sape était creusée, ils la garnissaient d'étais de bois auxquels ils mirent ensuite le feu, et la tour s'écroula en partie. Dans l'intérieur de la ville, dont les maisons et les

boutiques sont encore bien conservées, les lieux de culte dédiés aux divinités du paganisme abondent, mais les sanctuaires les plus importants se trouvaient près du rempart.

Nous avons relaté la découverte d'une petite église chrétienne ornée de fresques, il y a trois ans; cette année, la mission a achevé le déblaiement de la synagogue qui en était voisine et qui a été dégagée l'an dernier. Une entrée peu visible, dans une ruelle, mène à une cour qui précède la synagogue, pièce rectangulaire entourée d'une double banquette le long des murs; au fond se trouve la niche où était conservé le livre de la Loi. Trois rangs de fresques ornent les murs; elles sont d'un puissant intérêt par les sujets qu'elles représentent (les épisodes et les personnages les plus connus de l'Ancien Testament), mais aussi par leur facture, car plusieurs artistes y ont collaboré, notamment un Iranien qui, procédant déjà par anachronisme à cette époque lointaine, donne aux personnages de la Bible le costume des Perses de son temps.

La découverte de cette année, logiquement escomptée d'ailleurs, en raison de l'époque de la ville, est celle d'un Mithraeum, sanctuaire du dieu Mithra. Ce dieu, dont le culte, propagé par le déplacement des garnisons et des caravaniers, rejoint celui du Soleil, jouit d'une telle faveur en Orient que son prestige mit en balance le christianisme naissant et qu'il s'en fallut de peu qu'il le supplantât. Le sanctuaire où avaient lieu les mystères renferme un autel situé devant la représentation sculptée du dieu, vainqueur du taureau qu'il va sacrifier; ces bas-reliefs recouvraient une décoration peinte du IIe siècle. Sur les parois, des fresques représentent l'histoire du dieu depuis sa naissance, et, sur les murs, de nombreuses inscriptions apportent une contribution importante à l'épigraphie de l'époque. Grâce à la libéralité des Américains, un morceau de fresque représentant une chasse à l'onagre a pu entrer au Musée du Louvre.

Auprès de la Mésopotamie, les champs de fouilles du plateau iranien paraissent assez pauvres; de fait, les recherches de ces dernières années ne nous ont fait connaître que divers ateliers céramiques. Mais ils sont d'une grande variété, et riches en enseignement pour le développement de la civili-

sation de l'Asie Occidentale. A **Kashan,** à mi-chemin entre Téhéran et Ispahan, M. R. Ghirshman, travaillant au nom des Musées Nationaux et du Ministère de l'Instruction publique, a découvert une abondante céramique qui se relie à celle du nord du Louristan. Ces recherches avaient été précédées de fructueux sondages en Louristan même où des tombes, si curieuses par leur mobilier funéraire comportant les armes, les parures, et le harnachement des chevaux des défunts, ont été mises au jour dans ces dernières années. Ces fouilles constituent une contribution de valeur à l'histoire de la civilisation de l'Iran depuis le quatrième millénaire avant notre ère.

Dr G. CONTENAU.

LINGUISTIQUE

O. Bloch, avec la collaboration de W. von Wartburg: *Dictionnaire étymologique de la langue française;* Presses universitaires, tome II (L-Z).

J'ai déjà dit (*Mercure,* 1-VIII-1932) tout le bien qu'il faut penser du **Dictionnaire étymologique** de M. Oscar Bloch, et aussi qu'il y a une documentation complémentaire à souhaiter quant aux dates d'apparition des mots les plus modernes.

Mais là encore M. Bloch mérite un éloge global pour avoir donné les dates qu'il savait, fussent-elles manifestement provisoires. Lui-même, parfois, y souligne du scandale; exemple: « *Chinois,* 1798 (certainement antérieur) »; en effet, voici le mot non seulement chez Hamilton, « [des yeux qui] ne s'ouvraient qu'à la chinoise », *Grammont,* VI, mais dès 1651 : « Les Chinois, et les Pequins se vantent d'estre venus d'vn Chien, et d'vne femme Chinoise », *Harangues burlesques* par Raisonnable, p. 100.

On me disait, l'an passé, que le *Temps* aurait célébré en 1932, peut-être même en 1931, les cent ans de la cigarette. M. Bloch date *cigarette* 1845, en ajoutant « d'abord *cigaret,* 1834 ». Savoir si le journaliste n'a pas indûment confondu l'histoire du mot et la genèse de la chose? Ou bien *cigarette* a-t-il sur *cigaret* une priorité linguistique, qui s'expliquerait, puisque Chateaubriand, en 1811, comme aussi plus récemment les gens du Sud-Ouest, disait *une cigarre* et que la chose dite *cigarette* en pouvait retenir le féminin? De toute

façon, *cigarette* ne se lit pas seulement en 1844 dans les *Vrais Mystères de Paris* signés Vidocq, où nous voyons les grisettes du pays latin aimer « des cigarettes de Maryland », les miséreux « suivre les *lions* à la piste et ramasser les cigarres qu'ils jettent à moitié consumés, pour en faire des cigarettes qui seront vendues à des *lions* d'un ordre inférieur », et certaines « odalisques » de tapis-franc qui, « faute de cigarettes, fument du caporal dans des pipes culottées ». Quatre ans auparavant, le facétieux bouquin anonyme *Voleurs et volés en 1840* ridiculise « le progrès personnifié dans les chapeaux de soie, les romans nouveaux, les brasseries en gants jaunes, avec des bouchons en liège doré et des billets de la banque de M. Désirabode pour allumer les cigarettes ». Et c'est sans rien souligner de néologique dans le mot que Joigneaux, détenu politique, conte ainsi son arrivée au Dépôt en septembre 1838: « ... je tirai de ma poche un morceau de papier blanc et fis une cigarette pour me distraire. La cigarette brûlée, j'en roulai une seconde entre mes doigts » (*Prisons de Paris*, paru en 1841). Nous arriverons bien à cerner à quelques jours près l'ère de ce que Pierre Louys a qualifié la « volupté nouvelle », — la seule qui ne soit pas renouvelée des Grecs.

Je discerne bien les deux choses que sont la création d'un mot et sa vogue. Populaires ou savants, de nombreux mots font un stage latent avant de connaître une fortune fulgurante. Exemples dans le populaire : *poilu* et *boche*. Et M. Bloch ne néglige pas de noter que des mots lettrés à succès tout moderne ont été risqués « une première fois » deux siècles, quatre siècles auparavant. Or, le succès d'*aviateur* ne date que du xxe siècle, mais qu'est-ce que 1869 dans l'histoire de l'*aviation*, pour en dater le mot? C'est en 1863 qu'a paru, et à deux éditions, l'ouvrage de La Landelle « *Aviation ou navigation aérienne sans ballons* », développant une conférence faite par La Landelle, chez Nadar, le 30 juillet. Une *Note préliminaire* définit les néologismes créés par l'auteur et par Ponton d'Amécourt : *Aviation*, « action d'imiter l'oiseau dans son vol », « ascension, propulsion et direction d'une nef voyageant dans l'air », d'où le verbe *avier*, *aviateur*, *aviable*, *aviablement*... Quant à *aéro-*

nef, féminin comme *nef*, et « déjà connu » (et qu'il ne faut donc pas dater « 1877 Littré »), « nous l'appliquons, dit La Landelle, à la machine aérienne volante et dirigeable par opposition à *aérostat*, machine aérienne flottante et non dirigeable ». L'aéronef rêvé était différent de l'avion d'Ader : son portrait illustre le titre du livre : un deux-ponts à deux mâts; le pont supérieur traversé par une dunette de manœuvre; à chaque mât, quatre paires d'hélices, système grand-voile, hunier, perroquet et cacatois, avec petit parachute tout en haut du mât; pour moteur, une machine à vapeur puissamment fumeuse.

Voici sous des dates de M. Bloch un choix d'autres dates que m'ont fournies mes lectures :

1879 ... 1870 : tripotée (Coups), 1856; *pipelet*, 1855 (dû à Eug. Sue en 1843); *mastroquet*, 1849; *roublarderie*, 1846; *truquer* et *truqueur*, 1840; *guibolle*, 1840; *camelot*, 1836; *lascar*, 1834; *modelliste*, 1832; *roulotte*, 1829; *septennat*, 1823; *rigolade*, 1815; *vaissellier*, 1788; *toquante* (Montre), 1776.

1868 ... 1863 : gnognote, 1862 (« de la gnognote d'éclair », dans Hugo, *Misérables*) et avant 1858 (texte dans Larchey); *éreinter* (Critiquer), 1857; *guignol*, 1856 (à Paris); *obèse*, 1856; *panne*, 1856; *baccara* (Jeu), 1855, apocopé en *baccar* en 1856; *partageur*, 1849; *épateur*, 1846; *simiesque*, 1846; *succursale*, 1844; *potiche* (une lithographie de Daumier est intitulée *la Potichomanie*); *ébourrifant*, 1840; *berthe* (Vêtement féminin), 1840; *gouape*, 1835; *faire grève*, 1833; *garde-chiourme*, 1829; *être pompette*, 1829; *panné*, 1828; *pochard* (Ivrogne), 1732.

1859 ... 1846 : turco, 1857; *poncif*, 1843; *maryland*, 1843; *lyrisme*, 1843; *bistrer*, 1843; *maquiller* (Farder), 1840, et antérieurement, depuis le XVIIe siècle, non pas rarissime, mais très usuel, au sens Faire, dans le lexique des malfaiteurs; *rapiat*, 1836; *roublard*, 1835.

1846 (= Bescherelle) : *ohé!* 1843; *porte-cigare*, 1841; *razzia*, 1841; *inexplosible*, 1840; *jobard*, 1840; *locomotive*, 1840; *vespasienne*, 1840; *noceur*, 1836; *rata*, 1836 (Vidocq); *eau de javelle*, 1830; *ratatouille*, « Ancien Régime », au dire d'A. de Vigny, *Serv. et Grandeur militaire*.

1835: schlague, 1828. — *1832: mioche*, 1795. — *1828:*

retape, 1795. — *1827: gosse*, 1808. — *1823: vélocipède*, 1809-1818. — *1811 : caraco*, 1774. — *1806 : madras*, 1797.

1798 : asticoter, vers 1750 (« l'abbé qui se mit à asticoter le moine pendant le dîner », Caylus, *M. Guillaume*). — *1790 : patira*, antérieur à 1783. — *1787 : maquis* (Taillis), 1775. — *1780 : ottomane* (Meuble), 1774. — *1771 : rond-point*, 1744; *blague à tabac*, 1721. — *1762 : arlequinade*, 1726; *béquiller*, 1656, comme aussi *béquillard*, mal daté 1798.

1652 : trottin, 1528. — *1642 : magot*, 1585. — *1628 : roupiller*, 1597. — *1549 : voleur*, 1516.

C'est sans doute à des mots qu'on peut croire récents que s'attachera la curiosité de nos lecteurs. *Toupet* est coté « récent » par M. Bloch; on le connaît de 1829 : « *Se payer de toupet*, c'est avoir de la hardiesse ou de l'effronterie » (*Mémoires d'un forban philosophe*). — La date 1914 n'est pas juste pour *séparatiste*, car en 1903 je disais, de plusieurs qui prenaient cette étiquette politique, qu'ils étaient, tout au plus, « séparartistes ». — Elle l'est encore moins pour *marmite* (Obus), qui est mentionné en 1745 par le *Dictionnaire militaire* de La Chesnaye, et, après avoir été mis en veilleuse durant un siècle, a rééclaté en 1855 à Sébastopol (textes dans G. ESNAULT, *Métaphores occidentales*, p. 346). — *Smart* (Elégant), bien daté 1898 quant à Paris, était emprunté à l'anglais par le français du Canada dès 1880. — *Maboul*, qui comptait au sabir barbaresque en 1830, a été employé à ce titre en 1860 par Pitre-Chevalier dans le *Musée des Familles*.

Parmi les mots que M. Bloch cote « Fin du XIXe siècle », c'est-à-dire 1885-1900, j'en vieillirais quelques-uns: *pince-monseigneur* (Levier de cambrioleur) est un composé, suspect de quelque littérature, dont les deux éléments vivent séparément, quoique en bonne synonymie, dans les *Mémoires* de Vidocq (1828, 1829). — *Toquard* (Outsider) se lit en 1884 et n'est qu'un emploi du sens Ridicule, connu en 1867 (voir Fustier et Delvau). — C'est en 1882 que le Stachys affinis, introduit de la Chine septentrionale par M. Bois, fut cultivé à Crosne par M. Pailleux, et prit le nom de *crosne du Japon*. — *Roulure*, Putain, est chez Delvau en 1867;

et *rouleuse*, Malfaitrice vagabonde, est le féminin de *rouleur*, au même sens, dès 1796, parmi les bandits de la Beauce. — *Canasson*, Cheval, est chez Delvau dès 1866. — En rappelant ici (1-viii-1932) le texte d'Eug. Sue pour *carcan*, Cheval, j'omettais la date; c'est 1846. Le sens Femme maigre et revêche est signalé en 1858 par Larchey, et, en 1862, une chiffonnière crache vers Gavroche le vocatif « Carcan de moutard », *Misérables*, III-viii-22.

Et une autre demi-douzaine : *Nichon* (Sein), chez Larchey dès 1858. — *Ballade* (Promenade), usuel en 1856-59 aux élèves des Arts à Angers, dont l'un, à sa sortie de l'école, le consigne en son *Vocabulaire argotique*. — *Soiffard*, employé par Furpille, *Paris à vol de canard*, en 1856 (et *soiffeur*, daté 1871, est employé par Lhéritier, *Suppl. aux Mémoires de Vidocq*). — Chez Furpille aussi *bachot*, « nom donné par les futurs bacheliers ès-lettres aux matières de leur examen ». — Chez Furpille encore *flanocher*. Quant à *flâner*, qu'on n'aurait signalé avant 1808 qu'en Normandie, il avait pénétré dans la langue bretonne : on le trouve en 1803 dans une version du *Morin* de Le Laé sous la forme *flani*. — *Bazarder* (Vendre), est dans le lexique d'argot de l'*Intérieur des prisons* (1846). — Le baquet d'aisance se nomme *goguenot* au Dépôt en juin 1849 (lettre inédite de l'étudiant insurgé Perron), et vers 1840 au bagne de Rochefort (lexique d'argot d'un forçat).

Et quelques autres encore. *Gosseline* se lit en 1843 dans les *Mystères* d'Eug. Sue, *gozeline* en 1844 dans les *Vrais mystères* de Vidocq. — *Gonzesse* dans le *Jargon* de Pellerin (Epinal, 1824) et dans le *Tapis de Montron*, chanson reproduite par Vidocq en 1829 et sans doute antérieure à 1815. — Le verbe *ligotter* figure dans cette *chanson de Winter*, antérieure à 1815, qu'on lit chez Vidocq, et qui vaut du Villon. — *Rogne* (Querelle) est signalé à Saint-Etienne au XVIIe siècle par Puitspelu, et *chercher la rogne* employé au XVIIIe dans le poème de la *Misère des apprentifs imprimeurs*. — D'attribuer à la « Fin du XIXe siècle » des mots argotiques ancestraux, comme *ratichon* (Prêtre) et *rupin* (Gros monsieur), bien connus depuis Chereau (1628), ce sont des faux-pas de plume : il y a plusieurs corporations de lexicographes, et l'on

peut être maître-passé sans avoir été compagnon aux ateliers d'argot.

Les « anachronismes », — au sens vrai du terme, c'est à-dire les vieillissements indus, — sont chez M. Bloch beaucoup plus rares que les ajeunissements ou catachronismes immérités. Je vois en ce genre *gommeux,* daté « milieu du XIXe siècle »; je ne le connais que de 1873, quand il détrôna *petit-crevé;* le *Figaro* du 29 avril 1873 se méfie encore des auteurs de *la Veuve du Malabar* qui « assurent que c'est le terme à la mode »; mais le 23 mai les Folies-Marigny jouent *Nos jolies gommeuses.* — Il semble qu'on doive reprocher la cotation « XIXe siècle », trop vague, pour *rossard* que je ne connais pas avant 1865, *nobliau* pas avant 1847, *groom* 1840, *pioncer* 1827, *turbiner* 1824, et fausse pour *vanner* (Fatiguer), existant en 1744, et *gnon* (Coup) en 1651. M. Bloch, au vrai, est plein de dates précises qui le font, quant au XIXe siècle, incomparable à Hatzfeld-Darmesteter-Thomas; ceux-ci, en cotant indistinctement « néol. » tout ce qu'ils savaient ou estimaient créé après 1800, ont frappé de stérile mutisme un très grand nombre de liseurs, qui, trouvant par leurs lectures des dates intéressantes, ne se sont pas connus découvreurs de textes premiers.

La vénérable ancienneté de *rupin* chez les gueux du XVIIe siècle est l'une des bonnes raisons de refuser l'étymologie qu'en propose M. Bloch, par le slang d'Outre-Manche et d'Outre-Atlantique, *ripping,* Epatant, dont tous les états de service que je sache en France sont de se faire roucouler chez les grands couturiers vers Noël 1929. — Une autre étymologie qui me paraît mauvaise est celle de *pagnotter,* Etre couché, par le désuet *pagnote,* Poltron; Dieu me garde d'en être nommé avocat d'office et de plaider, sans conviction, que tels Parigots appellent leur lit leur « lâche plumard », et que dormir c'est *réciter la prière de saint Lâche.* Mon impression est que *se paniotter,* tel que l'imprime Rigaud (dès 1878), ou mieux *se panniauter,* dérive de *panneau,* prononcé *panniau* en divers patois. Le verbe ne doit pas signifier « se mettre en panniau », encore que Vidocq, *Mém.,* III, 335, parle, dans un récit galant, de se mettre « en tenue de dragon, c'est-à-dire le paniau volant ou la bannière

au vent ». Là où j'hésite, c'est à décider si les *panneaux* sont ce qu'ils étaient dans la locution bien connue *crever dans ses panneaux*, dans ses vêtements, de telle sorte que *se panniauter* équivaudrait au vieil argot *se peausser*, se mettre aux « peaux », sous les « effets de lit », comme on parle encore à Brest;— ou si les *panneaux* visés sont ceux des horticulteurs, cadres vitrés pour les semis en couches, de sorte que couvrir les semis, c'est les *panneauter*, les découvrir les *dépanneauter*, et que *se panniauter* serait se mettre au chaud et en couche.

GASTON ESNAULT.

BIBLIOTHEQUES

Les Bibliothèques Municipales de Paris vues à travers la Statistique. — Le *Bulletin Municipal* de Paris du 19 juin dernier contient une statistique concernant les bibliothèques municipales qui offre le plus grand intérêt; elle démontre, par l'autorité incontestable des chiffres produits par·l'administration, l'urgente nécessité d'une réorganisation rationnelle de ces institutions.

Cette statistique comprend trois parties: 1° nombre de livres prêtés, de 1930 à 1933, par les 84 municipales; 2° classement des 36 bibliothèques ayant prêté, en 1933, le plus grand nombre de livres; 3° classement des 84 bibliothèques, de 1916 à 1933, d'après le mouvement des prêts dans chacune d'elles.

Ces divers renseignements sont fort intéressants; mais ils ne représentent que les éléments d'une étude à en déduire, aboutissant à un programme de travail à réaliser.

Une première remarque. Statistique implique comparaison; or, on ne peut exactement comparer que des choses semblables. Nous ramènerons donc à 81 le nombre des bibliothèques générales ici examinées, par l'exclusion des trois bibliothèques spéciales, Forney, consacrée aux arts appliqués, à l'industrie, aux métiers et aux sciences, L'Heure Joyeuse, affectée à la jeunesse et où le prêt est la moindre fonction de cet admirable organisme de haute éducation sociale, et la bibliothèque Erckmann-Chatrian, sorte de réduction, à infime échelle, de Forney.

Si l'on prend séparément la population et la surface de

chacun des vingt arrondissements, et le nombre de bibliothèques y existant, en 1933, la seule année que nous retenions, on arrive à une constatation qui prouve, sans discussion possible, un vice organique grave; au lieu d'une proportionnalité manifestement nécessaire, on se trouve en présence d'une disproportion qui s'explique par une gestion incompétente et des questions personnelles et électorales; à chacune des 81 municipales devrait correspondre une clientèle moyenne de 35.000 habitants, en chiffres ronds; c'est le cas pour cinq arrondissements seulement; sept arrondissements sont au-dessous, huit au-dessus; cela veut dire qu'à ce point de vue, les 81 municipales forment trois groupes, suivant qu'elles ont une clientèle normale, insuffisante ou excessive.

Le périmètre moyen d'action de chacune des 81 municipales devrait être de 96 hectares, toujours en chiffres ronds, et le nombre des bibliothèques dans chaque arrondissement devrait être fonction de sa surface et de sa population. En fait, dans trois arrondissements seulement, le périmètre est égal à la moyenne; dans huit, il est inférieur; dans neuf, il est supérieur.

Ainsi, là où la clientèle et le périmetre sont inférieurs à la moyenne, le nombre des bibliothèques (sauf examen des cas particuliers) apparaît supérieur aux besoins; il leur est inférieur dans les cas contraires.

Exemples: les six bibliothèques du deuxième arrondissement comptent seulement une clientèle moyenne de 7.400 habitants au lieu de 35.000, et un périmètre moyen de 16 hectares, au lieu de 96; il y a donc ici pléthore.

Au contraire, chacune des quatre bibliothèques du dix-huitième arrondissement doit satisfaire aux besoins de 73.000 habitants et desservir un périmètre de 130 hectares; l'insuffisance numérique est manifeste.

Passons maintenant aux prêts de livres, qui représentent le fonctionnement effectif des 81 municipales. Celles-ci ont prêté, en 1933, 1.314.326 livres, soit une moyenne de 16.200 prêts par bibliothèque. Quatre bibliothèques ont atteint la moyenne, vingt-deux l'ont dépassée, cinquante-cinq ne l'ont pas atteinte. La bibliothèque la moins achalandée est la cen-

trale du premier arrondissement avec 5.000 prêts; la plus achalandée est la centrale du dix-huitième arrondissement avec 88.500 prêts.

Voilà ce qui est, voici ce qui devrait être.

Chacune des 81 municipales comporte une moyenne de 35.000 habitants; en supposant qu'un seul habitant sur sept fréquente la bibliothèque et qu'il y emprunte seulement six livres par an, chaque bibliothèque devrait accuser 30.000 prêts, soit environ le double du trafic actuel.

De toutes ces considérations que conclure?

Des esprits superficiels et simplistes n'hésiteraient pas à affirmer que la population n'aime pas lire. Erreur! Voyez le nombre de voyageurs qui, dans le métropolitain, ont un livre en main; voyez encore la bibliothèque de prêt payant installée récemment au Bazar de l'Hôtel-de-Ville.

La conclusion exacte est que l'organisation actuelle est insuffisante, qu'une réforme générale s'impose dont voici les articles essentiels: l'ensemble du service dirigé par un technicien; chaque bibliothèque confiée à un agent justifiant d'une formation technique suffisante; la répartition des 81 municipales sur l'ensemble du territoire parisien remaniée d'après les données démographiques actuelles; l'usage de la bibliothèque enseigné au public; aucune dépense supplémentaire, un meilleur emploi du budget actuel.

ERNEST COYECQUE.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Racine et les Colbert. — On se plaît, par le temps qui court, à célébrer une profusion de centenaires, de bi ou tricentenaires, etc., sans compter les cent cinquantième ou deux cent cinquantième anniversaires. Aussi paraît-il étrange que l'on ait omis de rappeler ceci: le 6 septembre dernier, il y avait deux siècles et demi qu'était mort Colbert. Le *Mercure* et les *Nouvelles Littéraires* sont, à ma connaissance, les seuls périodiques où il ait été, en 1933, parlé du plus grand homme d'Etat que la France ait jamais eu.

Cependant, même si l'on avait voulu éviter de se livrer à des dissertations d'économie politique et sociale, on aurait pu commémorer, pour un public plus étendu, le fondateur

de l'Académie des Inscriptions et Médailles (mère de celle des Inscriptions et Belles-Lettres), de l'Académie des Sciences, de l'Observatoire, de l'Ecole des Jeunes de Langues (mère de celle des Langues orientales vivantes), de l'Académie de Musique (mère du Conservatoire, de l'Opéra et d'une section de l'Académie des Beaux-Arts), de l'Académie de France à Rome, le réorganisateur de l'Académie de Peinture et de Sculpture et le fondateur de l'Académie d'Architecture (qui devaient plus tard fusionner dans l'Académie des Beaux-Arts), l'instigateur de la publication du *Journal des Savants*, le créateur des manufactures des Gobelins, de Beauvais et d'Aubusson, de la fabrique de glaces et miroirs du Faubourg Saint-Antoine, de tout enseignement technique, y compris celui de la dentelle, — et ainsi de suite.

On aurait pu également rappeler les liens de véritable amitié que Colbert avait noués avec Chapelain, Racine, Boileau, Molière, les frères Perrault, Le Brun, Philippe de Champaigne, Le Nôtre, et l'on eût trouvé là l'occasion de rapporter maintes anecdotes, intéressantes à des titres divers...

Ce fut en particulier avec Racine qu'il sympathisa, on le sait à peu près. On semble, par contre, ignorer ou méconnaître que l'auteur de *Phèdre* fut l'intime, non pas seulement du ministre, mais de toute la famille de celui-ci. A chaque instant, l'on rencontre ce poète dans la biographie des descendants immédiats, des collatéraux et des alliés de Colbert.

Les relations s'étaient établies dans les circonstances suivantes. Louis XIV s'étant marié (9 juin 1660), Racine voulut l'en louanger, et composa l'ode intitulée: *La Nymphe de la Seine*. Il avait vingt ans et demi, et se méfiait encore de ses vers. Il soumit l'ode à un sien parent, qu'il tenait pour un connaisseur. C'était Vitart, intendant de la maison de Chevreuse, et cousin germain de Racine, puisque fils d'un homme qui avait épousé une sœur de Jeanne Sconin, mère du poète.

Vitart, modestement, se récusa, et porta la pièce à un ami qu'il avait parmi ce que l'on appelle aujourd'hui les professionnels, ou même les techniciens, et qui n'était autre que Chapelain. Celui-ci manda le jeune auteur, obtint de lui quelques améliorations de vocabulaire et de rimes, et présenta

poème et poète à Colbert, sur qui déjà il avait de l'influence. La nymphe de la Seine et son père plurent au ministre, qui lut les vers au roi, sollicita et reçut l'autorisation d'envoyer à Racine, de la part de Sa Majesté, une gratification de cent louis.

Le louis correspondait alors à onze livres, et l'on est généralement d'accord pour attribuer à la livre de cette époque une valeur égale à un peu moins de neuf et demi de nos francs.

Avant la fin de la même année 1660, Colbert faisait, en outre, « mettre M. Racine sur l'état » pour une pension de six cents livres.

Tel fut le début d'une série de bienfaits qui assurèrent au poète, jusqu'à la fin de sa vie, une forte part de ses revenus, parfois la plus forte.

En 1663, Racine publie une autre ode, *La Renommée aux Muses*. Colbert, le 26 août 1664, signe un ordre pour une gratification de six cents livres, indépendante de la pension. C'était répondre aussi spirituellement que généreusement à un certain passage du poème en cause:

Et près de cet Auguste un illustre Mécène
Vous promet son appui...
Et, quoi qu'il vous promette, il fera davantage
Qu'il ne vous a promis.

Le 31 décembre 1668 (l'année des *Plaideurs*), l' « illustre Mécène » double la pension de Racine. Quand celui-ci mourut (26 avril 1699), il avait déjà touché l'annuité en cours.

D'autre part, il avait dû à l'intervention de son zélé protecteur de recevoir sur la cassette royale des gratifications de cinq cents louis le 12 avril 1678 (il s'était marié le 1er juin 1677, l'année de *Phèdre*), quatre cents le 22 octobre 1679 (l'aîné de ses enfants était né l'année précédente), cinq cents le 2 juin 1681, et autant le 28 février 1683.

De sorte qu'en pensions et gratifications officielles Racine, à partir de 1660 inclusivement, toucha, grâce à Colbert, 65.200 livres, soit environ 613.000 francs, — de nos francs actuels. Les années les plus fructueuses pour lui, du vivant de Colbert, furent 1660 avec 1.700 livres (environ 16.000 fr.),

1679 avec 5.600 livres (environ 52.650 francs), 1678, 1681 et 1683, avec chacune 6.700 livres (environ 63.000 francs).

Il s'en faut que ce soit tout. Une charge de trésorier de France au bureau des finances de Moulins étant tombée aux parties casuelles, c'est-à-dire devenue vacante, une part de quatre mille livres sur cent mille en fut acquise par Racine sur le conseil de Colbert. Mais l'année d'après, le poète fut remis en possession de ses quatre mille livres, sans perdre son droit au vingt-cinquième des bénéfices produits par la charge. Or, les trésoreries de France étaient d'un gros et sûr rapport.

Sans doute est-il superflu d'ajouter que jamais Racine n'eut besoin de mettre les pieds à Moulins.

Colbert ne perdait nulle occasion de témoigner de l'admiration que lui inspirait le génie de Racine. Lui qui avait si rarement le temps d'occuper son fauteuil à l'Académie Française, il ne manqua pas d'assister à la réception de son ami (12 juillet 1673).

Dans la querelle des deux *Phèdre,* il prit parti avec éclat et conquit l'approbation presque solennelle du roi, en même temps qu'il amenait à résipiscence les Condé. On sait que la cabale dite de l'Hôtel de Bouillon avait multiplié d'invraisemblables efforts pour faire triompher la pièce de Pradon (première représentation, le 1er janvier 1677, à l'Hôtel Guénégaud), et par conséquent échouer celle de Racine (le même jour, à l'Hôtel de Bourgogne). A part la pauvre Mme Deshoulières, les chefs de cette cabale étaient des personnages importants: le duc de Nevers, ses sœurs Henriette, duchesse de Mazarin, et Marie-Anne, duchesse de Bouillon, le duc Henri-Jules de Condé, fils du vainqueur de Rocroi. Marie-Anne incarnait l'amusant paradoxe d'être en même temps, par sa naissance, la nièce de Mazarin, et par son mariage, celle de Turenne.

Lorsque Colbert, au mois de juillet suivant, reçut Louis XIV à Sceaux, ce fut la *Phèdre* de Racine qui fut jouée dans l'orangerie. Le roi était accompagné de la reine et du dauphin, de Mme de Montespan et de sa sœur Mme de Thianges, M. Le Duc, le prince de Conti et M. de La Roche-sur-Yon son frère, etc.

L'année suivante, Colbert était le parrain de l'aîné des fils de Racine.

Le ministre ne se contentait pas de telles manifestations. Chaque fois qu'il le pouvait, il s'écartait de tout pour causer familièrement avec le poète. On trouve ceci dans la biographie de Jean Racine par son fils Louis:

Etant un jour enfermé avec Racine et Boileau dans sa maison de Sceaux, on vint lui annoncer l'arrivée d'un évêque; il répondit avec colère: « Qu'on lui fasse tout voir, excepté moi! »

De son côté, le poète s'ingéniait à publier sa gratitude. Lorsque l'abbé Jacques-Nicolas Colbert, deuxième fils (et deuxième enfant) de l'homme d'Etat, et futur primat d'Afrique puis archevêque de Rouen, fut reçu à l'Académie Française (30 octobre 1678), Racine, chargé du discours d'usage, en profita pour dire tout le bien qu'il pensait et du père de cet ecclésiastique et de toute leur famille.

Huit années auparavant, il avait dédié à Colbert sa *Bérénice*.

Il était avare de ce genre d'hommage. Sur ses douze pièces (y compris *Les Plaideurs*), il n'en a dédié que cinq, dont une au roi (*Alexandre le Grand*) et une à Madame (*Andromaque*). Beauvillier, le deuxième gendre de Colbert, eut les honneurs de la première des onze tragédies (*La Thébaïde*), et Chevreuse, le premier gendre, les honneurs de *Britannicus*.

Colbert avait fait lire à Beauvillier *La Renommée aux Muses*, et Beauvillier s'était enthousiasmé pour cette ode, l'avait spontanément portée au roi. Celui-ci avait ordonné que l'auteur fût invité au lever du lendemain.

Chevreuse prisait fort toute la famille Racine, car il avait deux sœurs à Port-Royal sous la direction de la Mère Agnès de Sainte-Thècle, tante paternelle du poète. Il avait eu communication de *Britannicus* en manuscrit, et avait demandé à Colbert de prendre connaissance de cette tragédie avant la représentation. Le ministre avait d'abord refusé, arguant de ses innombrables occupations, et ce n'était pas une défaite, puisqu'il travaillait dix-sept heures par jour, et sans repos hebdomadaire, semaine anglaise ni vacances. Chevreuse avait insisté, obtenu gain de cause, et Racine avait pu lire sa pièce à Colbert, en présence, naturellement, de l'intercesseur.

Les relations amicales qui unissaient celui-ci et l'auteur de *Britannicus* se maintinrent jusqu'à la mort du poète, Chevreuse ayant pris sa part quotidienne des soins dont Racine avait eu besoin durant sa dernière maladie.

Contre-partie anticipée, si l'on peut dire: pendant la longue et douloureuse maladie à laquelle devait succomber Seignelay, Racine passait auprès de l'alité presque chaque après-midi, lui traduisant et paraphrasant les Psaumes. Un peu plus de cinq années auparavant, Seignelay avait fourni au poète l'occasion d'un nouveau triomphe dans l'orangerie du domaine de Sceaux: représentation de l'*Idylle de la Paix*, avec musique de Lulli, devant le roi, Mme de Maintenon, le dauphin et la dauphine, etc. (16 juillet 1685).

On voit, dans une lettre adressée à Boileau en 1693 par Racine, que celui-ci avait de l'influence sur un oncle de Seignelay, le diplomate Colbert de Croissy, qui le recevait fréquemment et familièrement.

Enfin le célèbre Torcy, fils aîné de Croissy, traitait, lui aussi, Racine en ami très cher malgré la différence d'âge, car le ministre avait un quart de siècle de moins que le poète (qui, par contre, était né vingt ans avant le grand Colbert). Il semble que Racine ait profité, on pourrait dire abusé, de toutes ses entrevues avec Torcy, tantôt pour assurer l'avancement rapide de son fils Jean-Baptiste, tantôt pour empêcher que les nombreuses frasques de ce jeune diplomate n'eûssent des répercussions fâcheuses sur sa carrière, ou même n'aboutissent à son élimination des cadres. Sept lettres écrites en 1698 par le père au fils sont instructives à cet égard.

Je vous avoue, explique la première, que j'appréhende de retourner à la Cour, et surtout de paraître devant M. de Torcy, à qui vous jugerez bien que je n'oserai pas demander l'ordonnance pour votre voyage, n'étant pas juste que le roi paye la curiosité que vous avez eue de voir les chanoinesses de Mons et la cour de Bruxelles.

Mais dix jours plus tard, les nouvelles sont meilleures:

M. de Torcy n'a point pris en mal votre séjour à Bruxelles. On m'a donné pour vous une ordonnance de voyage.

Ouf! encore un cap doublé!

J'approuve au dernier point le conseil qu'on vous a donné d'apprendre l'allemand. J'en ai dit un mot à M. de Torcy, qui vous y exhorte de son côté, et qui croit que cela vous sera extrêmement utile.

Il eût été singulier que Torcy refusât son approbation, lui qui était polyglotte.

M. de Torcy a toujours les mêmes bontés pour moi, et la même intention de vous en donner des marques.

Entre parenthèses, la prose épistolaire de cet homme n'est-elle pas délicieuse autant que ses vers? Un mois après:

Je puis vous assurer que M. de Torcy ne laissera pas échapper les occasions de vous rendre de bons offices.

Deux semaines plus tard:

M. de Torcy m'a dit avec plaisir tous les témoignages avantageux que M. l'Ambassadeur lui a dit de vous, et il s'en souviendra en temps et lieu.

Cela, qui est du 21 juillet, semble insuffisant pour faire comprendre au jeune homme qu'il doit désormais éviter les fugues vers les chanoinesses wallones et les dames ou demoiselles d'honneur flamandes. On reprend la plume dès le 24:

M. de Torcy me paraît très plein de bonté pour vous, et je suis persuadé qu'il vous en donnera des marques. Dès que le temps sera venu de vous proposer pour quelque chose, M. de Noailles, M. de Beauvillier même, seront ravis de s'employer pour vous dans les occasions; et vous jugez bien que je ne négligerai point ces occasions lorsqu'elles arriveront.

Cette correspondance ne prouve pas seulement que Racine était un excellent père. Elle établit aussi que Torcy avait des trésors d'indulgence, et pour le perpétuel quémandeur, et pour le fils de celui-ci, lequel fils ne valait cependant pas que l'on s'intéressât beaucoup à lui. Mais ce Jean-Baptiste appartenait à une famille intimement liée avec tous les Colbert, et quand il avait lassé la patience de l'un des Colbert (« M. de

Beauvillier même! » ...Beauvillier-la-Vertu!), on était incapable de lui en garder longtemps rigueur.

L'amitié des grands... comme dit l'autre... D'ailleurs, c'est peut-être surtout pour Colbert, Seignelay, Torcy, etc., qu'il est glorieux d'avoir mérité l'estime et l'affection de ce grand, ce très grand, qu'était Racine.

A. CHABOSEAU.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

L'histoire en Belgique. — Les livres: Edmond Glesener: *L'ombre des Sapins*, Renaissance du Livre. — Léon Paquot-Pierret: *Flèches au Cœur*, Le Thyrse (Bruxelles). — Baron Firmin Van den Bosch: *Sur le Forum et dans le Bois Sacré*, Durendal. — Une pénible polémique à propos de la mort d'Hubert Krains.

La Belgique n'a pas compté de grands historiens dans les cinquante premières années de son indépendance. Gachard fut surtout un archiviste; Kervyn de Lettenhove et Wauters, pour estimables qu'ils soient, n'ont pas atteint à une renommée européenne. On en peut dire autant de Paul Fredericq, et, bien que le rayonnement personnel de Godefroid Kurth ait été considérable, il serait peut-être injuste de le considérer comme un historien de tout premier plan. Cette place était réservée sans conteste à M. Henri Pirenne, dont la monumentale **Histoire de Belgique** est aussi remarquable du point de vue de la rigueur scientifique que du point de vue constructif. Les méthodes d'Henri Pirenne, l'importance qu'il accorde à l'histoire interne des institutions sociales et des faits économiques, suffisent à caractériser l'école qu'il a créée. Cette école a fait de brillants élèves, parmi lesquels il faut citer un jeune professeur de très grand talent, M. Fernand Vercanteren. Celui-ci vient de publier, par les soins de l'Académie de Belgique, une étude qui intéressera les historiens français: car ce travail, définitif, semble-t-il, reconstitue avec une précision remarquable la physionomie des cités du Nord de la France du IIIe siècle au Xe, c'est-à-dire pendant le Bas-Empire, les périodes mérovingienne et carolingienne. Reims, Soissons, Laon, revivent ainsi de leur existence précommunale — existence extraordinairement étroite et rude, que l'isolement féodal entoure d'embûches, au milieu des violences et des exactions des barbares, mais conservant tou-

tefois les débris de leur industrie, tout entière venue de Rome, et que l'indolence orgueilleuse du vainqueur laisse végéter. L'œuvre de M. Fernand Vercanteren, éloquente à force de précision, abondante en documents curieux, est avant tout scientifique: mais la forme excellente qu'elle revêt, la synthèse qui termine ce travail et dont la prudence et la clarté sont également remarquables, m'autorisent à penser qu'il n'est pas destiné uniquement aux spécialistes des sciences historiques et que la culture générale belge s'enrichit par lui d'un important ouvrage.

A côté du volume que M. Vercanteren vient de consacrer aux *Civilates de la Belgique seconde* et qui, pour l'instant, est hors commerce, voici qu'un autre intellectuel belge, également professeur, M. Maurice Bologue, nous donne une biographie de Louis de Potter, ce curieux agitateur qui fut l'homme-drapeau de notre révolution de 1830, et qui, rentré tromphalement au pays sur les talons de l'insurrection, s'y vit politiquement étouffé par ses collègues du Comité exécutif, révolutionnaires bourgeois, et par conséquent singulièrement prompts à dépister dans ce dangereux idéologue, au delà du bouleversement politique, une tendance à la subversion sociale.

Fouriériste avant la lettre, jacobin teinté de babouvisme, avec cela très européen, très lettré, très encyclopédiste et par surcroît ami de Stendhal, Louis de Potter est un de ces personnages sacrifiés que l'histoire a plongés dans une pénombre propice aux résurrections, et qu'il suffit d'aimer pour réussir à les faire revivre. M. Maurice Bologne aime son héros: c'est pourquoi le petit livre qu'il lui consacre est plein d'intérêt et riche d'idées (1).

Cette biographie, venant peu après de très remarquables ouvrages dont les auteurs sont belges, comme l'admirable travail de M. Louis Dumont-Wilden sur le dernier des Stuarts, ou la curieuse monographie que M. Charles Duvivier consacra naguère au *Masque de Fer,* montrait que science et littérature historiques sont en pleine efflorescence en Belgique. A leurs côtés, le conte et la nouvelle, genre essentiellement nationaux et voisins de l'histoire par le cousinage de la

(1) *Louis de Potter,* par Maurice Bologne, Thone, Liége.

chronique, ne peuvent manquer de nous fournir comme toujours ample lecture, cette fois d'autant plus succulente que l'un des conteurs est d'importance.

J'ai nommé M. Edmond Glesener, l'auteur du *Cœur de François Remy*. Ce roman est un classique belge comme le *Pain Noir* de Krains. Peut-être avec plus de pénétration que ce dernier livre, il a fixé les traits essentiels de l'âme wallonne; c'est quelque chose comme *Mon Frère Yves, Pêcheur d'Islande, Numa Roumestan,* voire *Tartarin,* dans le musée des types régionaux français.

Le Cœur de François Remy retrace l'histoire d'une évasion hors de soi-même, l'odyssée douloureuse d'un simple qui s'en est un jour allé derrière un caprice ou derrière une chanson, ou tout simplement parce qu'il avait eu des mots avec les gens de chez lui. Remy part, et ne reviendra jamais. C'est le drame de la fugue à l'état pur, ce que certains patois locaux appellent la « *zinne* », terme qui veut dire à la fois et à peu près: « foucade » en français, *blue devil* en anglais. Mais en regard de ce premier type de wallon, de celui en qui chante un rêve éternel, il y a le Wallon avare et dur. Il y a le Wallon sensuel et cynique, capable de se battre pour une « commère », comme se heurtent jusqu'à la mort des cerfs en rut. C'est à ce Wallon-là que M. Glesener vient de consacrer le volume de contes qui s'intitule **L'ombre des sapins.**

Un beau livre, amer et savoureux. D'une netteté photographique, qui rejoint celle de Maupassant. La trame est simple, mais serrée avec force. Et cela déborde d'humanité, sans fausse tendresse, sans trémolo romantique, par la grâce d'un art qui vaut autant par ce qu'il dit que par ce qu'il sait taire. Les *Ramelot, Horizon et les Cloches, Maillard et Tizelet,* ces petits drames trapus et denses de la méchanceté et de la cupidité rurales ne sont impassibles qu'en apparence. La pitié les sous-tend. Et c'en est le grand charme. Et lorsque cette pitié cesse un instant de se contenir dans un récit d'une allure un peu différente, *La Chèvre,* lamento désolé d'un pauvre bougre de pacant trahi et délaissé par sa légitime, c'est alors le pur joyau, le chef-d'œuvre en miniature qui s'impose, unissant le réalisme et la poésie de la douleur,

et s'éclairant, comme d'une lueur secrète, au symbolisme de son titre et de l'épisode qui le justifie, en sorte que la chèvre qui apparaît furtivement dans le conte, c'est comme le signe de la femme qui s'est enfuie, et qui n'est présentée au lecteur que par les ravages dont elle est la cause peut-être irresponsable.

En dépit de quelques négligences de style et de quelques répétitions dont une au moins — celle du discours du vagabond Prophète dans les *Ramelot* et le *Combat de Cerfs* — apparaît comme assez choquante, *L'ombre des Sapins* se classe en tête de la production d'Edmond Glesener, l'un de nos trois plus grands écrivains wallons avec Georges Garnir et Hubert Krains, dont j'ai dit la perte, sur laquelle il me faudra revenir tantôt. Mais je veux auparavant signaler un autre conteur wallon, M. Paquot-Pierret, dont les **Flèches d'Or** font un aimable recueil, nuancé, délicat, un peu grisâtre peut-être, mais d'une observation juste et d'un tour aisé. On y retrouve l'ironie et la mélancolie liégeoise. Et le *Danger des confidences*, comme *Une Ombre au cœur*, sont de bonnes nouvelles, qui gagneraient à être un peu corsées.

Le baron Firmin van den Bosch, l'un des collaborateurs de feu Durendal et de la *Revue Générale*, ancien procureur général au Caire, est un esprit singulièrement fertile en synthèses, en aperçus jaillissants, en rapprochements faisant éclair.

Personnage de premier plan, polyglotte sûr de lui, mêlé pendant une longue carrière à ce que l'Egypte, la France, l'Angleterre et la Belgique ont de plus distingué, rompu au maniement des leviers de commande, le baron van den Bosch a silhouetté **Sur le Forum et dans le Bois Sacré,** les grands premiers rôles de la politique et des lettres. Ses portraits sont ceux d'un homme qui connaît sur le bout des doigts ses modèles, et qui apporte à les peindre une clairvoyante bonhomie; ses essais esthétiques sont d'un écrivain qui sent profondément les arts et particulièrement les arts plastiques; ses méditations sur la « res publica » sont d'un homme de parti, — M. van den Bosch est catholique militant, — mais d'un homme de parti solidement armé et ouvert à la controverse.

Le pauvre et grand Hubert Krains emporté par l'accident dont nous avons parlé, une douloureuse polémique s'est élevée sur sa dépouille. Le corps du romancier belge, horriblement broyé, a été transporté à la morgue d'une des communes de l'agglomération bruxelloise. On l'y a laissé sans toilette funèbre, aux côtés du corps d'un assassin qui s'était suicidé la veille. C'est, paraît-il, le règlement.

L'administration communale du faubourg en cause et son bourgmestre, M. Pètre, ont été cependant pris à partie par les amis du défunt, dont le porte-parole, M. Georges Rency, a fait ressortir l'odieux de ce manque de respect aux morts. M. Pètre ayant répondu dilatoirement, — l'expression envoyer paître n'a pas été inventée que pour les dindons, — Gallo, *alias* Charles Bernard, a repris ce débat dans la *Nation belge*. « Règlements, règlements! s'est-il écrié, fort bien! Mais si M. Pètre, bourgmestre de Saint-Jossetten Noode, était broyé comme M. Krains, irait-il à la morgue? »

M. Charles Bernard a laissé à ses lecteurs le soin de conclure, ce qu'ils n'ont pas manqué de faire en comparant *in petto* le volume et la densité de la considération qui doit revenir impartialement à un Hubert Krains et à un M. Pètre. Cela a suffi à venger le défunt d'un manque d'égards accru par la carence du grand-maître de nos Arts et Belles-Lettres aux obsèques du romancier belge, carence dans laquelle certains ont cru découvrir une dédaigneuse mauvaise volonté de la part du ministre alors en exercice: mais il semble bien qu'il n'en ait rien été, et que cet homme d'Etat ait ignoré simplement l'importance de l'écrivain défunt, et peut-être même l'accident dont il avait été victime. Cela paraîtra fort excusable à qui connaît la Belgique politique.

ED. EWBANK.

LETTRES ITALIENNES

Giuseppe Rensi : *Passato, Presente, Futuro,* Cogliati, Milan. — Giuseppe Rensi: *Motivi spirituali platonici,* Gilardi e Noto, Milan. — Giuseppe Rensi: *Le Ragioni dell' irrazionalismo,* Guida, Naples. — Tommaso Gallarati Scotti: *La Vita di Fogazzaro,* Mondadori, Milan. — Luigi Tonelli: *Dante e la Poesia dell'ineffabile,* Barbera, Florence. — Auro d'Alba: *Ofelia,* Mondadori, Milan. — Giuseppe Zoppi: *Quando avevo le ali,* Eroica, Milan. — Cipriano Giachetti: *I Giorni dell' Elba,* Mondadori, Milan. — Raffaele Ciampini: *La fine del Maresciallo Ney,* Mondadori, Milan. — Léo Ferrero: *Angelica,* Rieder, Paris.

Giuseppe Rensi est le meilleur philosophe que l'Italie pos-

sède actuellement. Sa position doctrinale est nette: il fait profession d'irrationalisme et d'antifinalisme. S'il ne va pas jusqu'au scepticisme intégral, la valeur positive qu'il reconnaît est relative à l'humain. C'est un frère de Leopardi; moins poète sans doute, mais d'une dialectique plus en forme. Cette philosophie est-elle représentative de notre époque, si incertaine de son avenir même le plus proche? Peut-être. Avec de bons esprits encore en petit nombre, mais qui vont augmenter, Giuseppe Rensi voit que la baraque politique va nous dégringoler sur le dos; et d'autant plus rapidement que de souriants reconstructeurs sont en train de desserrer les écrous qui en tiennent encore les ais vermoulus. Ils se sont trompé de sens.

A ces préoccupations se rattache **Passato, Presente, Futuro.** Dans un premier chapitre, Giuseppe Rensi analyse, tout en y ajoutant de ses idées propres, les théories d'Hilty, et surtout le livre profond de Berdjajew, *le Nouveau Moyen Age.* Mais il donne au mysticisme rénovateur de ces deux philosophes une valeur purement subjective. Quelle sera l'aristocratie de demain? Car Giuseppe Rensi ne doute pas qu'il faille une hiérarchie à la société future, pour aussi différente qu'elle puisse être de celle d'hier. Mais laquelle? Une aristocratie d'intellectuels, comme la voulait Turiello, nous inspire bien de la défiance. Ensuite, commentant le *De Monarchia* de Dante, Giuseppe Rensi montre une certaine foi dans un organisme supernational qui grouperait, sous n'importe quelle forme, peut-être même monarchique, tous les Etats du monde. A tout le moins, ceux de l'Europe, comme au temps du Saint-Empire. Le malheur est que nous en sommes aussi loin que possible. Les Etats vont vers une différenciation de plus en plus grande, d'où impossibilité actuelle d'un fonds commun d'idées directrices. Seule, comme le pense Berdjajew, une grande foi religieuse peut donner au monde de l'unité; encore faut-il qu'elle soit embrassée en toute sincérité mystique, et non pour ses avantages positifs.

La philosophie grecque est l'une des sources principales de l'idéalisme de Giuseppe Rensi. D'où l'importance de ses **Motivi spirituali platonici.** Il essaye d'interpréter Platon

selon un relativisme subjectif qui n'était pas dans la tradition de ses précédents exégètes. Il le rapproche parfois du kantisme; et il explique encore cet idéalisme platonicien par l'aristocratie de l'intelligence, et le pessimisme où la guerre du Péloponèse et autres événements du temps avaient conduit les meilleurs esprits. C'est bien possible. Il y a beaucoup de ductilité dans le raisonnement de Giuseppe Rensi; et il a bien saisi l'attitude d'opposition qui, à certaines époques, est inévitablement celle des esprits supérieurs. Il y a alors une différence trop sensible entre les idées et la réalité; et l'intelligence, par sa probité dans tous les sens, nuit à qui veut se mêler des affaires politiques. Ce sont les époques où triomphe ce que j'appellerai *l'agorisme.* Rien ne se fait qu'on ne le submerge sous un mascaret de mots; et ce sont aujourd'hui les discours diffusés, les interviews et les communiqués à la presse. Ces discours fatalement médiocres, conduisent aux idées fausses et aux actions erronées. D'où le dédain des Platons; et aussi le peu d'influence qu'ils ont sur le cours des choses.

C'est sans doute dans **Le Ragioni dell' Irrazionalismo** que nous touchons le fond de la doctrine de Giuseppe Rensi. Car la négation d'une raison conductrice dans le monde a aussi sa raison. Et la négation de Giuseppe Rensi va loin; même jusqu'à critiquer l'hyperidéalisme d'Hegel. Il en arrive à cette proposition: *ce qui est réel est irrationnel; ce qui est rationel est irréel.* Subjectivement peut-être, mais on pourrait répondre que cela provient de la difficulté que nous avons de juger de la vérité. Giuseppe Rensi part de là pour une critique générale de l'histoire à qui il refuse tout mouvement et tout progrès. Toujours la même vulgarité, et le triomphe de la moins digne cause; puisque dès qu'une chose est réelle, elle est par le fait même contre la raison et contre le bien idéal. Et on arrive à la conclusion suivante: *...l'irrationalisme ou scepticisme est, et lui seul, liberté d'un côté, et bon et véritable ordre politico-social de l'autre.* Le plus solide de cette philosophie est une adhésion à l'agnosticisme de Du Bois Reymond. L'auteur ne se dissimule pas la désolation de ces idées. Elles en prennent un tour mélancolique auquel nous ne saurions rester indifférents.

A côté du scepticisme, la foi. Sur Carducci, sur Pascoli, sur D'Annunzio, on a écrit des études et des biographies à peu près définitives. Tandis que nous attendions encore un récit complet de la vie de Fogazzaro. Un seul homme était capable de l'écrire: Tommaso Gallarati Scotti; et il vient en effet de nous donner **La Vita di Fogazzaro.** Livre de toute façon très abondant. Outre les sources générales d'information, il en est de particulières auxquelles seul l'auteur de cette vie pouvait recourir, des documents que lui seul possédait. Enfin la tractation biographique qui est le plus souvent empreinte soit de sécheresse, soit d'une présomptueuse prétention à l'analyse psychologique, est ici animée par le souffle du talent et de la foi. Ce n'est pas un simple récit, mais la reconstruction de l'œuvre et de la pensée de Fogazzaro. Il y a quelques années, nous pensions que cette œuvre était bien morte. La voici qui ressuscite, par un besoin de mystique qui commence à se répandre, après une quinzaine d'années de paganisme conscient ou inconscient.

Discuter le commentaire de Tommaso Gallarati Scotti à l'œuvre de Fogazzaro, nous n'en avons pas le temps. Et cependant, ce serait d'un grand intérêt. A distance, nous nous rendons bien compte des enthousiasmes et des colères qu'elle suscita. Et aussi de certaines de ses erreurs. L'erreur centrale, celle d'où proviennent toutes les autres, est dans la conception première du *Saint.* Erreur à la fois d'esthétique et de philosophie. Un saint qui a véritablement existé, nous pouvons soit pragmatiquement imiter ses vertus, soit idéalement nous pénétrer de sa pensée. Mais créer littérairement un saint qui n'a pas existé est un non-sens; car il faudrait de toute évidence que le créateur fût un saint lui-même; et en ce cas, il aurait tout autre chose à faire que d'écrire des romans.

Constatation cruelle: aucun saint n'a jamais été romancier; et aucun romancier ne sera sans doute jamais un saint. Par ailleurs, la vanité étant la négation même de la sainteté, aucun saint ne sait qu'il est un saint. Et nous savons combien certaines admirations indiscrètes gênaient le curé d'Ars et Dom Bosco. On peut trouver tout cela dans le livre de Gallarati Scotti, en même temps que de très fines analyses :

par exemple celle de la nature de Pie X et de son antagonisme inévitable avec Fogazzaro.

Dire du nouveau sur Dante semblerait impossible. Cependant Luigi Tonelli l'a fait dans son **Dante e la Poesia dell' ineffabile.** En fait, il est de la nature même de l'intuition poétique de dire des choses *ineffables.* Dante étant un très grand poète, le *sommo poeta,* a sans doute poussé plus loin que tout autre cette faculté. Le sujet même de son poème majeur l'y conduisait. Il s'agissait de découvrir Dieu, ineffable, inexprimable par les moyens ordinaires; et dans les grands passages du *Paradis,* Dante a parfaitement rendu la confusion de tous les sens dans l'immédiateté de la compréhension métaphysique. Car Luigi Tonelli voit justement dans les scènes de lumière du *Paradis* le sommet de la poésie dantesque.

Ineffable aussi la poésie d'Auro d'Alba dans **Ofelia.** C'est une suite de pièces sur la mort de sa fille. La critique d'un tel recueil est ordinairement bien difficile. De celui-ci, nullement. Il est tout à fait exempt des lieux communs sentimentaux avec lesquels pareil sujet est le plus souvent traité. Car si tous les humains participent à certaines douleurs, ils ne sont pas tous dignes de les comprendre et de les vivre avec un plein consentement. Il y faut un acquiescement religieux qui est bien autre chose qu'une banale résignation. C'est au contraire une élévation, la transfiguration de l'être aimé dans une vie supérieure et durable. Tout cela, Auro d'Alba l'a mis dans *Ofelia.* C'est une transposition dans l'éternel féminin de ce que Silvio Novaro avait écrit pour son fils, avec un accent et un art différents, bien entendu; mais à coup sûr un des meilleurs recueils de vers qui aient paru en Italie ces dernières années.

On sait que Giuseppe Zoppi dirige à *l'Eroica* une collection de textes de littérature alpine. Il est difficile d'en parler à ceux qui ne sont pas alpinistes, car une telle littérature a une valeur esthétique et philosophique en criante opposition avec celle des amateurs de paysage. L'alpiniste agit tandis que l'amateur contemple. Bien que Giuseppe Zoppi dans **Quando avevo le Ali** (*Quand j'avais des ailes*), ne fasse pas proprement œuvre d'alpinisme, il peut être rangé tout de

même parmi les alpinistes, quant au genre, parce qu'il a vécu intensément de la vie des montagnards tessinois. Il nous la décrit en ces morceaux d'une très savoureuse poésie, accessible à tous d'ailleurs, parce qu'elle possède la première des qualités montagnardes: la simplicité.

En France, il se trouve de temps en temps des gens pour essayer de démontrer que Napoléon était un imbécile. Ils pensent ainsi diminuer la distance qui sépare leur abîme de sa cime. Ailleurs, pareil paradoxe ne passerait pas pour une preuve d'esprit. C'est ainsi que la littérature napoléonienne s'est enrichie de deux excellents livres: **I Giorni dell' Elba,** de Cipriano Giachetti, et **La Fine del Maresciallo Ney,** de Raffaele Ciampini. La rencontre dans la prairie de Laffrey est le plus bel exemple de l'emprise d'un homme sur d'autres hommes. Il est d'autre part curieux, en lisant le livre de Ciampini, de voir ce que la légende a fait de l'aventure de Ney; et de constater que, somme toute, elle n'a été qu'une synthèse des menus faits de la réalité.

Bien que Léo Ferrero ait écrit son **Angelica** en français, cette œuvre a trop d'italianité pour que nous n'en parlions pas. C'est un drame satyrique. En italien, ce titre pourrait prêter à une savoureuse équivoque que la différenciation de l'orthographe française ne conserve pas. C'est une fantaisie dont les principaux personnages appartiennent à la *Commedia dell'arte :* Arlequin, le Docteur, Pulcinella, Pantalon, Gianduia, et aussi Stenterello qui leur est postérieur, et aussi Orlando et Angelica qui viennent de l'Arioste. Fantaisie de satire politique écrite par un jeune homme de vingt-six ans. Et l'on est frappé de voir tant de verve, tant de fermeté dans la tractation, tant d'idées aussi dans ces trois actes. Léo Ferrero exprime bien ce mélancolique dégoût qu'ont les jeunes de sa génération pour les sottises commises par leurs aînés et qui les engagent. Lequel d'entre nous, d'ailleurs, ne sentirait pas la cruelle actualité de cette diatribe de Pantalon:

« Liberté! Liberté! c'est très bien. Mais l'économie a des lois sacrées; liberté d'écrire tous les livres qu'on veut, de blasphémer Dieu, d'injurier le Roi, de nier le Pape, tant qu'on

veut, je respecte la pensée, la libre-pensée. Mais pas de liberté dans les douanes. »

Ce discours, nos Pantalons politiques nous le tiennent tous les jours. Avec un tour plus hypocrite toutefois. Cette pièce s'apparente certainement à *Ubu Roi*. Nous croyons savoir qu'elle sera représentée à Paris l'hiver prochain.

Leo Ferrero est mort accidentellement au Nouveau-Mexique le 26 août dernier. Il n'avait pas trente ans. *Solaria*, la revue du groupe de jeunes littérateurs florentins dont il faisait partie, lui a consacré un numéro spécial, avec notice et quelques morceaux inédits. D'une de ses dernières lettres à ses parents, datée de Mexico-City, j'extrais cette phrase:

« Il y a un grand mouvement pro-espagnol et en vérité la civilisation de l'Espagne vue ici fait impression... »

Evidemment, les valeurs latines ont de la solidité.

PAUL GUITON.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

B. M. E. Léger: *Les Opinions politiques des Provinces françaises*, Librairie universitaire Gamber. — Hans Beimler : *Au camp d'assassins de Dachau*, Bureau d'éditions. — Henri Béraud: *Vienne, clef du monde*; les Editions de France. — Marcel Barrière: *Guillaume II et son temps*; Editions du Siècle. — L. Mitsitch: *Après Saraïévo*; aux Arènes de Lutèce. — Edouard Herriot: *Orient*, Hachette.

C'est un livre bien intéressant que celui de M. Léger: **Les Opinions politiques des Provinces françaises.** Quand on regarde une carte électorale de la France, et justement ce livre en contient une très détaillée en hors texte, on voit tout de suite que les partis coïncident assez bien avec les régions. Le Nord, l'Ouest et l'Est sont en général blanc ou gris clair: conservateurs ou républicains modérés; le Centre et le Midi sont gris foncé ou noir: républicains avancés ou socialistes. Et sans doute la coïncidence n'est pas parfaite; il y a quelques arrondissements noirâtres au nord de Bourges et pas mal d'autres blanchâtres dans le Midi; malgré tout, la répartition des partis en gros est telle que l'on vient de dire.

Pour se faire une idée sur les opinions politiques des électeurs, nous n'avons d'autre moyen que l'élection, notamment les élections législatives qui reviennent tous les quatre ans; si l'on interrogeait directement les citoyens sur telle loi ou

même telle politique, comme on fait en Suisse, les réponses seraient-elles les mêmes? Bien hardi qui répondrait oui. En Suisse on a vu des projets de loi repoussés par les mêmes électeurs qui avaient nommé les auteurs et partisans de ces projets-là. Donc, il est impossible d'affirmer que la France est blanche, bleue, rose ou rouge dans les proportions qu'indiquent les cartes des élections législatives.

Des spécialistes très sérieux, comme M. Georges Lachapelle et M. Léger lui-même, ont fait le calcul des voix dans ces élections et, chose à noter, ces voix ne s'harmonisent pas avec les sièges. Une Chambre en majorité de telle couleur peut représenter un pays en majorité d'une couleur différente. Et la différenciation de ces couleurs est elle-même délicate: faut-il mettre à gauche ou à droite les voix de tel radical indépendant? Je crois pour ma part qu'il est plus logique de séparer tous les socialistes de tous les non-socialistes, bien que certains non-socialistes fassent partie du Cartel. Si on fait cette discrimination, on voit qu'aux élections de 1928 les modérés ont réuni 4.439.991 voix et les avancés 3.846.287. Ce pour quoi la législature 1928-1931 a eu surtout des cabinets modérés, Poincaré, Tardieu, Laval, Tardieu, mais soutenus par une majorité très faible, ne répondant pas à cette différence assez considérable, 600.000 voix, et qui, à deux reprises, s'est trouvée en face de cabinets accentués, Chautemps et Steeg. Aux élections de 1932, les voix modérées ont été de 4.380.717 et les voix avancées de 4.395.023. Il n'y avait donc entre les partis qu'un écart de 15.000 voix, même pas, sur presque 9 millions de suffrages, et qui ne correspondait en rien à la forte majorité cartelliste de la Chambre. Pendant deux ans, les six cabinets qui se sont succédé au pouvoir ont gouverné comme s'ils représentaient les trois quarts du pays, et non la moitié tout juste.

De ce qui précède il faudrait conclure, d'abord, qu'aucune de ces deux moitiés ne peut nier ou négliger l'autre, et ceux qui reprochent au cabinet Doumergue de n'avoir pas gouverné immédiatement contre le Cartel oublient que les voix soutenant ce Cartel étaient au moins égales aux autres. A ceci les adversaires répondent que ces élections de 1932 ont été faites avec les millions de Stavisky, et que sans

cette manne bienvenue le Cartel aurait eu le dessous. J'en suis pour ma part persuadé; mais comment le prouver? Assurément si M. Doumergue avait eu l'étoffe d'un véritable homme d'Etat, il aurait procédé tout de suite à une consultation nationale, très loyale et très précise, avec autant de cases sur le bulletin qu'il aurait fallu pour que l'électeur pût répondre oui ou non à chaque question; la chose aurait été beaucoup plus simple que ce qu'on pourrait croire; mais il ne faut pas oublier que *tous* nos députés, aussi bien ceux de droite que ceux de gauche, sont intoxiqués par le poison politicien, et qu'ils sont parlementaires avant d'être démocrates; les plébiscites napoléoniens leur servent ici d'arguments pour se refuser à toute consultation nationale vraiment sérieuse, honnête et salutaire, et tous préfèrent de beaucoup à ce grand vent assainissant les petits miasmes des mares stagnantes.

En s'en tenant aux données des élections législatives de 1932, on peut faire quelques remarques curieuses. Le département le plus modéré de France est la Meuse (près de 70 % de voix modérées) et le moins est celui de la Creuse (10 % seulement). Entre les deux, les 88 départements (Seine à part) s'échelonnent. Il y en a 10 qui sont en majorité modérés, 46 qui le sont pour un tiers, 19 pour un quart et 13 pour moins d'un quart. Chose curieuse, l'échelonnement est à peu près le même pour la natalité; les départements blancs ou bleus en ont une forte, les roses ou rouges une faible. Et encore là il faudrait regarder de près. Le dernier numéro de la *Revue de l'Alliance nationale* contient une carte qui dissipera bien des illusions; pour la fécondité (rapport du nombre des naissances en 1932 au nombre des mariages des cinq années précédentes), les 7 départements allant du Cantal aux Basses-Pyrénées, que l'on regarde comme une citadelle des partis de gauche, ont une fécondité supérieure à la moyenne et en particulier à celle des départements dits bien pensants, Nord, Ardennes, Vosges, Haut-Rhin, Bas-Rhin...

Si le président Doumergue avait fait un plébiscite en prenant le pouvoir, quel eût été le nombre de voix contre le cabinet précédent qui venait de s'écrouler dans la boue et le

sang? Il est impossible de le savoir, et assurément le chiffre proposé par l'extrême-gauche n'aurait pas été celui de l'extrême-droite. Comme je n'appartiens à aucun de ces partis, je ne donne le mien que sous toutes réserves. Simple impression: je suppose qu'en dépit de la propagande des militants, comitards et frères trois points, Doumergue aurait eu pour lui 8 millions de voix contre un demi-million aux autres. Et il est bien regrettable, toujours à mon humble avis, que cet homme d'Etat n'ait pas posé la question au pays. Quel soulagement c'eût été!

HENRI MAZEL.

§

En 1919, Hans Beimler joignit le parti communiste bavarois; à cette époque-là, le général Epp, « l'homme de confiance d'Ebert et de Noske », écrasait la République soviétique bavaroise. Beimler fit de la prison, puis devint député au Reichstag et, par sa propagande inlassable, acquit la haine des nationaux-socialistes. Aussi, ceux-ci s'étant emparés du pouvoir en Bavière le 9 mars 1933, dut-il aussitôt se cacher. Il n'en fut pas moins arrêté à Munich le 11 avril, ayant commis l'imprudence de donner rendez-vous à des camarades pendant le jour. Il fut alors conduit à la préfecture de police et enfermé dans une cellule où on lui fit aussitôt mettre bas son pantalon; on lui flanqua alors soixante à soixante-dix coups de trique qui lui firent perdre connaissance. Quand il revint à lui, on lui cria: « Vite, remets ton pantalon. » Il y arriva au prix de vives souffrances et venait de remettre son veston quand on lui demanda: « T'imagines-tu encore être député au Reichstag? » Sur sa réponse: « C'est pour cela que vous m'avez tant battu », il fut de nouveau étendu sur la table et frappé « jusqu'à ne plus pouvoir proférer aucun son ». On le conduisit alors dans la salle de garde des Hitlériens où il dut subir un troisième passage par les verges. Il fut conduit ensuite dans une cellule où se trouvaient déjà d'autres prisonniers. Il y apprit le 22 que sa femme, comme toutes celles des militants dirigeants, avait été arrêtée. Enfin, vers le 27 avril, il fut emmené **au camp d'assassins de Dachau** avec plusieurs militants communistes et sept douteux, suspects d'avoir trahi l'hitlérisme. Parmi

ces derniers se trouvait un certain major Hunglinger. Il fut conduit avec Beimler dans une prison établie dans d'anciennes latrines.

Chacun d'eux y fut enfermé dans une de ces étranges cellules, d'autres étaient déjà occupées. Un peu après, Beimler fut battu à coups de nerfs de bœuf; quand les bourreaux s'arrêtèrent, des lambeaux de chair pendaient à leurs instruments. Ils allèrent alors frapper Hunglinger. Finalement le gardien revint et, attachant une forte corde au robinet d'eau, montra à Beimler qu'elle pouvait servir à se pendre. La nuit, les bourreaux revinrent et, après avoir infligé une correction terrible à Hunglinger, en administrèrent une nouvelle à Beimler.

Le lendemain commença par des coups et des injures, puis les bourreaux allèrent assener une pluie de coups furieux à Hunglinger. Celui-ci alors se pendit. Le cinquième jour, l'état de Beimler était tel qu'on dut l'emmener à l'infirmerie de la préfecture à Munich, puis à Stadelheim. Finalement, le 3 (?) mai, on le ramena à Dachau avec Fritz Dressel, député au Landtag et Max Holy, qui avait été arrêté à Salzbourg. A leur arrivée en cellule, ils furent fustigés à coups de nerfs de bœuf. Dressel, en particulier, était condamné à en recevoir vingt-cinq chaque jour pendant cinq jours pour avoir, prétendait-on, craché sur un national-socialiste. Le 5 mai, il n'y tint plus et s'ouvrit les veines avec un couteau. Ses bourreaux le laissèrent mourir sans le soigner. Ils conseillèrent alors impérieusement à Beimler de se suicider comme Dressel ou Hunglinger; il le leur promit le 12 pour le lendemain, ne voulant pas, disait-il, se suicider le jour anniversaire de son fils. On y consentit; mais, grâce à des connivences sur lesquelles il se tait, il parvint à s'évader pendant la nuit qui suivit.

Le récit de Beimler inspire confiance; il aide à comprendre comment Hitler est arrivé à faire approuver ses actes par 40 millions d'Allemands.

En septembre 1932, Henri Béraud, qui a gagné une si légitime réputation par ses reportages sur Moscou, Berlin, Rome et l'Espagne, partit faire une enquête sur la situation politique à Vienne, « la reine de l'insouciance ». Il allait voir

« si l'Autriche ferait bloc pour résister aux entreprises de son arrogant voisinage ». Il constata d'abord qu'une partie de l'industrie était morte et qu'on en détruisait même les usines. Interrogeant au sujet de l'Anschluss, on lui répondit de toutes parts : « Cela dépend de notre situation économique. » Il ne le crut qu'à moitié et pensa que cela dépendait bien un peu de la situation politique. Au sujet de celle-ci, on lui assura de tous côtés que les maladresses de Hitler avaient amené « un véritable réveil du patriotisme autrichien ». M. Béraud n'en devint point pour cela certain. Il eut l'impression que la « dictature » de Dollfus empêchait de connaître les vrais sentiments du peuple autrichien; mais l'importance du problème lui apparut clairement :

Si l'Allemagne réussissait l'Anschluss, écrit-il, l'Allemagne aurait gagné la guerre.

Aussi M. Béraud entendit-il avec plaisir Dollfus lui dire qu'il luttait pour défendre « l'indépendance de l'Autriche et développer réellement un vrai sentiment patriotique autrichien ». Mais M. Dollfus déclara aussi « mener de front la double lutte contre les hitlériens et les marxistes »; or, Otto Bauer, le leader de ces derniers, assura à M. Béraud que le parti chrétien-social ne pouvait réunir que 30 % des voix, les marxistes 40 % et les hitlériens le reste; l'Autriche est donc gouvernée par une minorité. Bauer, d'ailleurs, lui aussi, « se déclara avec force contre l'Anschluss et avoua « qu'il y avait peu de chances pour que la social-démocratie triomphe de nouveau à Berlin ». Malgré tout, M. Béraud ne fut point rassuré; sa conclusion est : « L'indépendance de l'Autriche ne dépend pas de l'Autriche... Si la France, l'Angleterre et l'Italie y sont résolues, l'Anschluss ne se fera pas... Celle des trois qui y est la plus intéressée est l'Italie... Elle le sait. »

Dans ce volume sur **Vienne, clef du monde,** M. Béraud fait preuve du même talent de raconter ses observations d'une façon saisissante qui a fait le succès de ses précédentes relations de voyage.

En 1908, une « haute personnalité » chargea M. Marcel Barrière de recueillir, de grouper et de résumer les nou-

velles relatives à l'Allemagne. Il fit dans ce but plusieurs voyages à Berlin et ils lui firent « entrevoir la quasi-certitude d'une guerre franco-allemande » qu'il estima devoir éclater avant 1920. Le titre de l'ouvrage (**Guillaume II et son temps**) fait donc incomplètement connaître son contenu qui n'embrasse que les années 1908-1914. De plus, il faut noter que M. Barrière l'a uniquement écrit d'après ses notes personnelles et a négligé d'utiliser la richissime littérature qui a paru depuis la guerre. Son livre, qui eût été du plus grand intérêt en 1915, est donc fort en retard sur nos connaissances actuelles. Il évitera cependant à ceux qui s'en serviront de consulter les journaux et revues de l'époque, fort bien utilisés par l'auteur.

Le poète et écrivain serbe L. Mitsitch, aujourd'hui exilé à Montparnasse, raconte dans **Après Saraïévo** les *expéditions punitives* dont il a été témoin en 1914. Il étudiait alors à Zagreb (Agram); quand on y apprit l'assassinat de François-Ferdinand, les Croates, furieux, pillèrent les magasins et établissements serbes et mirent le feu à quantité d'entre eux (et en particulier à la bibliothèque de l'Union des Etudiants serbes, dont Mitsitch était le secrétaire). Les Serbes, malgré leur petit nombre, se défendirent; le sang coula; la police de la Double-Monarchie chargea alors; Mitsitch dut se sauver et se réfugier dans un wagon de la gare; il y attendit le départ du train pour son pays natal: Glïna et Maïské Poliané, mais prit un mauvais train ou ne descendit pas à la bonne station; en conséquence, il dut aller à pied de Sissak à Glïna. Pour se réconforter, il but seulement un peu d'eau de la Save, car il n'osait pas entrer dans une boutique pour acheter à manger, de peur d'être arrêté. En route, délirant de faim, il songea à se suicider et s'écria: « Ma vie pour un pistolet. » Un prêtre catholique, qui passait sur un chariot, l'entendit, le reconnut pour un Serbe et voulut le fouetter, mais Mitsitch parvint à se sauver. Arrivé à Glïna, il y assista à de nouvelles manifestations des Croates contre les Serbes et vit ensuite passer les troupes. Un mois plus tard, il passa son bachot, mais, s'étant présenté à l'Académie forestière de Zagreb, fut refusé par un professeur croate. Il entra alors à l'Université, y observa la rage des Croates lors des victoires serbes, puis eut

lui-même le cœur torturé par l'écrasement de la Serbie, à l'automne 1915. Là s'arrête ce récit, intéressant par ce qu'il nous révèle de la haine qui sépare Serbes et Croates; pourtant, ils sont de même race et de même langue, mais les premiers sont catholiques orthodoxes et les seconds catholiques romains!

ÉMILE LALOY.

§

Chaque fois que j'ouvre un livre écrit par un étranger sur la Russie, je ressens le même sentiment d'angoisse et d'appréhension qui m'étreint habituellement quand j'assiste, au cirque ou au music-hall, aux prouesses d'un gymnaste: Ne va-t-il pas se rompre le cou? Je m'empresse d'ajouter que, fort heureusement, je n'ai jamais assisté à une chute au cirque; par contre, j'ai bien souvent assisté à des chutes, grosses de conséquences, d'auteurs se hasardant à parler des choses russes. Et non pas qu'il y ait un « mystère » russe, que les non-initiés n'aient aucune possibilité d'éclaircir, mais parce que la grande majorité des enquêteurs étrangers en Russie se fient à ce que leurs yeux voient et leurs oreilles entendent. Mais la Russie fut de tout temps et reste encore le pays des « villages Potiomkine ». Ce qui est vrai, ce qui est réel, ce qui est stable, c'est ce qui se cache derrière le décorum que ce pays montre eux étrangers. Cette particularité n'est pas spécifiquement russe; elle est adjacente à tout l'Orient et à l'âme de tout Oriental. De même, la faculté de dissimulation, qui est toute naturelle chez la plupart des Russes, est bien plus d'origine orientale que slave. Mais allez donc déchiffrer le rébus oriental avec des procédés employés habituellement en Europe. Et cependant, c'est avec des outils aussi peu appropriés que la majorité des Européens essaient d'ouvrir la petite boîte orientale. Mais quand ils ont ouvert la boîte, ils constatent qu'elle renferme une autre boîte, et, quand ils ont ouvert cette seconde boîte, ils y aperçoivent une troisième et ainsi de suite. A ce jeu, ils cassent souvent leurs instruments ou leurs ongles, sans arriver à déchiffrer l'énigme.

Et pourtant, c'est bien simple; en Orient, de même qu'en Russie, les choses n'ont que l'aspect de ce qu'elles devraient

être en réalité. Elles n'ont que les formes, les contours, non le contenu. C'est un perpétuel mirage que le voyageur a devant ses yeux et malheur à lui s'il croit à ce qu'il voit.

Au XVIIIe siècle, ce mirage russe a fasciné des Européens, parmi les plus éminents. Ainsi, le comte de Ségur, en regardant les paysans russes à travers les glaces du carrosse de la grande Catherine, exprimait paisiblement la conviction que leur sort « ne laissait rien à désirer ». Un Diderot lui-même, après avoir examiné la question du servage en compagnie de la princesse Dachkof, considérait qu'une réforme sur ce point était prématurée. Au siècle suivant, Nicolas Ier sut se créer en Europe la réputation d'un « croque-mitaine » en soudoyant des journaux qui suggéraient constamment à l'opinion publique de leurs pays que, sur un signe du tsar, d'innombrables hordes sauvages inonderaient l'Occident. Il fallut la guerre de Crimée pour que l'Europe pût s'apercevoir que ce n'était là que du « bluff ». La même chose, mais dans des proportions bien plus grandes, se répéta au XXe siècle, durant le règne de Nicolas II. Quelque temps avant la grande guerre, un grand journaliste français avait écrit des articles dithyrambiques sur la Russie, son gouvernement, son administration et son armée. Ces articles furent lus attentivement et pris très au sérieux. Je crois même que ce sont eux qui firent naître la fameuse légende du « rouleau compresseur ».

Mais je me demande quelle légende naîtra du nouveau livre de M. Edouard Herriot, **Orient**, consacré presque en entier à la Russie de nos jours? Aura-t-il le même succès auprès du public qu'eurent jadis les articles dont je viens de parler? Certes, la personnalité de M. Herriot, la renommée d'écrivain dont il jouit très légitimement et sa situation politique, sont d'un poids capable d'incliner sérieusement la balance du côté du succès. Cependant, on sait aussi que M. Herriot est, toutes proportions gardées, du même bord qu'un Ségur et qu'un Diderot. Oui, évidemment, il n'existe plus de carrosses impériaux, mais il y a des wagons-salons dont les glaces biseautées empêchent de voir la réalité. Oui, certes, il n'y a plus en Russie de princesse Dachkof, pour renseigner les étrangers sur la situation intérieure du pays,

mais il existe actuellement là-bas des institutions qui la remplacent très avantageusement, car elles ont un vernis scientifique et des allures d'une parfaite impartialité.

Alors? Alors, on reste perplexe et on se demande si la comédie que la Russie a donnée à ses hôtes étrangers au XVIIIe siècle ne continue pas à tenir les planches en ce XXe siècle.

Oh! évidemment, la bonne foi des spectateurs, aussi bien de ceux de jadis que de ceux d'aujourd'hui, ne peut et ne doit pas être mise en doute. Nous partons du principe que c'est en toute sincérité, en toute franchise, sans aucune pression extérieure ni suggestion, que des ouvrages comme celui de M. Edouard Herriot ont été médités et écrits. Aussi, si on y rencontre des invraisemblances, des réticences, des escamotages, des omissions, des données fausses, des appréciations hâtives et des conclusions risquées, on doit en accuser non les auteurs de ces ouvrages, mais les institutions et les personnes qui les ont renseignés, les ont guidés et leur ont montré la Russie dans un miroir truqué.

Un vieux proverbe populaire russe dit: « Rien ne sert de pester contre le miroir si la gueule est de travers. » Mais, dans le cas présent, il faut retourner le proverbe. C'est ainsi seulement que nous arriverons au fin mot de la chose.

Cependant, et c'est par cela que je voudrais achever cet article, il ne convient pas de pendre toutes les couleuvres sur le même dos. Ainsi, je vois que l'histoire de Russie fut apprise par M. Herriot, non point dans des manuels soviétiques, mais dans de gros ouvrages d'historiens bourgeois, un Platonof, un Milioukof, etc. (Du reste, maintes pages du livre de notre auteur sont étayées par des renvois à des sources biographiques diverses. Et cela lui donne des airs!) Comment se fait-il, alors, que dans le petit cours d'histoire dont il afflige ses lecteurs, M. Herriot ait accumulé tant d'erreurs, de confusion, de coq-à-l'âne? Aurait-il, par hasard, mal lu? Se serait-il perdu dans le dédale compliqué par lequel a passé l'histoire de Russie depuis ses origines jusqu'à Pierre le Grand, et même au delà?

Quoi qu'il en soit, les quelques pages qu'il consacre à la Moscovie, de même que les lignes suivantes (p. 204), qu'il

m'est impossible de ne point citer, sont franchement cocasses:

On a voulu (à Moscou), ici et là, s'inspirer des églises de Vladimir... des vénérables créations du XIIe siècle. Vladimir, c'est la ville du Saint, — du Saint lui-même meurtrier, — du conquérant de Kiev, du vainqueur des Bulgares, du fondateur des premières églises. C'est la ville de son successeur, le « Monomaque ». C'est l'ancienne capitale du grand-duché, le bastion oriental contre les Barbares.

Tout cela est d'autant plus fâcheux qu'à côté il existe dans le livre un grand nombre de fort belles pages, dans lesquelles on retrouve l'élégant et fin homme de lettres qu'est M. Edouard Herriot.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Jacques Daurelle : *Vence et ses environs d'après les Archives.* Préface de Camille Mauclair. Avec 76 gravures et 2 plans de la ville; Edit. de la Vieille Provence, Vence, Alpes-Marit. 40 »

Education

Ch. Ab der Halden : *Hors du nid,* lectures suivies, cours moyen. Avec des illustrations; Bourrelier. 10 »

Robert Vauquelin : *Les aptitudes professionnelles et l'éducation;* Alcan. 35 »

Histoire

Georges Rocal : *1848 en Dordogne.* Préface d'André Demaison; Edit. Occitania, 6, passage Verdeau, Paris. 2 vol. » »

Linguistique

André Laronde : *Choix d'inadvertances de la Première édition de la Grammaire de l'Académie française;* Saussac-Gamon, 14, rue du Cardinal-Lemoine, Paris. 4 »

Littérature

Paul Arbelet : *Trois solitaires : Courier, Stendhal, Mérimée.* (Coll. *Les vies parallèles*) ; Nouv. Revue franç. 15 »

Jean-Marie des Ardeliers : *Attention au gouffre! Imminence de la fin du monde.* Dialogues sur l'au-delà; Figuière. 20 »

Aurel : *Opinions morales et esthétiques,* I : *La vie et ses rigueurs;* Messein. 15 »

Georges Batault : *Le pontife de la démagogie : Victor Hugo;* Plon. » »

Baudelaire : *Textes inédits,* commentés par Yves-Gérard Le Dantec. Avec un frontispice en fac-similé. (Cahiers Jacques Doucet,

n° 1); Université de Paris. » »
Georges Bonneau : *La sensibilité japonaise;* Geuthner. » »
Hendrik Brugmans : *Georges de Porto-Riche, sa vie, son œuvre;* Droz. » »
Patrice Buet : *Les jeunes poètes de France,* choix de poètes et de poèmes; Revue moderne des arts et de la vie. 20 »
André Cazes : *Grimm et les Encyclopédistes;* Presses Universitaires. » »
Emile Chauffard : *Le bouquet de Saladelles;* Edit. des Portiques. » »
Ilya Ehrenbourg : *Duhamel, Gide, Malraux, Mauriac, Morand, Romains, Unamuno vus par un écrivain d'U. R. S. S.;* traduit du russe par Madeleine Etard; Nouv. Revue franç. 15 »
Alfred Fabre-Luce : *Intermèdes ;* Nouv. Revue franç. 15 »
André Gide : *Pages de Journal 1929-1932;* Nouv. Revue franç. 12 »
Justin Godart : *Le Jansénisme à Lyon. Benoît Fourgon 1687-1773;* Alcan. 25 »
Grimm : *Correspondance inédite avec le comte de Findlater, 1794-1801,* publiée avec une introduction par André Cazes; Presses universitaires. » »
Joseph Jolinon : *Imagerie du curé d'Ars par un paysan de son temps.* Avec 8 planches h. t.; Rieder. 12 »
W. N. Kazeeff : *L'ours brun, roi de la forêt,* quinze ans de chasse et d'observations. Avec 6 dessins et 6 photographies. (Coll. *Les livres de nature*); Stock. 12 »
Dorothy Knowles: *La réaction idéaliste au théâtre depuis 1890;* Droz. » »
Henry Mercier : *Un secret d'Etat sous Louis XIV et Louis XV. La double vie de Jérôme d'Erlach.* Avec des illust.; Edit. La Bourdonnais. » »
Marie-Louise Pailleron : *La Vicomtesse de Chateaubriand;* Edit. des Portiques. » »
René Peter : *Vie secrète de l'Académie française,* première période; Libr. des Champs-Elysées. 12 »
Edmond Pilon : *Dans le buisson des lettres,* portraits et souvenirs; Messein. 15 »
Marguerite Reichenburg : *Essai sur les lectures de Rousseau;* S.n. d'édit., Philadelphie. » »
Pierre Séchaud : *Victor de Laprade. L'homme. Son œuvre poétique.* Avec un portrait; A. Picard. 40 »
Comte Sforza : *L'âme italienne;* Flammarion. 12 »

Littérature enfantine

Erika Mann : *Petit Christophe et son dirigeable,* traduction de J. et H. Morin-Munsch. Illust. de Maggie Salcedo; Bourrelier. 10 »

Musique

Isabelle de Wyzewa : *La Revue wagnérienne,* essai sur l'interprétation esthétique de Wagner en France; Perrin. 12 »

Pédagogie

Robert Vauquelin : *Les origines de la psychologie pédagogique de Rousseau à Kant;* Alcan. 20 »

Philosophie

Jacques Maritain : *Sept leçons sur l'Etre et les premiers principes de la raison spéculative;* Téqui. 15 »
Pierre-Maxime Schuhl : *Essai sur la formation de la pensée grecque;* Alcan. 50 »
Pierre-Maxime Schuhl : *Platon et l'art de son temps (arts plastiques);* Alcan. 20 »

Poésie

Joseph de Belleville : *Tendres ironies;* L'Action intellectuelle. » »
F.-G. Béranger : *Poésies. La vie et la mort;* Figuière. 12 »
Maurice Blanchard : *Malebolge ;* Edit. R. Debresse. » »
Jeanne Dortzal : *Le Credo sur la montagne;* Chez l'auteur, 140 *bis,* rue de Tocqueville, Paris. » »

A.-P. Garnier : *L'élégie normande.* Avec un bois de Pierre Guzman; Garnier. » »

Léon Manot : *La clairière dans la vie;* Edit. R. Debresse. 5 »

Politique

Maurice Lachin : *Japon 1934;* Nouv. Revue franç. 15 »

Léon Trotsky : *Histoire de la révolution russe.* Tome IV : *La révolution d'otobre,* II. Traduction de Maurice Parijanine; Rieder. 25 »

Questions coloniales

J.-B. Alberti : *L'Indochine d'autrefois et d'aujourd'hui;* Soc. d'édit. géographiques, maritimes et coloniales, 17, rue Jacob, Paris. 50 »

XXX : *Réalités coloniales;* Mercure de France. 12 »

Questions médicales

Docteur F. Brunet : *Médecine et thérapeutique byzantines. Œuvres médicales d'Alexandre de Tralles, le dernier auteur classique des grands médecins grecs de l'antiquité.* Tome I : *Alexandre de Tralles et la médecine byzantine;* Geuthner. 60 »

Questions militaires et maritimes

Général Camon : *Maurice de Saxe, Maréchal de France.* Avec un portrait; Berger-Levrault. 15 »

Claude Farrère : *Histoire de la marine française.* Fascicule IV : *La grande marine royale.* Nombr. illust. Fascicule V : *Abraham Du Quesne.* Nombr. illust.; Flammarion. Chaque fascicule. 8 »

Lieutenant-Colonel Henry Melot : *La guerre allemande, analyse des ouvrages du Docteur Banse.* Avec une déclaration de Fernand Sorlot; Nouv. Editions latines. 15 »

Questions religieuses

R. P. Sanson : *Douleurs des hommes d'aujourd'hui.* Avec 12 illust. h. t. en héliogravure. (Coll. *Les bonnes lectures*); Flammarion. 3.95

Roman

Marcelle Auclair : *Naissance,* précédé de *Changer d'étoile;* Nouv. Revue franç. 12 »

Germaine Beaumont : *Cendre;* Lemerre. » »

Albert Bessières : *Les fiancés de Léningrad;* Edit. Spès. 10 »

Reine Beurnier: *Antilles...* roman créole. Préface d'Henry Bérenger; Edit. Jean Crès. 15 »

Louis Bourgès : *La chute des hommes;* Figuière. 12 »

Constance Coline : *La main passe;* Flammarion. 12 »

Alex de Couvray : *Rien qu'une poupée;* Figuière. 12 »

Michel Idrac : *Marcelin.* Préface d'Edouard Helsey; Nouv. Editions latines. 12 »

Pierre Lagarde : *Ci-gît l'amour ;* Emile Paul. 12 »

Frédéric Lefèvre : *La difficulté d'être femme;* Flammarion. 12 »

Jeanne Magendie : *Visage contre visages;* Flammarion. 12 »

Charles Martray : *La Tantouille, vieux crabe;* Figuière. 12 »

Roger Matis : *Bel-Ebat;* Edit. du Sagittaire. 15 »

Somerset Maugham : *La femme dans la jungle,* texte français de Mme E.-R. Blanchet; Edit. de France. 15 »

Armand de Prin : *Castel-Singlars;* Nouv. Editions latines. 15 »

John Spencer : *Le sifflement de la mort,* roman policier, traduit de l'anglais par Jeanne Fournier-Pargoire; Edit. de France. 6 »

Georges Trombert : *La chance du pendu,* roman policier; Edit. de France. 6 »

Noël Vindry : *L'armoire aux poisons;* Nouv. Revue franç. 12 »

Edgar Wallace : *Le mystère du train d'or,* traduit par Jean Raymond; Hachette. 12 »

Sciences

Raymond Rollinat : *La vie des reptiles de la France centrale.* Avec 11 planches en quadrichromie et 24 planches en héliogravure; Delagrave. 75 »

Jean Rostand : *Du nouveau-né à l'adulte;* Fasquelle. 12 »

Sociologie

Georges Boris : *La Révolution Roosevelt;* Nouv. Revue franç. 15 »

Ferri-Pisani : *Antipodes. L'Australie paradis socialiste;* Edit. de France. 15 »

René Giraud : *Capitalisme et forces nouvelles.* Préface de Henri Clerc; Edit. de l'Etat moderne, 35, rue Bonaparte, Paris. 20 »

Alexandre Israel : *La dissolution. Pourquoi? Comment?* Hachette. 12 »

Ernest Raynaud : *La police des mœurs;* Malfère. 15 »

Gustave Rodrigues : *L'unique solution du problème social : le droit à la vie.* Edit. Liberté, 6 *bis*, rue de l'Abbaye, Paris. 10 »

Georges Roux : *Révolution;* Nouv. Editions latines. 12 »

Georges Viance : *La France veut un chef;* Flammarion. 12 »

Varia

Comte Henri de Vibraye: *Trésor des Proverbes français anciens et modernes,* réunis et commentés; Emile Hazan. 24 »

Annuaire de la presse française et étrangère et du monde politique 1934. Guide de la publicité; Administration et rédaction, 7, rue Portalis, Paris.

MERCVRE.

ÉCHOS

Le prix Moréas 1934. — Le chevalier ou la chevalière d'Eon? — Pascal et « ces trognes armées... ». — Les sources de « Nana ». — Eau de Javel, ou eau de Javelle? — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Le Prix Moréas 1934 (5.000 francs) sera décerné dans la seconde quinzaine de novembre à l'auteur d'un recueil de vers lyriques ou d'une pièce de théâtre en vers, parus entre le 1er janvier 1933 et le 15 octobre 1934, et adressés en un seul exemplaire à chacun des membres du jury, ainsi composé : Président, M. Henri de Régnier, 24, rue Boissière (16e); Secrétaire, M. Marcel Coulon, 2, place de la Calade, Nîmes; Membres, MM. André Dumas, 43, avenue de Saint-Mandé (12e); André Fontainas, 21, avenue Mozart (16e); Paul Fort, 34, rue Gay-Lussac (5e); Fernand Gregh, 29, rue de Boulainvilliers (16e); Alfred Poizat, 10, Square Delambre (14e); Ernest Raynaud, 14, villa Collet (14e); Paul Valéry, 40, rue de Villejust (16e). Un exemplaire doit être également adressé à M. Jean Faye, 2, rue Guynemer (6e). Pour tous renseignements, s'adresser au secrétaire.

§

Le chevalier ou la chevalière d'Eon ?

La Falaise, Saint-Briac (Ille-et-Vilaine), 28-6-34.

Messieurs,

J'ai lu avec intérêt la vie romancée du Chevalier d'Eon, par

Marjorie Coryn. Cette lecture m'a engagé à vous communiquer quelques renseignements inédits au sujet de ce personnage, qui appartient à ma famille. Peut-être ce récit pourra-t-il intéresser quelques-uns de vos lecteurs: ceux du moins qui n'ont pas un parti-pris trop irréductible en faveur du sexe masculin. Je tiens ce qui suit de ma mère, de mon oncle, son frère, et d'un de leurs cousins germains.

Veuillez agréer, messieurs, l'assurance de ma considération très distinguée.

G. BRINDEJONC DES MOULINAIS.

Mademoiselle d'Eon de Beaumont allait fréquemment se reposer dans l'Yonne, où se trouvait sa propriété. A ses occasions, elle rendait visite à de proches parents qu'elle avait dans la région: à Saint-Julien-du-Sault, autant qu'il m'en souvient. Ces parents étaient M. Blanchet de Sormont, magistrat, sa femme et leur fille.

Lorsque Mlle d'Eon arrivait chez ses cousins, ils la logeaient, faute de place, avec leur fille, qui partageait sa chambre et son lit avec la chevalière.

Les parents et leur entourage trouvaient la chose toute naturelle. Personne n'en jasait dans le voisinage où Mlle d'Eon était bien connue comme femme. Du reste, cette dernière était déjà plus que mûre, alors que sa jeune cousine pouvait avoir une quinzaine d'années.

En racontant ses aventures à ses parents, Mlle d'Eon se gaussait fort des Anglais qui la prenaient pour un homme.

Plus tard, Mlle Blanchet de Sormont s'est mariée et un de ses fils a été mon grand-père maternel (né en 1794).

Bien des fois, ma bisaïeule a parlé de sa cousine à ses enfants, disant qu'elle avait assisté à sa toilette assez souvent pour être sûre, de visu, qu'elle était bien une femme.

Ma mère, qui a fort bien connu sa grand'mère, m'a dit avoir souvent entendu ces propos et s'en souvenir parfaitement. Mon oncle m'a dit la même chose, ainsi que leur cousin germain, fils d'un frère de mon grand-père.

En 1902, j'avais écrit ce qui précède aux *Annales Politiques et Littéraires*. On m'a répondu qu'on conserverait ma lettre à titre de curiosité. J'ajouterai que je possède un portrait au crayon de Mlle d'Eon, différent de ceux que reproduit l'ouvrage de Mrs Coryn.

Maintenant, ne semble-t-il pas étrange qu'un prince scrupuleux comme l'était Louis XVI ait obligé un homme à porter des jupons? Et pour quel motif? Pour l'empêcher de chercher querelle au fils du comte de Guerchy? Singulier moyen, on l'avouera.

Il est beaucoup plus logique d'admettre que le roi était renseigné au sujet du véritable sexe de d'Eon, d'accord avec les dires de ma bisaïeule et ceux de Jacques Casanova. Je sais: il y a le fameux procès-verbal d'autopsie. Il faut croire qu'il n'a pas convaincu tout le monde, puisqu'on continue à parler d'énigme historique. Sans doute une pièce officielle est une autorité respectable, mais cela ne veut pas dire qu'elle exprime fatalement la vérité. Il ne serait pas difficile de citer des exemples du contraire. Que l'on ait présenté aux enquêteurs un corps masculin, c'est incontestable. Etait-ce bien celui du chevalier ou de la chevalière d'Eon? C'est une autre question. — M.

§

Pascal et « ces trognes armées... ». — M. Z. Tourneur vient d'agiter dans cette revue même de nombreux et parfois graves problèmes sur le texte des *Pensées*. En particulier, il a prétendu trancher définitivement contre les éditeurs modernes la question de savoir s'il faut lire au folio 369 : *ces trognes armées* ou *ces troupes armées*.

La discussion a pour origine un doute de M. Brunschvig. M. Strowski, pris de scrupule, avoue avoir comparé le mot litigieux avec le mot *troupes* répété deux fois dans le prochain contexte et s'être décidé pour *trognes* après cette confrontation. Mais M. Tourneur s'écrie triomphant : « c'est justement cette comparaison qui me confirme dans ma lecture ». A qui donc croire ?

Personnellement, j'avais depuis plusieurs années examiné l'édition phototypique et, sans connaître l'édition Strowski, j'avais aussi conclu à l'impossibilité de confondre le mot en question avec le mot *troupes* voisin. J'ai depuis soumis le texte à des archivistes qui ignoraient le problème et sa solution : ils ont été de mon avis (que je leur avais caché) avec une spontanéité qui m'encourage à présenter ma solution.

On sait que la difficulté vient de ce que, après l'*o*, il y a un jambage qui pourrait à la rigueur amorcer un *u*, mais qui est violemment séparé du trait suivant, contrairement aux habitudes de Pascal. De plus, après la barre du *p* ou du *g*, il y a un *n* assez caractérisé. Du reste, seul un examen attentif de la copie peut dégager tous les éléments graphiques du problème.

Après cet examen et après les confrontations provoquées par moi, je lis non pas troupes, ni trognes, mais bien « *troignes* armées ».

C'est l'orthographe régulière au temps de Pascal; et peut-être même ne sera-ce pas manquer de respect à l'égard des savants

éditeurs que d'insinuer que leur embarras pourrait s'expliquer par un oubli momentané de ce détail de philologie. Quoi qu'il en soit, je tiens cette leçon pour très certaine.

Peut-être pourrait-on aller plus loin et rappeler que Pascal, grand lecteur de Montaigne, trouvait ce mot *avec cette orthographe* deux fois au moins dans les chapitres les plus populaires des *Essais :* « troigne effroyable », «troigne magistrale (1) ». Si même l'on veut bien se souvenir que cette dernière citation se trouve au début du chapitre *De l'art de conférer,* que Pascal estimait plus que tout (2), on sera peut-être moins choqué qu'il l'ait risquée à son tour.

Evidemment, on peut aussi railler l'enthousiasme de Cousin pour ce terme « truculent » et romantique. L'abbé Calvet l'a fait autrefois, et M. Tourneur se gausse aujourd'hui. Mais Pascal est Pascal. Pense-t-on que « ces troupes armées » soient une expression bien pascalienne ? Et qu'est-ce pour Pascal et son temps que des troupes qui ne seraient pas armées ? Et si les troupes sont, par définition même, « armées », pense-t-on que cette pauvreté tautologique soit dans la manière des *Pensées?*

Et puis, l'opinion littéraire du lecteur ne fait, en cette matière, rien à l'affaire. Regardez seulement le texte et dites-moi s'il ne faut pas lire, définitivement « *ces troignes armées* (3) ». — HENRI BUSSON.

§

Les Sources de « Nana ». — Celle que signale M. Henri Mazel dans sa très intéressante note du dernier *Mercure,* n'est pas précisément ignorée.

> ...Nous croyons bien, écrit M. Georges Maurevert dans son *Livre des Plagiats* (p. 290), que c'est M. Gaston Deschamps (1) qui signala le premier la transposition dans *Nana* de cette fameuse scène de *Venise Sauvée,* du dramaturge anglais Otway, où l'on voit une belle fille faire trotter à quatre pattes et à coups de fouet un sénateur.

M. Louis Mandin me communique un article, daté du 22 novem-

(1) *Essais* I, 25, *De l'institution des enfants;* III, 8, *De l'art de conférer;* édition de 1609, p. 134, 934. Les éditions modernes respectent aussi cette orthographe. On sait que cet *i* a subsisté dans certains mots jusqu'à nos jours.

(2) Dans l'essai *De l'esprit géométrique,* contemporain peut-être des *Pensées,* il appelle Montaigne « l'incomparable auteur de l'*Art de conférer* ».

(3) Il y a même, dans le seul exemplaire que j'aie pu consulter, un point sur l'*i*. Mais il est si faible que je n'ai pu vérifier si c'est un point ou une tache du papier. Du reste, Pascal ne met pas des points à tous les *i* et ce mot est, comme l'on sait, une hâtive retouche.

(1) Nulle trace d'une telle découverte dans la *Vie et les Livres* de feu Gaston Deschamps.

bre 1895 (2), au cours duquel Gustave Larroumet faisait allusion à « M. Emile Zola se justifiant d'avoir mis son comte Muffat à l'école du sénateur d'Otway » (3).

M. Mazel observe que « tout ceci est pris dans l'*Histoire de la Littérature anglaise* de Taine », et sa remarque a du prix. M. Maurice Le Blond a souligné naguère (4) « l'impression ineffaçable » que, dès 1866, la préface de cette histoire avait produite sur Zola. La préface — et le reste.

J'ai retrouvé récemment le témoignage d'un contemporain qui confirme et complète les souvenirs (5) de Ludovic Halévy sur la visite du prince d'Ecosse dans la loge de Nana:

Au temps de ma première jeunesse, je me souviens d'avoir vu un soir la loge d'Hortense Schneider occupée par un personnel bizarre et très mélangé. On jouait alors la *Grande Duchesse*. Il y avait là le coiffeur posant sur la tête de la diva le diadème du troisième acte; l'habilleuse préparant le manteau royal, puis, assis sur des sièges, le prince de Galles, le comte W... et le général Boum (Couder), coiffé d'un immense tricorne dont le panache se balançait dans les airs. Tout ce petit monde-là faisait excessivement bon ménage, le prince, le coiffeur, le comte W...; l'habilleuse et le général causaient ensemble et buvaient fraternellement du vin de Champagne de la bonne marque.

J'ai trouvé également cette bien curieuse page que Nadar publia dans la *Revue Moderne et Naturaliste*, d'Harry Alis (6), et dédiée *à une Courtisane:*

Que tu sois digne de t'appeler Aquilina sous les lourds frissonnements de ta crinière noir bleu, ou que tu nous présentes une frimousse fripée débuchant d'une tignasse peinte en jaune, il ne me déplaît pas de te voir.

Oui, je suis satisfait quand je te contemple dans tout l'éclat de ton rayonnement, couchée sur ton char comme en ton lit, lit et char tous deux profitables et nécessaires, — portant au-dessus des bourgeoises ébahies ce front « stupide et fier » que sculpte Banville. Sans daigner y laisser tomber ton regard, tu jouis de l'admiration bestiale des passants braqués après ton passage. J'aime à voir devant toi, comme derrière, jusqu'à tes grands laquais à figure d'hommes qui n'inclinent leur imprudence que devant toi seule, et tu te gaves de leur respect dérisoire.

Eternelle et ubiquiste comme tout mal et comme tout bien, tu es la dévorante des nations, et tu as pour tributaire le monde entier. L'Anglais, le Russe, le Brésilien et l'entrepreneur de bâtisses, les vieux et les jeunes, tu les coupes au rez-de-chaussée comme la faulx dans l'herbe. Mieux que l'incendie qui, lui, laisse encore des cendres, tu arrases châteaux et forêts, vignes et moissons, traditions sacrées, honneur des

(2) Recueilli dans *Petits Portraits et Notes d'Art*, Paris, 1897.

(3) M. Yves Gandon, m'a-t-on assuré, a mis le protagoniste de son dernier roman, *Maison fondée en 1810*, un certain Lemarinier, à l'école du comte Muffat.

(4) Maurice Le Blond: *Une Correspondance historique*. Bulletin de la Société Littéraire des « Amis d'Emile Zola », année 1931, n° 15.

(5) Lesquels sont très sujets à caution.

(6) Voyez *17, rue Clauzel. Un ami de Maupassant: Harry Alis. Mercure de France* du 1er mai 1931.

races, et tu nivelles notre vieux sol bien autrement que les fleuves débordés. Tu détruis les corps, ce n'est rien: tu anéantis les âmes! La mère, l'épouse et l'enfant pleurent derrière toi; mais derrière toi aussi s'ouvrent d'un même sourire la ruine, la mort et la honte! C'est toi, — et non eux, les imbéciles! — c'est bien toi la vraie, la seule « Classe Dirigeante », car que ne conduis-tu pas et de quelle bonne et âcre haine ne hais-tu pas le peuple pour son incommensurable mépris!

Je t'admire entre toutes choses quand je te vois, instrument inconscient et fatal d'une suprême et anonyme Justice, mettre sur la paille les vieillards « distingués », les hommes austères qui apportent sous le pied de tes dédains la dot de la femme, le patrimoine de la fille, — et pousser derrière les meulières de Mazas les financiers non moins consacrés, Gargantuas de la Grenouille. A ceux-là, c'est toi encore, Providence de Clairvaux! qui mets en mains l'œuvre rédemptrice des chaussons de lisière et aussi celle des queues de boutons, à Notre-Dame-de-Poissy. Mais où tu m'apparais superlativement belle, c'est quand je te surprends à châtier, féroce et sanguinaire comme la Bible, les pères et mères dans leurs dignes fruits, rétablissant le niveau par de savantes et incessantes saignées aux fils des fortunes mal acquises...

Va donc devant toi, ma fille, et accomplis les mystérieuses commissions qui te furent données. Va toujours, implacable, expiatoire — et légitime, puisqu'ils ont tant tenu à nous faire croire que le mal est nécessaire et d'institution divine. — Va, maîtresse des Hautes-Œuvres, ouvrière du trop plein, sangsue des pléthores, contre-fléau de la spéculation, vengeance des déshérités, plaie salubre, ulcère propice! Va toujours, va, chère canaille! jusqu'à ce que tu atteignes la Morgue, l'hôpital, ou — pire encore — la villa de marbre et de porphyre sur les rivages bleus d'un lac Lombard...

Cet éloge de la courtisane, c'est la Nana de Zola, plus encore que l'Aquilina d'Otway, qui l'inspira au bon Nadar. M. Louis Mandin, qui connaît à fond l'œuvre de Shakespeare, dont il a fait son étude particulière, me rappelle en outre la scène de *Timon* où le misanthrope, enragé de haine, engage les courtisanes Phrynia et Timandra à empoisonner, gâter et pourrir le genre humain. — comme fera, plus tard, la « mouche d'or » de Zola. — AURIANT.

§

Eau de Javel, ou eau de Javelle? — Zola, dans la première édition de *l'Assommoir* parue en 1877, à la fameuse scène du lavoir (p. 21, alinéa 2), écrit *javelle:*

...Et elle vida dans le baquet de Gervaise le fond d'un sac de bicarbonate de soude [*sic*] qu'elle avait apporté. Elle lui offrit aussi de l'*eau de javelle;* mais la jeune femme refusa; c'était bon pour les taches de graisse et les taches de vin.

Cette orthographe, qui nous surprend, était conforme à la règle de l'époque. Le *Dictionnaire national de Bescherelle aîné* (édit. de 1850) indique:

Eau de Javelle. — ...ainsi appelée du Moulin de Javelle, où elle se fabriquait primitivement.

Littré mentionne (édit. de 1863):

Javelle (Eau de). — Ainsi dite du Moulin de Javelle, près Paris, où cette eau se fabriquait primitivement.

Le *Dictionnaire complet illustré de Larousse* (1900, 109e édition) dit encore:

Javelle (Eau de). — Chlorure de potassium en dissolution dans l'eau.

Le *Petit Larousse illustré* (édit. de 1913) hésite:

Javelle, ou mieux, Javel (Eau de). — N. f., de Javel, nom de lieu...

Par contre, à une date *antérieure*, le *Nouveau Larousse illustré*, édition en 8 volumes in-4°, affirme:

Javel (Eau de). — L'orthographe « Javelle », donnée par l'Académie, est fautive.

Le *Larousse du XXe siècle*, dont le sixième et dernier tome vient de paraître, est plus formel:

Javelle. — N. f., orthographe vicieuse de « Javel », et pour désigner l'eau de Javel. Nom d'un village de la banlieue de Paris, aujourd'hui incorporé dans le XVe arrondissement... Ancien lieudit du village de Grenelle, où existait au XVIIe siècle un moulin à vent et le point d'attache d'un bac sur la Seine. Le comte d'Artois y fonda en 1777 une usine d'acides, dont les produits ont pris le nom du lieu.

Le *Dictionnaire étymologique* (1932) d'Oscar Bloch et de W. von Wartburg donne:

Javel (Eau de). — On écrivait aussi « Javelle ».

Et il propose 1846, comme date d'origine du mot eau de Javel.

Plus précis encore, et sans doute plus sûr, le *Guide pratique à travers le vieux Paris*, du marquis de Rochegude et de Maurice Dumolin, dit, p. 471:

Le port de Javetz, ou Javel, est mentionné en 1485; un moulin, en face du bac, était célèbre au XVIIe siècle, comme lieu de parties fines; en 1777, on installa sur le quai une usine de produits chimiques, dite du comte d'Artois, qui a donné son nom à l'eau de Javel.

Jusqu'à plus ample informé, il semble donc que l'orthographe Javelle soit nettement défectueuse, absolument injustifiée, et qu'elle ait été sinon imposée, du moins consacrée, par le *Dictionnaire de l'Académie française* (édit. de 1879), qui porte: « Javelle (eau de); s. f... ainsi nommée du moulin de Javelle, près de Paris, où elle se fabriquait primitivement. » — ROBERT LAULAN.

§

Le Sottisier universel.

Poste militaire installé sur un pont de Riga, le jour du coup d'Etat finlandais. [Légende d'une photographie.] — *L'Illustration*, 2 juin.

La cuve de marbre rose de l'ancien appartement des Bains de Versailles... était encastrée dans un renfoncement de ce cabinet. Plutôt une vasque qu'une baignoire..., sa profondeur n'était nullement adéquate aux performances de la marquise de Montespan. — *Beaux-Arts*, 1er mai.

C'est que Toulon vit à côté de la marine comme les Palermitains à côté du Vésuve, comme un village auprès d'une poudrière. — *Voilà*, 27 juin.

De son côté, la majorité [de la Chambre des Communes] doit tenir compte de la menace électorale qui se précise, de ne pas alourdir de façon massive, au lendemain d'un remarquable succès budgétaire, les comptes de la défense nationale dans le prochain exercice avant la consultation du pays. — *Le Journal*, 4 mai.

Il qualifie d'énormité le fait d'écrire que l'augmentation du pouvoir d'achat des consommateurs aurait pour résultat d'accroître la consommation. Mais comme, de son propre aveu, il s'est borné à écrire « que la baisse du pouvoir d'achat ne pouvait que diminuer la consommation », peut-être les lecteurs ont-ils, comme moi, conclu témérairement à la vérité de la réciproque. — *L'Œuvre*, 14 juin.

Nous mangeâmes donc du marsouin... A vrai dire, si le menu n'avait été sous mes yeux, je n'aurais jamais pensé goûter là à du poisson, mais plutôt à une sorte de veau dont la viande n'eût pas été blanche. — *Paris-Midi*, 5 juin.

N'est-ce pas en matière d'art que le propos de l'Evangile est également vrai : « Vous ne m'auriez pas cherché si vous ne m'aviez pas trouvé » ? — J. B., *Le Temps*, 8 juin.

Sir Harry, coiffé d'un madras, en culotte, mais sans bas, fumait, dans une pipe de terre, un tabac adouci de miel, et il prenait, en éternuant, un bain de pieds à la moutarde. — *Paris-Soir*, « Lady Hamilton, le mauvais ange de Napoléon », 21 juin.

Par sa façon de mériter la défaite et d'accepter la victoire, l'équipe tchécoslovaque a fait preuve des plus belles qualités : calme, maîtrise de soi, endurance, discipline, solidarité. — *Pourquoi pas ?* Bruxelles, 22 juin.

A la façade d'une maison bourgeoise, le drapeau tricolore flotte en berne. — *Ouest-Journal* (de Rennes), 27 juin.

§

Le Gérant : ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1934.